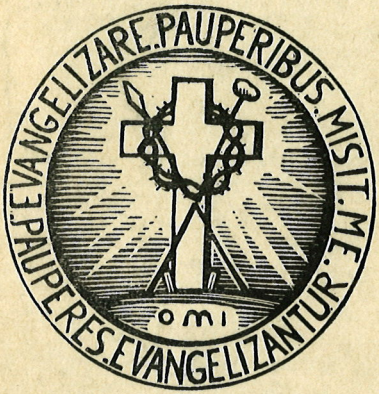
FRANÇOIS VEUILLOT

LES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE



COLLECTION "LES GRANDS ORDRES MONASTIQUES ET INSTITUTS RELIGIEUX"

DIRIGÉE PAR ÉDOUARD SCHNEIDER

AUX ÉDITIONS BERNARD GRASSET

XXXII

7e édition

LES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Prédicateurs de la scène (Retaux).

Humbles Victimes (Lethielleux).

Le Moral français (Bloud et Gay).

Montmartre autrefois et aujourd'hui (en collaboration avec le P. Jonquet) (Bloud et Gay).

L'aumonerie militaire pendant la guerre (de 1914-1918) (en collaboration avec M. Geoffroy de Grandmaison) (Bloud et Gay).

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (Bloud et Gay).

Un Siècle a Notre-Dame des Victoires (Spes).

Louis Veuillot : sa vie, son ame, son œuvre (Alsatia).

Dom de Laveyne et les Sœurs de Nevers (Alsatia).

La Rocque et son parti (Plon).

Un vicaire de banlieue : l'Abbé Daniel Joessel (Collection des « Belles vies Sacerdotales ») Bloud et Gay.

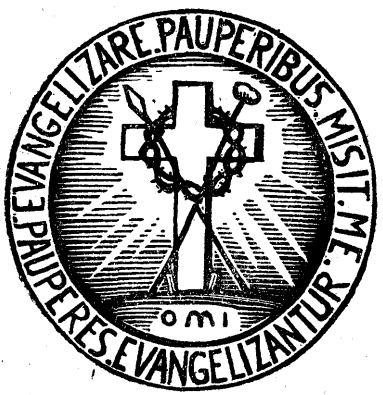
Le Bienheureux Michel Garicoits et les Prêtres du Sacré-Cœur de Betharram (Alsatia).

Le Père Noailles et la Sainte-Famille de Bordeaux (Alsatia).

Saint Jean Bosco et les Salésiens (Alsatia).

FRANÇOIS VEUILLOT

LES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE



COLLECTION " LES GRANDS ORDRES MONASTIQUES ET INSTITUTS RELIGIEUX"
DIRIGÉE PAR ÉDOUARD SCHNEIDER
CHEZ BERNARD GRASSET ÉDITEUR

XXXI

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie,
Copyrigh by Editions Bernard GRASSET, 1946

A LA MÉMOIRE

DES PÈRES JEAN-BAPTISTE ET JOSEPH LÉMIUS

ET DU PÈRE YENVEUX,

qui, les premiers,

m'inspirèrent une affectueuse et profonde vénération

pour leur famille religieuse.

En témoignage de gratitude

au Scolasticat de La Brosse-Montceaux

où, pour écrire ce livre,

je trouvai des collaborateurs

et des modèles.

Cet ouvrage était prêt à paraître au printemps de 1940. Voir à la fin, quelques *addenda*.

CHAPITRE PREMIER

LE FONDATEUR ET LA FONDATION

Ce jeune homme de vingt ans, de taille élancée, de visage ouvert éclairé d'un regard limpide, vif et profond, de port noble et viril adouci d'une grâce tout aimable, que nous voyons, le 11 octobre 1802, débarquer sur les quais de Marseille, au retour d'un long exil, ce sont des décombres morales qu'il va découvrir, et dans la cité phocéenne, où il reprend contact avec sa patrie, et dans la ville d'Aix, où il retrouvera demain sa maison natale. Déjà, cependant, au fond de son cœur, il porte à son insu, comme un germe ardent et fécond, toute une famille religieuse, qui, non seulement contribuera dans une proportion très efficace à relever les ruines, mais encore suscitera des œuvres nouvelles, dont des milliers d'âmes françaises recevront un vigoureux essor et la France elle-même un large rayonnement. Il deviendra de la sorte, il est déjà même en puissance, le témoin et l'ouvrier d'un des rejaillissements les plus vivaces et les plus caractéristiques de la vie spirituelle de notre nation.

De ce miracle national, il n'est point, au surplus, le seul artisan. Dans cette fébrile et bouillonnante aurore du dix-neuvième siècle, on peut

découvrir, éparse à travers le pays, toute une légion providentielle d'hommes et de femmes, envoyés de Dieu, qui, les uns dès maintenant au travail et les autres s'y préparant dans l'étude ou l'épreuve, chacun d'ailleurs à sa place, mais tous animés du même esprit, se consacrent à ces restaurations, voire même à ces initiatives, qui attesteront, tout ensemble, et la vitalité de nos traditions chrétiennes et les desseins de Dieu sur la Fille aînée de l'Église.

Le dix-huitième siècle, intoxiqué dans la vie religieuse par le jansénisme, dans la vie morale par la dépravation des mœurs, dans la vie spirituelle par le scepticisme négateur, avait subi un redoutable appauvrissement de la sève chrétienne. S'abattant sur ce corps affaibli comme une maladie foudroyante qui attaque un organisme anémié, les violences de la Révolution devaient logiquement lui porter un coup mortel. Au contraire, elles le rajeunissent et le retrempent ; du creuset, la France sortira plus pure et, une fois de plus, l'histoire affirmera la fécondité du sang des martyrs. En cette année 1802, le réveil et le relèvement, encore inaperçus de ceux-là même qui en sont les promoteurs, ont déjà levé de la terre française.

Or, de cette reviviscence, un des plus actifs ressorts se révèle en ces familles chrétiennes, dont la foi, demeurée pure et ferme sous la surface craquelée des corruptions et des perversions, constituait encore l'armature de l'âme française, avec l'aide, la lumière et le soutien de ces prêtres et de ces religieux, qui maintenaient les traditions d'une époque plus croyante et plus apostolique.

Et c'est surtout parmi les rejetons de ces

familles et les disciples de ces prêtres, que surgiront les reconstructeurs.

Tel, le jeune exilé de 20 ans, que nous voyons revenir au foyer paternel.

Il se nomme Eugène de Mazenod. Il est né à Aix-en-Provence, le 1er août 1782, d'une de ces lignées de haute race, de grand cœur et de fortes convictions.

Autour de son père, Charles-Antoine de Mazenod, chrétien exemplaire, magistrat intègre et juriste averti, l'enfant a trouvé deux prêtres, de vie pleinement sacerdotale et de sûre doctrine, dont il héritera les principes et les vertus : son grand-oncle, Eugène de Mazenod, qui, vicaire général de Belzunce, a partagé, de ce saint évêque, la doctrine romaine et la fervente dévotion pour le Sacré-Cœur ; son oncle, Fortuné de Mazenod, qui, après la Révolution, relèvera le siège épiscopal de Marseille et, précurseur de son neveu, se fait déjà l'apôtre et le bienfaiteur des pauvres.

Sa mère, Eugénie de Joannis, d'une famille de médecins, rehaussait d'une piété délicate et vigoureuse une beauté remarquable et, sans négliger le soin de sa maison, ni surtout l'éducation de son fils, elle avait coutume de réciter chaque jour l'office canonial. Elle était la fille d'un homme aimable, fort « aumônier », qui se plaisait à pourvoir aux charités précoces de son petit-fils, et d'une femme exquise et attentionnée, pour laquelle le petit Eugène, qui l'appelait familièrement « Mamette bonne », eut toujours une affectueuse et confiante vénération. Enfin, l'un de ses frères, prêtre de la Doctrine chrétienne, était le « père des pauvres » à l'hospice de Cavaillon.

Or, tous ces exemples vivants, bientôt confirmés

par les modèles et les enseignements que le fils du magistrat reçut au Collège Bourbon, agissaient, chez Eugène de Mazenod, sur une nature éminemment riche et généreuse.

Oh ! sans doute, le futur fondateur des Oblats de Marie Immaculée n'est pas un saint de naissance — phénomène d'ailleurs extrêmement rare, en dépit de certains hagiographes, aussi mal inspirés que bien intentionnés. — Dans son enfance, il montre une obstination et une impétuosité, contre lesquelles il devra réagir, en surnaturalisant ces mouvements de nature, pour les faire servir à la sanctification de son âme et à l'édification de son œuvre.

Tout petit, quand on contrarie ses caprices, il ne pleurniche pas ; mais il a une façon de dire : *Je le veux*, qui, tout en effrayant sa mère, ne laisse pas cependant que de réjouir son grand-père Joannis. « Cet enfant, conjecture le vieillard, aura du caractère. »

Quant à la vivacité de ce jeune Provençal, elle se traduit parfois en galéjades enfantines : telle son apostrophe au parterre du théâtre d'Aix, un soir que les spectateurs étaient en ébullition. Dressé sur le bord de la loge paternelle, le bambin de quatre ans crie soudain, d'une voix aigrelette et menaçante : « Attendez, que je descende ! »

Mais ce caractère vif et absolu se relève d'une franchise à toute épreuve et, déjà, d'une charité débordante, une charité qui ne calcule pas, pas assez même, puisqu'un jour il provoque un incident domestique, pour avoir voulu secourir un petit camarade pauvre, en lui donnant certain précieux éventail, qu'il a pris délibérément dans la chambre de sa mère. Plus tard, il se contentera

de subir les plaintes et les remontrances de ses familiers, en se dépouillant lui-même au profit des malheureux.

Dès qu'Eugène atteint l'âge de raison, ces dispositions naturelles fleurissent en zèle et en piété.

Qu'il aime à se fabriquer de petits autels, afin d'y célébrer des semblants de messe — entremêlés de sermons pour lesquels il demande aux gens de sa demeure une sérieuse attention, — c'est un symptôme qui peut être retenu, quand d'autres indices le viennent corroborer ; mais enfin le même trait se retrouve en bien d'autres enfances, dont l'âge mûr n'a point porté les mêmes fruits.

Ce qui est plus rare, c'est la ferveur intense, et remarquée de tous, avec laquelle, admis à la première communion dès l'âge de neuf ans, l'enfant s'approche de la Table Sainte ; c'est l'ardeur et la hardiesse d'apostolat qui, dans une auberge, à treize ans, le poussent à faire le catéchisme aux servantes, dont l'ignorance religieuse l'a frappé et navré ; c'est le courage qui, tout adolescent, le porte à professer sa foi, dans un dîner de fête, où, convié pour la première fois peut-être en compagnie brillante, il donne à de grands personnages, oublieux du geste traditionnel, l'exemple du *Benedicite*, et cela, non point d'un élan déclenché par l'habitude, mais après une courte hésitation vaillamment maîtrisée.

Ce n'est pas en France, hélas ! qu'on doit situer ces traits révélateurs. Devant les prodromes de la Révolution, le 3 avril 1791, ses parents ont fait franchir la frontière piémontaise à ce petit émigré de huit ans et demi, qui, onze années durant, suivra sa famille de Turin à Venise, de Venise à Naples et de Naples à Palerme.

Or, cette vie errante et désaxée, mêlée de vicissitudes et parfois de distractions fébriles, à l'âge même de la formation spirituelle, c'est, pour Eugène de Mazenod, une épreuve d'un nouveau genre, une de ces épreuves qui, sur certains caractères, produisent des effets subtils et pénétrants.

Telle nature, qui s'affermirait dans la misère ou la persécution, peut s'amollir à l'abri des catastrophes et parmi ces diversions plus ou moins joyeuses dont on voudrait anesthésier la nostalgie du pays natal.

Bien que les émigrés fussent en général assez pauvres, beaucoup d'entre eux, se serrant autour des princes en exil, essayaient de s'étourdir, en attendant le retour de fortune escompté sans désespérance. Il est vrai que la famille de Mazenod était forgée d'une trempe plus virile et d'une spiritualité plus haute. Mais, forcément, elle frayait avec un milieu dont tous les éléments n'atteignaient pas son niveau moral. Or, Eugène, entre quinze et vingt ans, grandi et affiné, bien pris de sa personne, agréable de visage, avenant de manières, spirituel en conversation, ajoutait encore, à ces séductions personnelles, les avantages d'un beau nom et d'un avenir que rendrait brillant la restauration toujours prévue à brève échéance.

Mais, passionné de ses études et jaloux de sa vertu, déjà gardé par cette dévotion si filiale, si confiante et si vive à la Très Sainte Vierge Marie, qui restera toujours un des traits dominants de sa piété personnelle et de sa famille religieuse, au lieu d'être ébranlé par cette tentation, il en fut raffermi.

Tel est donc le jeune homme de vingt ans que

reçoit, à l'automne de 1802, la « société » d'Aix-en-Provence.

Près d'elle, à vrai dire, il retrouvera, peut-être encore plus insidieux, les dangers qu'il a vaincus à Palerme. Les salons, qui se détendent et qui respirent après le cauchemar, accueillent avec une aimable et flatteuse sympathie cet héritier des Mazenod, que l'on reconnaît si digne de ses pères. On retrouve en lui les traditions d'élégante et noble politesse de l'ancien régime ; il apparaît comme le trait d'union vivant et jeune, entre ce passé disparu d'hier et l'avenir dont il sera peut-être un des rénovateurs.

Mais lui, de ce passé, la seule force qu'il veuille rendre au monde nouveau, c'est la religion, rétablie dans toute sa vigueur et toute sa pureté, prêchée à tout ce peuple, que l'ignorance ou l'oubli des lois divines a jeté tour à tour à la révolte et à la misère.

Déjà, nous l'avons dit, toute la Congrégation future est dans son âme et, aujourd'hui même, elle va prendre une réalisation anticipée dans son action.

Pauperes evangelizantur, cette devise qu'il donnera plus tard à son institut, c'est dès maintenant qu'il paraît l'avoir choisie comme son idéal et son programme.

Très vite, en effet, l'on découvre avec un certain étonnement que ce brillant jouvenceau préfère la société des « vieilles dévotes » à la compagnie des jeunes filles et que, plus volontiers que les hôtels aristocratiques, il aime à fréquenter les taudis des quartiers pauvres et les hameaux délaissés de la campagne provençale. On a bientôt fait de l'affubler de surnoms légèrement railleurs :

il est « le sage », « le chevalier des grand-mamans », voire, quand on l'a surpris psalmodiant l'office avec le Chapitre, « le chanoine à robe courte ».

Toutefois, la franchise de son allure, la bonne grâce de sa parole, le rayonnement et la loyauté de ses convictions, ne tardent point à décourager l'ironie, qui fait place à l'estime, voire à l'admiration.

Et comment pourrait-on refuser cet hommage au jeune homme riche et recherché du monde, dont la plus chère occupation — trente ans avant Frédéric Ozanam — est la visite des pauvres en leurs pauvres logis ? Non content de leur offrir aumônes et bons conseils, il leur prodigue le dévouement d'une Sœur de Charité, faisant les lits, balayant les chambres, soignant les infirmes, assistant les moribonds. Par ailleurs, il ne se borne point à secourir les indigents en leurs galetas ; il va chercher encore, tantôt les malades à l'hôpital, « pour honorer, dit-il, Jésus-Christ dans ses membres souffrants », tantôt les déchus à la prison, sans reculer devant l'assistance aux condamnés à mort, tantôt les ignorants jusqu'au fond des campagnes, pour les instruire de la religion. Parmi ces derniers, sa sollicitude est attirée surtout par les enfants des villages perdus, si longtemps privés du ministère sacerdotal, ce pendant que, dans la ville même, il se fait le catéchiste et le père des petits ramoneurs, des petits décrotteurs, des petits vagabonds.

La « société » ne peut se plaindre néanmoins qu'il la délaisse et la dédaigne ; quelques uns de ses membres opineraient plutôt qu'il s'occupe indiscrètement de leurs âmes et de leurs idées. Car, employant une partie de ses veilles à l'étude

des Pères et des apologistes, il se fait volontiers l'apôtre des salons, apôtre militant et parfois batailleur, jouteur habile et convaincant, qui souvent emporte la partie, mais toujours avec cette foi chaude et rayonnante, avec cette aimable courtoisie, qui désarment contradicteurs et même adversaires.

Toutefois, ces « prédications » impromptu, c'est aux pauvres surtout que les voudrait réserver le prochain fondateur de ces Oblats, futurs missionnaires du peuple et des peuples.

Ils sont laissés dans un tel abandon !

Certain jour, Eugène de Mazenod voyage en diligence avec un prédicateur à la mode, mais qui fait courir le beau monde au pied de la chaire, sans l'attirer jusqu'au confessionnal.

« Ces pauvres gens, lui dit-il, en désignant des cultivateurs courbés sur la glèbe, si vous pouviez leur consacrer votre remarquable talent ! — Moi, réplique le brillant orateur avec une moue dédaigneuse ! Et pour qui me prenez-vous ! un prêtre ignorant, de campagne, leur suffit ! »

Douloureusement scandalisé, le jeune apôtre laïque n'a rien répondu. Mais, lui-même, comme il penserait et agirait tout autrement, s'il était prêtre !

Prêtre, au fait, pourquoi, dès maintenant, ne se prépare-t-il pas à le devenir ?

On se demande, en effet, pour quels motifs, à cette heure de sa vie, Eugène de Mazenod n'est point au Séminaire.

Sa piété d'enfant et d'adolescent s'est mûrie, affermie, intensifiée. Il la surélève et la soutient par une pureté angélique et une austère mortification. De plus en plus dévot à Marie, qu'il aime

à prier dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Sede, il s'est enrôlé dans une milice d'apôtres du Cœur de Jésus, que dirige un ancien jésuite, le Père Magy ; et c'est pour une grande part à son initiative qu'est due la fondation d'une confrérie du Sacré-Cœur.

En outre, il a plus qu'un attrait pour le sacerdoce ; il y aspire, et depuis longtemps. Naguère, en Italie, comme un de ses parents, ému d'une telle éventualité, lui objectait qu'il était le dernier Mazenod, « ne serait-ce pas un grand honneur pour notre famille, a-t-il vivement reparti, que de finir par un prêtre ? »

D'autre part, ni son père ni sa mère ne mettraient obstacle à cette décision, dont nul, maintenant, ne serait surpris.

Pourtant, les années passent, Eugène aura bientôt vingt-cinq ans et il ne s'est pas encore décidé.

C'est que son âme, inspirée d'une clairvoyance toute surnaturelle et maintenue dans une humilité profonde, est si fortement saisie par la grandeur du sacerdoce et la misère de l'homme, qu'il se sent indigne de monter si haut et craint de redescendre. C'est aussi que, malgré son impétuosité de caractère et ses spontanéités ardentes, il possède éminemment deux qualités qui seront plus tard d'une aide efficace au fondateur et au supérieur : une extrême prudence et l'habitude d'une longue réflexion.

Il faudra que le Père Magy, son directeur, intervienne au nom de Dieu, pour déterminer sa résolution.

Cependant, il ne l'exécutera point, sans avoir eu à vaincre une tentation ultime et un dernier

obstacle. A l'instant suprême, on dirait que « l'homme ennemi » a voulu empêcher ce pas décisif, qui doit entraîner à sa suite une légion d'apôtres. A Paris, où l'a conduit une affaire de famille, Portalis, ami de Mazenod et ministre puissant, le presse d'accepter une fonction officielle, qui assurerait le plus brillant avenir au gentilhomme provençal et, devant le refus courtois, reconnaissant, mais obstiné, du jeune homme, il se fait appuyer, dans cette sollicitation d'un nouveau genre, par le cardinal Caprara.

Peine perdue ! Eugène de Mazenod ne se laisse pas ébranler, son choix est définitif et, le 4 novembre 1806, à 26 ans, il franchit le seuil de Saint-Sulpice, où, pour premier Supérieur, il aura M. Emery.

Le plan de ce livre ne saurait contenir l'étude détaillée de toutes les phases de cette vie sacerdotale. Il importe seulement, pour caractériser l'âme du fondateur, prototype de l'âme de l'institut, de définir avec précision les motifs qui le conduisent au sacerdoce.

Ils sont nettement résumés dans une lettre, où le séminariste relève certaines réflexions de sa mère.

En premier lieu, c'est la volonté divine, enfin clairement discernée, qu'il suivra sans hésitation ni défaillance : « La volonté de Dieu, maître souverain de toutes ses créatures, m'étant connue, je dois sans délai m'y soumettre et lui obéir. »

C'est ensuite l'amour passionné de l'Église, cette dévotion qui, avec le culte filial et docile du Pontife romain, restera l'une des notes maîtresses de son activité personnelle et de sa congrégation. Il a cruellement souffert de l'abandon où cette

Mère des âmes est reléguée par tant de chrétiens, qui la pourraient et devraient servir, et surtout de cette « horreur avec laquelle ce qu'on appelle la *bonne compagnie* fuit le sacerdoce ». Il est de ceux qui entendent réagir et réparer. « N'enviez donc pas, ma chère bonne maman, n'enviez pas à cette pauvre Église, si horriblement délaissée, méprisée, foulée aux pieds et qui pourtant nous a tous enfantés à Jésus-Christ l'hommage qu'ils veulent lui faire de leur liberté et de leur vie. »

Enfin, c'est l'amour des âmes, et surtout des plus misérables. Après avoir exalté l'inestimable prix de ces âmes rachetées par le sang de l'Homme-Dieu, le Seigneur, répète-t-il avec une conviction résolue, « veut que je me dévoue plus spécialement à son service, pour tâcher de ranimer la foi qui s'éteint parmi les pauvres. »

Et pauperes evangelizantur! La future devise de sa famille religieuse est, plus que jamais, le phare de son apostolat.

Et, prêtre, il marchera tout de suite à cette lumière !

C'est le 21 décembre 1811 qu'un allié des Mazenod, Mgr de Mandolx, évêque d'Amiens, lui a conféré l'onction sacerdotale. Et, de même que jadis, il avait repoussé l'appel des ambitions profanes, il a dû d'abord écarter la perspective des hautes charges ecclésiastiques. Le prélat consécrateur, en effet, voulait s'attacher comme vicaire général ce prêtre de trente ans qu'il venait de faire monter à l'autel et qu'il désirait déjà comme futur successeur. Et, quelques mois plus tard, en sa ville natale, l'abbé de Mazenod retrouvera encore des dispositions analogues.

Mais, à l'étonnement général, et même au

scandale de quelques salons, le nouveau prêtre ne demande qu'une grâce à ses supérieurs : la dispense de toute responsabilité pastorale, afin de pouvoir se consacrer exclusivement à l'apostolat des populations les plus pauvres et les plus abandonnées.

Redoublement de surprise et de blâmes, lorsque, l'année suivante, aux approches du Carême, on apprend que ce gentilhomme, que cet orateur éloquent et cultivé, donnera, tous les dimanches, à 6 heures du matin, dans l'église de la Madeleine, des conférences aux gens du peuple, en langue provençale.

L'apôtre, on le conçoit, s'inquiète peu de cette réaction. Dès le premier jour de sa mission populaire, en présence de la multitude accourue à son appel et après un large et impressionnant signe de croix, le prédicateur affirme, avec élan, son esprit et son but : « Artisans, domestiques, paysans, cultivateurs, le monde vous regarde comme le rebut de la société. Le monde est aveugle... Pauvres de Jésus-Christ, affligés, malheureux, souffrants, infirmes, vous tous que la misère accable, mes frères, mes chers frères, mes respectables frères, écoutez-moi !... » Et c'est alors la plus entraînante et la plus pénétrante évocation de l'amour du Christ pour les pauvres, les humbles et les petits, l'exhortation la plus vibrante à tout ce peuple, au nom du Christ !

Tout l'auditoire était saisi d'émotion, d'enthousiasme, de reconnaissance, et, les dimanches suivants, l'église se trouva débordée. Succès plus précieux et plus cher au cœur du missionnaire, d'abondants fruits spirituels couronnèrent cette première expérience, devant laquelle, au surplus,

les critiques et les railleurs, non contents de désarmer, vinrent, en assez grand nombre, se mêler aux « petites gens »; ils avaient à priori blâmé « le tribun de la chaire », ils se rendaient aux instances de l'apôtre.

L'abbé de Mazenod ne se bornait point, d'ailleurs, à ces conférences, même élargies par les confessions et les démarches qui en multipliaient le rayonnement. Prêtre, il reprenait les œuvres inaugurées, dix ans plus tôt, par le laïc. En outre, il réunissait les jeunes gens, et, bientôt, avec ses nouvelles recrues, il pouvait fonder la Congrégation de la Jeunesse catholique, dont l'effectif atteignit promptement trois cents membres. Il ne reculait pas non plus devant les innovations généreuses en faveur des plus misérables. A cette époque, un préjugé inhumain et antichrétien, sans doute implanté par le jansénisme, refusait la communion aux condamnés à mort; aumônier bénévole des prisons, l'abbé de Mazenod fit cesser ce cruel errement.

Mais les prisons d'Aix, à ce moment, ne renfermaient point que des coupables. Elles étaient encombrées de captifs autrichiens, sur lesquels, en 1814, le thyphus opéra de terribles ravages, abattant, avec ces pauvres soldats, les infirmiers qui se dévouaient pour eux. L'abbé de Mazenod, des premiers à courir à leur chevet et s'y dépensant au delà de ses forces, offrit trop vite à la contagion mortelle un organisme épuisé. Frappé à son tour, il fut bientôt si bas qu'il réclama les derniers sacrements et se vit abandonné des docteurs. Mais la guérison, que la science médicale se déclarait impuissante à obtenir, Dieu l'accorda aux prières unanimes et pressantes de ses jeunes gens,

qui avaient multiplié les neuvaines à l'autel miraculeux de Notre-Dame des Grâces.

C'est que la Providence avait besoin de ce prêtre. L'heure était venue, où la Congrégation, déjà vivante en son cœur, allait spontanément fleurir.

Les progrès et les retours obtenus par ses prédications populaires avaient frappé le clergé du diocèse et curés de faubourgs ou de campagnes appelaient à la rescousse l'apôtre des humbles qui, dans toute la mesure du possible, accourait à leur voix. Mais, bientôt, celui-ci ne put répondre à toutes les demandes et, avec l'approbation de l'évêché, il se préoccupa de trouver des auxiliaires.

On lui désigna, vers la fin de 1815, un jeune vicaire d'Arles (il n'avait alors que vingt-sept ans), l'abbé Tempier. « C'était, nous apprend l'auteur d'une récente biographie de Mgr de Mazenod (1), un prêtre d'une grande régularité, d'une piété solide, d'un zèle infatigable, d'une inépuisable charité, homme de Dieu enfin, épris de perfection ; de moyens extérieurs peu brillants, peu doué pour la parole publique, mais d'un jugement sûr, d'une volonté constante et ferme, avec douceur et patience, d'une forte trempe d'âme et, sur tout cela, d'une modestie toute simple. »

Avec sa clairvoyance profonde et avisée, l'abbé de Mazenod comprit que ce prêtre, à qui l'unissait la plus parfaite affinité surnaturelle et dont le distinguaient certains dons de nature, serait pour lui le plus sûr des collaborateurs. Il ne se trompait pas. Le Père Tempier, qui vint à lui

(1) Publiée, en 1929, par un membre anonyme de la Congrégation, dans les *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.*

d'un élan généreux, et qui devait si longtemps lui survivre, fut, pour le fondateur, en même temps qu'un ami fidèle, un conseiller et un aide incomparables.

Le 25 janvier 1816, les deux prêtres prenaient possession de l'ancien couvent des Carmélites, qui deviendrait ainsi la Maison-Mère de la Congrégation naissante et où, d'ailleurs, ils allaient vivre en état d'extrême pauvreté — « la Communauté manque du plus indispensable nécessaire », écrira quelques semaines après le Père Tempier —. Pauvreté volontaire, au surplus, puisque Mme de Mazenod ouvrait à son fils l'hôtel familial ou, du moins, le suppliait de la prendre comme économe.

Le premier soin des deux missionnaires, qui donnaient par ce double geste à leurs compagnons futurs un premier exemple et une première leçon, fut de se mettre en règle avec l'autorité religieuse et d'appeler sur eux la bénédiction divine.

Trois jours après leur installation, ils font agréer des vicaires capitulaires qui, le siège vacant, administrent le diocèse, une supplique, portant leur signature et celle de deux autres prêtres, immédiatement associés à leur apostolat, — le curé Deblieu et un missionnaire diocésain, le Père Mie, — dont la teneur, en affirmant leur résolution, définit leur programme : ils veulent consacrer leur vie, tour à tour, aux exercices de la vie intérieure et au ministère de la prédication, sous l'obéissance à un supérieur, que les trois premières recrues ont naturellement désigné dans la personne de celui qu'il faut nommer dorénavant le Père de Mazenod.

Et, pour appeler sur eux la bénédiction divine, ils s'empressent, dès le 8 février, d'établir dans

leur petite chapelle une confrérie du Sacré-Cœur et de proclamer Marie « la chère Mère de leur Mission ».

D'autre part, afin de recevoir les fidèles attirés par leur rayonnement et d'ouvrir un sanctuaire à la Congrégation de la Jeunesse dont le Père de Mazenod garde la direction, le nouveau supérieur parvient à rendre au culte l'église désaffectée et profanée qui attenait à l'ancien Carmel, et, le 7 avril, une solennelle bénédiction restitue ce temple à Dieu.

Enfin, le Jeudi Saint suivant, bien que les membres de la nouvelle société, fondée sous le titre de « Missionnaires de Provence », ne soient pas encore unis par des vœux, le Père de Mazenod et le Père Tempier veulent, après une nuit d'adoration, nouer entre eux ces engagements sacrés, qui les font « prêtres de l'Eucharistie ».

Tels furent, au début de l'année 1816, les humbles commencements de la Congrégation, dont les apôtres aujourd'hui sont répandus à travers le monde.

Dès les premières semaines, au surplus, le Père de Mazenod et ses collaborateurs avaient engagé leur croisade missionnaire.

Après une retraite suivie en commun dans leur pauvre couvent, ils donnaient à la petite ville de Grans une première mission, dont les résultats merveilleux leur valurent aussitôt plusieurs invitations du diocèse d'Aix et des diocèses voisins.

Quelques mois après, le Père de Mazenod devait écrire au curé d'une importante paroisse : « Vous êtes le vingt-deuxième qui nous appelez, et nous ne sommes que quatre » ; et, d'ailleurs, répondait-il

à un autre, « quand nous serions vingt, nous ne suffirions pas à la besogne ! »

Ces missions, c'était la grande affaire et le but essentiel de la nouvelle société.

Quelques années plus tôt, à l'un des grands amis du fondateur, l'abbé de Forbin-Janson, futur évêque de Nancy, qui rêvait alors de partir pour la Chine, Pie VII avait déclaré : « Votre projet est bon sans doute ; mais il est plus urgent de venir au secours des peuples qui vous entourent. Il faut, en France surtout, des missions pour le peuple et des retraites pour le clergé. »

Le Père de Mazenod, depuis longtemps dominé par cette sainte obsession, suivait l'appel du Pape : c'était expressément pour réaliser la consigne de Pie VII qu'il avait entrepris son apostolat et réuni ses premiers auxiliaires. Les débuts de la société ne sont qu'une suite ininterrompue de missions, de plus en plus nombreuses dans un rayon de plus en plus large, à mesure que de nouvelles recrues lui permettent de répondre à de nouvelles demandes.

Pour peindre l'Oblat de Marie Immaculée dans l'exercice de ce ministère essentiel et montrer en même temps comment il le conçoit et le pratique, il faudra consacrer à ces prédications un chapitre spécial. Mais, déjà, on les peut comprendre, on les peut voir, on les peut vivre, en contemplant l'activité du fondateur qui s'en montre toujours l'ouvrier le plus assidu, le plus infatigable et le plus parfait, comme il ne cessera de l'être, au surplus, jusqu'au jour où l'épiscopat, sans le faire renoncer au ministère de la parole ni l'écarter des auditoires populaires, l'empêchera de participer à ces campagnes apostoliques.

Si, en compagnie de ses fils, à l'intérieur de leur

petit couvent, le supérieur se révèle un père attentionné, débordant de tendresse et de sollicitude, enveloppant sa communauté d'une atmosphère familiale, le prédicateur, en chaire, au milieu des foules, soit dans l'église du faubourg ou du village, soit devant les multitudes assemblées en plein air, — ainsi qu'il arriva dans la grande mission de Marseille, — se révèle un prodigieux et irrésistible entraîneur d'âmes.

« Dieu l'avait créé pour cette mission, constate la biographie dont on a cité plus haut quelques lignes. Même les dons de la nature l'y prédestinaient. Et la vivacité de son esprit, et la tendresse de son cœur, et l'ardeur de son âme, et la noblesse de son beau visage, et l'éloquence parlante de son regard, et la souplesse chaleureuse et prenante de sa voix, tout le charme enfin de sa séduisante personne faisait de lui un merveilleux ouvrier de la parole de Dieu. La condescendance affectueuse qui inclinait cette dignité, cette grande allure de gentilhomme, vers le petit peuple, les pauvres, les domestiques, les travailleurs de la ville ou de la campagne, lui gagnait vite tous les cœurs. »

« Doué d'une voix sonore et riche de nuances, ajoute un autre historien de Mgr de Mazenod, le Père Léon Hermant, des Oblats de Belgique, il devient très vite un maître dans l'art oratoire et, devant les auditoires les plus divers, en ville comme à la campagne, en provençal comme en français, il remporte des succès retentissants. Mais il demeurait simple dans l'expression, visant à la clarté, allant de suite au fond des choses. » Toutefois, ces paroles, inspirées de la ferveur et nourries de la doctrine, qui jaillissaient de son

âme et de ses lèvres avec le feu d'une improvisation brûlante, non seulement, germaient d'une longue suite d'études et de méditations, mais encore étaient toujours profondément mûries. Les canevas de ses sermons, au témoignage d'un autre biographe, le Père Rambert, remplissaient parfois jusqu'à vingt pages d'une écriture fine et serrée.

Et c'est ainsi qu'il captivait, conquérait, entraînait les foules et, mieux encore, les âmes. *Idolâtré* par ces populations méridionales, écrit l'un de ses biographes, on voyait ses auditoires « émus, attendris, ébranlés jusqu'au fond de l'âme, mêlant parfois leurs larmes aux siennes, soulevés d'autres fois par les élans pieux de son enthousiasme, ramenés enfin, et souvent de bien loin, vers la Croix de la Rédemption que sa main leur montrait. »

Mais, bien qu'il prêchât au delà de ses forces, il ne se contentait point de la chaire. Avec ses collaborateurs, il partageait la direction des « exercices » et le ministère de la confession, qui n'était certes pas le moins absorbant quand la mission « donnait ». A Grans, par exemple, au témoignage du positif et loyal Père Tempier, il fallut rester vingt-huit heures consécutives au tribunal de la pénitence : pénitence en particulier pour le juge lui-même, puisque Mgr de Mazenod avoua plus tard qu'il avait, pour le confessionnal, une secrète et « extrême répugnance ».

En outre, il aimait à présider lui-même, et, pour ainsi dire, à mener ces manifestations exceptionnelles, auxquelles un récit lointain peut prêter un appareil spectaculaire, mais dont la vision directe exaltait les cœurs des témoins, tant ils y sentaient le cœur de l'apôtre. Telles, ces céré-

monies réparatrices où, comme le Sauveur assumant tous les péchés du monde, il se charge en bouc émissaire des méfaits de son peuple : ayant dépouillé le surplis, symbole d'innocence, et courbé sous une lourde croix, le voici, pieds nus, la corde au cou, qui prend la tête de la procession, marche sur les cailloux, piétine la boue et le fumier, ne rentre à l'église enfin que pour y demeurer, jusqu'au bout de la cérémonie, prostré devant l'autel, implorant de Dieu la conversion des pécheurs.

Et, souvent, quand il se relève, on voit la foule en pleurs assiéger les confessionnaux.

Pour soutenir un tel apostolat, le Père de Mazenod s'épuisait. Il lui advint parfois de défaillir en chaire ou de cracher le sang. Mais, tant que la mission n'était pas achevée, la moisson recueillie, loin de prendre un repos légitime, il adjurait, j'allais dire, il forçait la grâce de Dieu par un redoublement de ses mortifications coutumières, ajoutant aux prières de rudes pénitences, écourtant le sommeil ou dormant sur la dure, réduisant ses repas au strict indispensable.

En dépit d'une santé naturellement robuste, on doit se demander si, bien longtemps, il aurait pu tenir à ce régime spirituel et physique et si, demeuré missionnaire actif, il n'eût prématurément succombé à la peine.

Mais, durant ces années d'intense apostolat, combien d'âmes il avait arrachées au mal ou raffermies dans le bien, quels héroïques et salutaires exemples il avait donnés à ses fils, de quel ciment il avait bâti sa Congrégation !

Cependant, si les missions paroissiales avaient constitué la raison déterminante et restaient le

but précis de la nouvelle société, elles n'appartenaient en somme qu'à l'ordre des moyens mis en œuvre par le Père de Mazenod et ses collaborateurs pour la réalisation de leur suprême idéal, le salut des âmes populaires. Ils étaient prêts, pour atteindre cet idéal, à répondre à tous les appels de la Providence.

Or, deux ans après la fondation de leur communauté, Dieu, par la voix d'un évêque, offrit aux « Missionnaires de Provence » une activité nouvelle, intimement liée du reste à leur apostolat fondamental. Au mois d'août 1818, Mgr Miollis invitait le supérieur du petit groupe à relever, puis à desservir, auprès de Gap, le célèbre pèlerinage de Notre-Dame du Laus, abandonné depuis la Révolution. Cette demande apparaît, d'ailleurs, et dans l'ordre surnaturel comme une réponse de Marie à l'acte initial qui lui avait consacré la communauté naissante et, sur le plan naturel, comme un logique effet du rayonnement des missions qui, pour un évêque apôtre, habilitait ces prêtres à la direction d'un sanctuaire appelé à devenir un foyer d'apostolat.

Toutefois, le Père de Mazenod ne voulut point accepter ce ministère inattendu sans l'aveu de tous ses fils. Il consulta donc les six pères et les trois novices dont la société se composait alors, en prenant soin de leur faire remarquer que cette extension de leur famille spirituelle entraînerait l'obligation de transformer les promesses primitives en vœux de religion. Mais cette nécessité, loin d'arrêter personne, enchanta tout le monde ; et le fondateur, dans une retraite de trois semaines en son château patrimonial de Saint-Laurent de Verdon, rédigea les constitutions du nouvel

institut, l'établissant sur les vœux de chasteté, d'obéissance et de persévérance jusqu'à la mort, auxquels le Chapitre de 1821 ajouterait, d'un vote unanime et par acclamation, le vœu de pauvreté.

Et, le 26 octobre, en attendant l'installation à Notre-Dame du Laus, qui ne devait s'effectuer qu'au mois de janvier suivant, le Père de Mazenod était élu supérieur à vie de la Congrégation des Missionnaires de Provence, dûment approuvée par l'autorité diocésaine. Ne semble-t-il pas que la Très Sainte Vierge eût voulu fonder elle-même cette Congrégation qui l'avait choisie pour Mère et à laquelle, bientôt, elle donnerait son nom ?

Pourquoi donc les fils de Mgr de Mazenod, qui, pour célébrer le Centenaire de leur fondation, auraient pu choisir, à défaut du mois de janvier 1916, le mois d'octobre 1918, ont-ils naguère ajourné cette commémoration jusqu'à l'année 1926 ?

C'est qu'en l'année 1826, en des conditions vraiment extraordinaires et quasi miraculeuses, s'accomplit l'événement capital qui faisait dire à Pie XI, un siècle plus tard, que cette Congrégation fut « l'objet d'une providence singulière de Dieu ».

De 1818 à 1826, animée d'une vie intérieure profonde qui se manifestait par une intense activité apostolique, la petite Congrégation s'était développée lentement, mais sans arrêt. Les missions, multipliées sans cesse, avaient porté de tels fruits de grâce et de conversion, que, dépassant les diocèses d'Aix et de Marseille (celui-ci reconstitué, en 1823, sous le gouvernement de Mgr Fortuné de Mazenod, qui, sans l'enlever à ses fils, avait choisi son neveu comme vicaire général), les mis-

sionnaires se voyaient appelés dans toute la Provence. Ils venaient même d'établir une résidence à Nîmes, en Languedoc, et ils avaient changé leur nom primitif en celui d'Oblats de Saint-Charles. Marie continuait de veiller sur cette famille qui, de son côté, la tenait toujours pour sa mère ; et l'on vénère, à la Maison généralice de Rome, une statue de l'Immaculée qui, un jour, au témoignage d'une pieuse tradition, encouragea d'un sourire son serviteur Eugène de Mazenod. Enfin, dans les Hautes-Alpes, le pèlerinage du Laus ajoutait, selon le vœu de Pie VII, à son rayonnement missionnaire une organisation de retraites sacerdotales, ce pendant qu'à Marseille un second sanctuaire marial, Notre-Dame des Accoules, était confié aux soins des religieux.

Ce n'est point que cette vie généreuse et débordante n'eût été parfois secouée de rudes épreuves. En 1823, notamment, alors que la société ne comptait encore que treize membres, la mort de l'un des pères et le départ de quelques autres l'avaient réduite de moitié. Le fondateur, du reste, en cette conjoncture humainement décourageante, avait, pour ainsi dire, emporté la protection divine, à coup d'intenses supplications, de surnaturelle confiance et de mortifications terribles. Et la plante vivace, enrichie et fortifiée par l'orage, au lieu d'en être abattue, portait depuis lors des fruits plus abondants.

A l'automne de 1825, la société compte, en quatre maisons, vingt profès et cinq novices. Et, dans cette phalange, elle possède quelques hommes de Dieu, qui, piliers de l'Institut sur la terre, en deviendront au ciel les protecteurs : un Albini, dont la cause est actuellement introduite à Rome avec

celle du fondateur ; un Suzanne, dont une mort de prédestiné couronnera bientôt la vie séraphique ; un Guibert, qui deviendra cardinal-archevêque de Paris ; un Honorat, auquel sera confiée la première mission canadienne ; un Guigues, que les évêques de ce pays désigneront pour créer le diocèse d'Ottawa ; un Jeancard, que Mgr de Mazenod choisira comme auxiliaire à l'évêché de Marseille...

Mais, néanmoins, quel petit nombre encore, au regard des grandes familles religieuses, pour cette société qui, désireuse de s'affermir définitivement contre les tempêtes et de s'inoculer une sève plus puissante, rêve déjà d'obtenir l'institution canonique, attendue parfois de si longues années par des Congrégations beaucoup plus importantes !

Et c'est pourtant l'ambition qui entraîne le Père de Mazenod quand, le 30 octobre, après avoir consacré tout un trimestre à revoir minutieusement les constitutions de l'Institut, il se décide à partir pour Rome... Il se décide ? Il y est plutôt décidé. Car, au dernier moment, malgré sa confiance surnaturelle et sa naturelle hardiesse, il hésitait encore ; son désir lui paraissait si téméraire et son entreprise si hasardeuse ! Il a fallu pour le rassurer, que le Père Albini, dont il n'ignorait pas les dons extraordinaires, lui affirmât énergiquement le succès de ses démarches et même le poussât, littéralement, par les deux épaules.

Cependant, débarqué à Rome, le 26 novembre, il ne tardera pas à apprendre d'abord qu'il lui faut changer le nom de l'Institut — car il existe déjà des Oblats de Saint-Charles — et, en second lieu, détail beaucoup plus grave et que lui con-

firment unanimement les plus sûrs conseillers et les plus chauds amis, que sa demande se heurte aux usages des Congrégations romaines.

L'obligation de choisir un autre titre, non seulement ne constituait pas une difficulté, mais le Père de Mazenod s'aperçut promptement qu'elle était une grâce. Comme il se préparait à la fête de l'Immaculée Conception, une idée le saisit, manifestement inspirée par Celle qu'il avait choisie pour patronne. Après l'avoir conduit au sanctuaire du Laus, origine des premières règles et des premiers vœux de la petite Communauté, Marie l'assistait une fois de plus à l'heure décisive. Il s'étonna même et se reprocha de ne pas avoir adopté plus tôt ce nom d'Oblats de Marie Immaculée, qui, mandait-il à ses fils, est « un brevet pour le ciel » et qu'il vit, d'ailleurs, accueilli très favorablement des milieux romains.

Mais les usages des Sacrées Congrégations, ne serait-ce point l'obstacle infranchissable ?

Non seulement, lui faisait-on remarquer, sa famille religieuse était encore de fondation bien récente et de bien modeste effectif ; mais, en outre, une tradition s'était établie, à la cour romaine, de ne donner de formelle *approbation* qu'après une longue épreuve et de se contenter, en faveur des nouvelles associations vraiment utiles et méritantes, d'une lettre élogieuse.

Or, par un *motu proprio* du Pape Léon XII qui, déjà très informé du bien accompli par l'humble société provençale, ne craignit pas de prédire que cette Congrégation nouvelle était appelée au plus grand et salutaire avenir, tous ces usages se trouvèrent bouleversés. Dès son arrivée à Rome, non content d'accueillir avec une bienveillance remar-

quée le jeune supérieur, il avait pris soin de lui indiquer personnellement la voie à suivre et le prélat à consulter. Puis, deux semaines plus tard, à ce prélat qui, sur un examen sommaire, avait conclu que les Oblats du Père de Mazenod méritaient une lettre d'éloges, le Saint-Père, au vif étonnement de son interlocuteur, répondait que ce n'était pas le simple encouragement, mais bien l'approbation canonique, dont cette société lui paraissait digne.

Et les faveurs attentionnées de Léon XII allèrent plus loin encore. Il abrégea spontanément les formalités coutumières, qui auraient pu se prolonger plusieurs mois, et, au lieu d'être soumise à l'examen successif de tous les Cardinaux de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, l'affaire du Père de Mazenod fut confiée, d'ordre pontifical, à une commission très restreinte.

Celle-ci, toutefois, minutieuse autant que sympathique, aurait pu exécuter son travail avec une sage lenteur ; mais elle fut stimulée par une « opposition » vraiment providentielle. L'archevêque d'Aix et les évêques de Digne et de Gap adressèrent à Rome une lettre collective qui, tout en rendant hommage à l'apostolat des nouveaux missionnaires, protestait contre une approbation qui, d'après eux, porterait atteinte à leurs prérogatives et pourrait inquiéter le gouvernement royal. Une telle réclamation, visiblement inspirée de tendances gallicanes, était plutôt faite pour indisposer la Curie romaine ; aussi les cardinaux chargés de l'examen n'en voulurent retenir que les louanges, hautement significatives, décernées au Père de Mazenod par ces prélats qui, par ailleurs, se montraient hostiles à sa demande.

Dès le 15 février 1826, la Commission spéciale instituée par Léon XII accordait une approbation unanime aux constitutions présentées par le fondateur et proposait l'érection canonique, en Congrégation reconnue par l'Église, de la Société des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Et, le surlendemain, le Saint-Père, avec une véritable joie, contresignait cet acte.

Conquis par l'apôtre provençal, il voulait même le retenir à Rome et, dans une dernière audience, il lui indiqua ce désir, en lui faisant prévoir un prochain cardinalat. Mais le Père de Mazenod, tout en accueillant cette ouverture pontificale avec une respectueuse gratitude, invoqua, pour la décliner, les besoins de sa jeune Congrégation. Comme il l'écrivait à ses fils, il n'ambitionnait que de retourner au plus vite en Provence, afin d'y pouvoir reprendre auprès des âmes, et surtout, disait-il, des plus abandonnées, son cher apostolat.

Toujours ce souci dominant des âmes les plus abandonnées, formule aux perspectives infinies, qui peut embrasser aussi bien les lointains infidèles, encore inconnus des porteurs d'Évangile, que le peuple des campagnes et des faubourgs de France, privés de secours religieux par la pénurie du sacerdoce !

Tout l'avenir illimité de la Congrégation, comme tout son esprit d'origine, est inclus dans cette expression.

CHAPITRE II

LE PREMIER SUPÉRIEUR GÉNÉRAL ET L'ESSOR

Voilà donc élevée au rang de Congrégation la modeste famille des Oblats de Marie Immaculée; La période de fondation est close. Et, cependant, l'on peut dire que, jusqu'à sa mort, en 1861, le serviteur de Dieu qui, comme prêtre ou comme évêque, en exercera toujours le gouvernement, continuera de la « fonder ». L'établissant sur des bases inébranlables, il lui donnera, tout ensemble, et les extensions que la Providence lui destine et le ressort, ainsi que l'orientation, de ses développements futurs; enfin, non content d'en préciser l'esprit, il le vivra lui-même, cet esprit, d'une vie rayonnante et profonde. Aussi, pour comprendre à fond l'Institut, pour saisir exactement l'âme et l'action de l'Oblat de Marie Immaculée, il faut d'abord suivre jusqu'au bout la vie d'Eugène de Mazenod et voir, entre ses mains, grandir et se perfectionner sa Congrégation.

Sans doute, il ne s'agit point, dans ce livre, de retracer la biographie de l'évêque de Marseille; ce qui importe surtout, c'est d'étudier, dans ces hautes fonctions, le supérieur général des Oblats. Cependant, ces deux activités, distinctes et concomitantes, sont nouées si étroitement, elles consti-

tuent si parfaitement l'âme et la vie d'un seul et même saint, que, pour juger le supérieur, il est indispensable de connaître l'évêque.

Double avantage, au surplus, pour l'appréciation de l'Institut lui-même. D'une part, en effet, toutes les vertus surnaturelles et tous les dons de nature, jusqu'aux traits de caractère et jusqu'aux méthodes d'apostolat ou de direction, que nous verrons se manifester dans l'administration du diocèse, animent aussi bien le gouvernement de la famille religieuse et font partie de ces trésors d'exemples et d'enseignements que le Père doit léguer à ses fils. D'un autre côté, le développement de la Congrégation, même en dehors des missions lointaines dont elle doit assurer la hiérarchie, appellera bientôt quelques-uns de ses membres à remplir, en pays de vieille chrétienté, le ministère pastoral; ils auront à diriger parfois des diocèses, voire de très grands diocèses, un Guibert à Paris, un Villeneuve à Québec; et, dans cette éminente et lourde charge, l'évêque de Marseille leur laissera un parfait modèle.

Élevé en 1823, sur ce siège qu'il s'agissait de rétablir après une longue interruption, Mgr Fortuné de Mazenod avait tenu à prendre son neveu pour collaborateur, d'abord en qualité de vicaire général, puis, en 1832, comme auxiliaire, avec le titre d'évêque d'Icosie. Enfin, en 1837, arrivé à l'extrême vieillesse et sentant décliner ses forces, il avait offert sa démission au Saint-Siège et au gouvernement de Louis-Philippe, après en avoir obtenu pour successeur celui qui était déjà son *alter ego*.

A l'une et l'autre promotion, le supérieur des Oblats n'avait consenti qu'avec l'appréhension la plus vive et seulement par obéissance. Il redou-

tait l'épiscopat pour des motifs analogues à ceux qui l'avaient longtemps arrêté devant le sacerdoce : une très haute, une très claire, une très surnaturelle conception de la dignité et de la responsabilité des évêques. Les confidences qu'au lendemain de son sacre, il envoyait de Rome au bon Père Tempier définissent à la fois la vénération que lui inspiraient les successeurs des apôtres et les grâces de choix qu'il reçut avec l'onction qui le consacrait leur frère.

« J'avais été toute ma vie pénétré de respect pour l'épiscopat. Si je ne m'étais retenu, maintes fois il me serait arrivé de me prosterner aux pieds d'un bon évêque, comme on le fait devant le Pape... Et voilà que le Seigneur m'élève moi-même au faîte de cette grandeur ; et, qui plus est, voilà qu'il me fait comprendre que j'étais encore au-dessous de ce qu'il faut penser de cette plénitude du sacerdoce de Jésus-Christ.

« Cette conviction intime de mon âme s'allie fort bien avec le sentiment de ma propre bassesse, de ma misère personnelle et de mon indignité ; mais je n'en ai pas moins la confiance d'être devenu, par la miséricorde de Dieu, tout autre que je n'étais... Je me sens comme renouvelé... Je connais plus clairement mes devoirs et il me semble avoir obtenu, avec le Saint-Esprit, une volonté efficace de m'en acquitter avec fidélité. »

Et, un peu plus tard, il fait sienne la résolution de saint Paul : « Tant que je serai l'apôtre de ce peuple, je ferai honneur à mon ministère. »

Aux regards des témoins qui le voudront définir, son action pastorale évoquera, selon leur caractère ou leur point de vue, les plus grands évêques : saint François de Sales, par l'amour des âmes et

l'extrême bonté ; saint Ambroise, par la dignité, le courage et l'éloquence ; saint Charles Borromée, par l'apostolat actif et sanctifiant. Et, l'ayant rencontré, Mgr Berteaux, dont souvent la fougue oratoire aimait à se condenser en formules brèves, dira simplement : « Messieurs, j'ai vu Paul ! »

Mais lui-même, objet de ces éloges, est importuné des échos qui lui en parviennent : « Je ne suis pas un saint Ambroise, affirme-t-il ; je ne suis qu'un pauvre pécheur à qui Dieu a donné le sentiment de ses devoirs et de la sublimité de son saint ministère. »

Devenir un saint évêque, en effet, comme il s'efforça d'être un saint religieux, c'est toute son ambition. « Avant tout, décide-t-il, il faut travailler sérieusement à devenir saint. »

Ce travail de sanctification, Mgr de Mazenod dans son évêché, comme le Père de Mazenod dans sa cellule d'Oblat, le fonde avant tout sur une vie intérieure, surnaturelle et mortifiée.

Soucieux et respectueux de la dignité de l'évêque, s'il se fait un devoir de déployer dans les cérémonies solennelles une sorte de faste et de majesté ; par contre, dans son logement personnel, dans sa nourriture et dans ses vêtements, c'est la pauvreté même.

Et, autant il relève aux yeux des populations le prestige épiscopal, autant il s'abîme en humilité devant Dieu.

Cette humilité s'alimente à la source de la ferveur la plus intense et de la foi la plus indéfectible. Pour la Très Sainte Eucharistie d'abord ! Car c'est bien sa pensée intime et fondamentale, qu'il confie un jour, chez les Sacramentines, au registre de l'Association du Saint-Sacrement :

« Je voudrais passer ma vie au pied des saints tabernacles où réside notre adorable Sauveur. » Et qui put l'observer, dans ses longues veilles au pied de l'autel, en conserva toujours une inoubliable édification.

Quant à la Vierge immaculée, jusqu'à sa mort il lui gardera une dévotion d'enfant.

Ce brûlant amour pour le Christ et sa Mère l'entraînait, d'autre part, à des mortifications sévères et constantes. Aux rigueurs de sa pauvreté volontaire et à la scrupuleuse observation des jeûnes et abstinences de l'Église, il ajoutait encore des pénitences et des macérations personnelles.

Mais, tandis que sa vie intime et cachée se consumait dans cette piété ardente et ce total dépouillement, père et pasteur de ses prêtres et de ses ouailles, il se donnait tout à eux, dans son activité extérieure, avec une charité, une sollicitude, une miséricorde inépuisables.

Pratiquant d'abord cette paternité spirituelle envers sa famille épiscopale — y compris ses serviteurs, dont il surveillait l'instruction religieuse et qu'il associait à sa prière du soir, — il aurait voulu pouvoir connaître également tous ses diocésains. Du moins, dans son évêché, la Maison du Père, il accueillait avec bonté tous les visiteurs, auxquels chaque jour il ne réservait pas moins de quatre heures d'audience.

Mais, pour lui, c'était encore trop peu que d'avoir indiscontinûment porte et cœur ouverts ; il ne cessait d'aller vers son peuple.

Présider les fêtes religieuses, multiplier les courses pastorales, favoriser surtout les pauvres populations de la campagne et de la banlieue, leur adresser la parole en langue provençale, enseigner lui-même

le catéchisme aux enfants, remplacer au besoin le curé d'une paroisse vacante, il saisissait avec élan toutes les occasions de rencontre et de contact.

Et ces démarches auprès des collectivités ne lui suffisant pas encore, il y ajoutait des visites personnelles, en particulier aux indigents, aux malades, aux malheureux. Combien de fois, nous apprend le Père Baffie, qui si profondément a scruté l'âme de son fondateur, ne l'a-t-on pas vu pénétrer dans les taudis, « sous les toits, par des escaliers impraticables, espèces d'échelles auxquelles il faut parfois se hisser, en se cramponnant à la corde qui sert de rampe ». Mais que de consolations il y recueille et il y répand, que de détresses il y secourt, que de pécheurs il y conquiert, soit parmi les pauvres gens qui sont l'objet de ces initiatives, soit parmi les amis ou les parents qui s'en trouvent les témoins !

Aucun danger ne l'arrête et, durant les épidémies, c'est lui qui, payant de sa personne, entraîne son clergé.

Or, le plus souvent, ces expéditions de charité ont pour but principal de porter à domicile les trésors du ministère épiscopal, en particulier la Confirmation dont on peut dire que Mgr de Mazenod a vraiment le culte. Il s'en est fait lui-même une prescription formelle. « L'évêque, a-t-il écrit dans son coutumier, administre chaque jour, à quelque heure que ce soit, les malades auprès desquels on l'appelle et qui n'ont pas reçu le Sacrement de Confirmation. » Et c'est ainsi qu'un jour, dans les coulisses d'un théâtre, on le vit rendre cet office à un acteur mourant. Par ailleurs, son oratoire est toujours ouvert aux confirmands

exceptionnels, qu'en l'espace de vingt-huit ans, il y reçut par milliers.

Est-il besoin d'ajouter qu'il veille, avec plus de tendresse encore et d'attention, sur ses prêtres, la portion choisie de son troupeau, les intimes collaborateurs de son apostolat ? Leur ordination lui tient si fort à cœur qu'il s'y veut préparer, chaque fois, par le jeûne et l'abstinence. Il les suit constamment dans leur vie sacerdotale et, chaque jour, il est à leur disposition. Préoccupé de leur existence matérielle, il s'efforce de leur épargner la gêne et l'un de ses premiers soins, même au risque de soulever quelque opposition, fut de mettre en commun le casuel des paroisses, afin qu'il n'y eût pas, dans le clergé, des riches et des pauvres. Plus soucieux encore de leur avancement spirituel, il aurait voulu le garantir et le fortifier chez eux par la vie communautaire.

Si, parmi eux, c'est toujours avec une autorité vigilante et au besoin sévère qu'il maintient la discipline, la dignité du culte et du ministère, l'exacte observance des lois de l'Église, il n'en garde pas moins des réserves de mansuétude et de miséricorde pour l'erreur passagère ou la faiblesse momentanée, qu'il cherche à relever par la bonté du Père, plutôt que de la réprimer par la rigueur du Chef. Aux offenses personnelles, surtout, il a coutume d'opposer des trésors de pardon et des effusions paternelles accompagnées de prières pour les coupables. C'est par le cœur qu'on gouverne, a-t-il répondu un jour au Père Guibert, qui donnait le premier pas à la prudence.

Et c'est avec la collaboration de ces prêtres et de ces fidèles, intimement serrés sous sa houlette,

que le pasteur dirige, affermit, ravive et développe son populeux diocèse.

Au cours de son épiscopat, Mgr de Mazenod, d'après le Père Baffie, « augmenta le nombre des paroisses de Marseille dans la mesure que ses ports avaient augmenté leurs navires ». Ajoutant aux ressources diocésaines une partie de son patrimoine, il put en ériger vingt et une et contribuer à la construction d'autant d'églises, sans parler de trois sanctuaires entièrement rebâtis et de plusieurs autres restaurés ou réparés.

C'est lui, notamment, qui jeta les fondations de la nouvelle cathédrale de la Major, dont le prince-président posa la première pierre en 1852 et dont l'évêque bénit et dirigea les premiers travaux. C'est encore lui qui, profondément dévot à Notre-Dame de la Garde et constatant avec chagrin que la « Bonne Mère », en dépit du prestige de ce pèlerinage et du culte des Marseillais, ne possédait qu'une modeste chapelle, entreprit, en 1853, l'édification de la célèbre basilique, avec l'ardente et persévérante collaboration du Père Bernard, supérieur des Oblats de Marie Immaculée qu'il avait constitués gardiens du sanctuaire.

« Il fallait tout refaire, affirmait plus tard l'abbé Timon-David, à l'Académie de Marseille ; il refit tout. Et, quand la mort vint l'enlever trop tôt, alors que sa verte vieillesse promettait encore de longs jours, il put se dire que, dans son administration de trente-sept ans, il avait reconstruit l'œuvre de quinze siècles. Il a suffi d'un seul homme, d'un saint évêque, aidé à l'envi par tout le monde, pour donner le mouvement à toutes les bonnes œuvres, pour les multiplier dans une proportion qui égale, qui dépasse peut-être les mer-

veilles qui ont été faites dans l'intérêt matériel. »

Témoin autorisé que ce prêtre-apôtre, témoin capable entre tous d'attester à bon droit que l'évêque bâtisseur n'avait pas non plus négligé les bonnes œuvres : œuvres de jeunesse, dont il fut l'un des précurseurs et qu'il ne cessa d'encourager, soit dans l'association de l'abbé Timon-David lui-même, soit dans l'institution plus ancienne de l'abbé Allemand, soit enfin dans celles qui fleurirent autour de quelques paroisses ; œuvres d'enseignement pour toutes les classes et de charité pour tous les besoins, qu'il suscite ou qu'il appuie ; plus largement encore peut-être, œuvres de piété, dont son âme essentiellement surnaturelle apprécie et proclame la souveraineté !

En l'honneur du Sacrement de l'autel, il avait, tour à tour, institué l'*Association du Saint-Viatique*, arrêté des mesures spéciales pour permettre aux domestiques, aux ouvriers, aux malades, aux enfants la communion plus fréquente, installé enfin l'Adoration des Quarante Heures, pendant laquelle il ne manquait point, chaque année, de faire sa demi-heure personnelle dans toutes les paroisses de la ville. Et l'un de ses derniers actes, au déclin de sa vie, fut l'établissement, dans tout son diocèse, de l'Adoration perpétuelle et solennelle du Très Saint-Sacrement. D'autre part, successeur de Belzunce, il montrait un zèle ardent pour recommander et pour suivre la procession annuelle du Sacré-Cœur et la Vénérable Mère de Gérin, fondatrice des Victimes du Cœur de Jésus, avait trouvé près de lui un si précieux concours que sa communauté se tenait pour la fille de l'évêque.

Et faut-il parler encore une fois de tout ce

qu'il entreprit en vue de répandre et d'entretenir la dévotion pour la Très Sainte-Vierge : en particulier cette colonne commémorative qu'il voulut ériger au milieu de Marseille, — où elle atteste encore sa piété mariale, — au lendemain de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, l'une des plus grandes joies de sa vie ?

Pour le seconder dans cet intense et multiple apostolat, ce fondateur de Congrégation, sans l'ombre de partialité, ni surtout d'exclusivisme, en faveur de sa famille spirituelle, acceptait ou même appelait le concours de toutes les sociétés religieuses. Un autre supérieur général ayant un jour exprimé la crainte de lui déplaire en fondant une résidence au voisinage d'une maison d'Oblats : « Mais c'est affreux, protesta Mgr de Mazenod, devant cette apparence de soupçon... Je me réjouirais de tout le bien que vous ferez ! » Et, quand il eût installé les Jésuites à Marseille, il put s'écrier avec une sincère effusion : « C'est aujourd'hui le plus beau jour de mon épiscopat. »

Bref, au cours de cet épiscopat, le diocèse de Mgr de Mazenod s'enrichit de sept communautés d'hommes et de vingt-quatre communautés de femmes, pour la prédication, l'enseignement, les œuvres de charité, la vie contemplative. Et, si le supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, avec l'approbation du Souverain Pontife, accepta pour ses fils, à la prière de Mgr Fortuné de Mazenod, la direction du Grand Séminaire de Marseille, ce ne fut qu'après avoir inutilement sollicité d'autres sociétés religieuses, en particulier les Sulpiciens, ses maîtres, auxquels il conservait la plus affectueuse et reconnaissante vénération.

Il n'oubliait pas, au surplus, que l'évêque est

le père du peuple et le défenseur de la cité ; c'est avec un heureux empressement qu'en toute occasion favorable, il apportait, aux institutions profanes d'utilité publique, le concours et la bénédiction de son autorité pastorale.

Mais, moins encore, il ne perdait de vue que l'évêque, dans son diocèse, est le représentant de toute l'Église et le délégué du Pontife romain.

Dès sa jeunesse, ostensiblement fidèle à Pie VII emprisonné par ordre impérial et serviteur bénévole des « Cardinaux noirs », il avait professé la dévotion du Pape. Sur le trône épiscopal, il ne cessa de l'affirmer, de la prêcher, de la pratiquer. Pour soutenir Pie IX, il fut des premiers à promouvoir le Denier de Saint-Pierre. Pour l'appuyer contre la spoliation menaçante, il se montra, dans la mesure et la gravité qui étaient de son caractère, un des plus énergiques ; et, malgré la sympathie qui l'attachait à l'empereur, il fit entendre un jour, à la tribune du Sénat, une chaleureuse et ferme protestation.

Sans combattre le gouvernement ni s'immiscer dans la politique, il ne manqua enfin aucune occasion de soutenir les droits de l'Église et la liberté du magistère épiscopal. Auxiliaire de son oncle, il avait d'abord inspiré quelque méfiance à ces ministres et à ces fonctionnaires, dont le souci principal est de limiter l'action des Pontifes. « On vous juge, lui mandait-on de Rome, en 1834, comme un évêque ayant toutes les qualités nécessaires pour faire aimer l'Église en temps de paix, la faire craindre en des moments de guerre, lui faire honneur dans les deux cas, même par le martyre ; mais on ne vous trouve pas assez souple et

assez accommodant pour plaire, dans un temps qui n'est ni de paix, ni de guerre. »

Promu à l'évêché de Marseille, ces suspicions ne l'empêchèrent point, quelques années plus tard, de se faire auprès du roi le vigoureux avocat de la liberté d'enseignement, ni de soutenir hautement les prérogatives épiscopales contre un ministre des cultes qui s'était avisé de prendre avec lui le ton d'un supérieur blâmant un fonctionnaire. « J'aurais craint par-dessus tout, confiait-il un peu plus tard à Mgr Affre, archevêque de Paris, de me faire petit devant celui qui venait de m'adresser, sans aucune bonne raison, une admonition de tous points inacceptable. »

C'est ainsi qu'en toute occasion, Mgr de Mazenod, remplissait, avec la plus intègre et délicate conscience, tout son devoir d'évêque, afin de pouvoir accomplir à la perfection, sans aucun obstacle du dehors comme sans aucune faiblesse ni défaillance intérieures, toute sa mission d'apôtre.

***

Essentiellement apôtre, en effet, apôtre du peuple fidèle et des brebis errantes, mais surtout des plus pauvres et des plus abandonnées, apôtre dont l'activité missionnaire n'est que le rayonnement de son union profonde, intime et constante avec le Christ, l'évêque de Marseille réalise, en somme le plus pur et le plus magnifique exemplaire des Oblats de Marie Immaculée. Pour administrer son diocèse, eût-il dû remettre à d'autres mains le gouvernement de sa Congrégation, que ses fils ourraient encore, en même temps que le fondateur, vénérer en lui le modèle. Mais cette direction de sa

famille religieuse, loin de l'abandonner un seul jour, il la put garder jusqu'à la mort; la double puissance de son esprit et de sa volonté, secondée par de précieuses collaborations, lui permit, sans jamais négliger ses obligations d'évêque, d'exercer toujours, avec une sollicitude attentionnée, ses fonctions de supérieur.

Regardons, entre ses mains, grandir à la fois l'effectif et le champ d'action de son Institut!

Au lendemain de la providentielle approbation de Rome, cette grâce insigne avait été payée de douloureux sacrifices. Quelques espérances étaient fauchées dans leur fleur, entre autres le jeune père Marcou, dont la vie s'annonçait si riche de promesses, et ce saint Père Suzanne, en qui ses frères admiraient « un autre Mazenod » et que le Père de Mazenod lui-même appelait son « fils aîné ». Mais on eût dit que ces holocaustes, acceptés d'une âme toute surnaturelle, attiraient les bénédictions de Dieu sur la jeune société, dont la croissance et l'épanouissement furent bientôt remarquables. Deux des premiers compagnons du fondateur, destinés tous deux à l'épiscopat, soulignèrent, en ce développement, l'intervention divine : « Dieu, qui connaît votre dévouement pour son Église, écrivait le Père Guibert à son supérieur, a voulu étendre les limites dans lesquelles doit s'exercer le zèle qu'il a allumé dans votre cœur. » Et le Père Jeancard : « Le plan dont le Père de Mazenod a été l'ouvrier, déclarait-il après la mort du serviteur de Dieu, venait de plus haut qu'une conception humaine. Il lui était inspiré et en quelque sorte révélé, à mesure que les circonstances ouvraient à son zèle un horizon nouveau. »

D'abord, les missions intérieures, en extension

progressive, absorbèrent l'activité des Oblats de Marie, de toutes parts appelés en Provence et même dans les régions voisines. Évêque, Mgr de Mazenod ne cessait d'en garder la haute direction et d'en rester l'animateur.

Mais c'est lui-même, les yeux toujours fixés sur la Providence, qui va bientôt aiguiller ses fils sur des voies nouvelles, ou plutôt des voies de prolongement.

L'apostolat des pèlerinages, d'abord, qui, dès 1818, avait élargi le rayonnement des « missionnaires de Provence ».

Il est vrai qu'en 1837, une injuste décision leur a enlevé ce sanctuaire de Notre-Dame du Laus, où, déjà, leur zèle avait allumé un foyer de vie profonde et apostolique. Mais, à cette date, il n'y a pas moins de trois ans que l'évêque de Grenoble, en revanche, leur a confié la garde de Notre-Dame de l'Osier, délaissée depuis la Révolution, et, cette même année 1837, c'est l'archevêque d'Avignon qui les appelle à Notre-Dame de Lumières, où, sous la protection de saint Michel, dont le culte y est pratiqué conjointement avec celui de la Très Sainte Vierge, les Oblats fonderont, en 1840, à côté d'un centre de missions diocésaines, la première des écoles apostoliques.

Puis, tour à tour, Mgr de Mazenod, qui, lui-même, a placé Notre-Dame de la Garde sous la direction de ses fils, les envoie, sur la demande d'autres évêques, à Notre-Dame de Bon-Secours en Vivarais, à Notre-Dame de Sion en Lorraine, à Notre-Dame de Talence aux portes de Bordeaux, à Notre-Dame de Cléry près d'Orléans.

Chacun de ces sanctuaires a son histoire, qui mériterait d'être contée. Faute de pouvoir entrer

dans les détails, indiquons toutefois ces deux traits communs qui, tous, les caractérisent en les rattachant au but essentiel de l'Institut : ils sont des foyers de prédication pour le peuple et des lieux de recueillement pour le clergé.

Former des prêtres apôtres, afin de multiplier et d'intensifier les missions paroissiales, c'est en effet l'un des objectifs de la Congrégation, telle que l'approuva Léon XII. Or, dans cette ligne, il est normal qu'elle rencontre les séminaires.

On a vu dans quelles conditions Mgr de Mazenod lui avait confié celui de Marseille. D'autres évêques imiteront cet exemple et, sous l'administration de leur fondateur, les Oblats dirigeront les Grands Séminaires des deux diocèses de Valence et de Fréjus.

Mais, dès 1835, alors que sa famille religieuse n'était encore que le *pusillus grex*, il a répondu sans hésiter à la prière de Mgr Casanelli d'Istria, d'Ajaccio, qui, dans un urgent besoin de maîtres et d'apôtres, l'appelait en Corse en vue d'y créer de toutes pièces un grand séminaire et d'y organiser des missions à l'intérieur de l'île.

Fondation typique, dans l'histoire des Oblats.

Pour répondre à ces instances, faites au nom d'un peuple pauvre, le supérieur s'est généreusement séparé de deux collaborateurs des plus capables et des plus saints : le futur cardinal Guibert, que nous retrouverons en parlant des Oblats dans le ministère pastoral, et le Père Albini, qui doit consommer en Corse une vie de sainteté.

Ces deux religieux, secondés par deux auxiliaires, vont accomplir des merveilles, dont le clergé de l'île, en commémorant cent ans après l'anniversaire

de leur installation, rendra grâces aux fils d'Eugène de Mazenod.

Charles-Dominique Albini, dont la cause est introduite à Rome, apparaît, dans cette période initiale, à côté du fondateur lui-même, comme la plus belle fleur et le type idéal de la Congrégation.

Né à Menton, en 1790, et prêtre depuis dix ans, lorsqu'en 1824, il entra dans cet institut qu'il avait vu à l'œuvre, le Père Albini sera, tour à tour (ou même à la fois), jusqu'en 1835 en Provence et, jusqu'à sa mort (20 mai 1839) au diocèse d'Ajaccio, l'apôtre infatigable, entraînant, sanctifiant du peuple et le professeur de théologie, dont l'exemple et la charité ne seront pas moins formateurs que la science doctrinale.

Après un siècle révolu, les missions qu'il prêcha dans les campagnes de Corse sont demeurées légendaires et quelques-unes des Croix qu'il a plantées, souvent de ses mains seules, avec une force miraculeuse qui déconcertait les robustes paysans, sont encore vénérées comme des reliques.

Car le miracle accompagnait ses courses apostoliques et, décuplant ainsi la valeur et l'effet de ses prédications brûlantes, engendrait à son tour de nouveaux prodiges de conversion personnelle et de pacification collective. Au pays de la *vendetta*, en effet, le saint missionnaire eut le don de réconcilier les ennemis entre eux, comme avec Dieu les pécheurs.

Son biographe, le Père Balmès, aujourd'hui supérieur du séminaire d'Ajaccio, cite de nombreux faits surnaturels, enregistrés par l'histoire : en particulier, des guérisons soudaines et de surhumaines clairvoyances qui, tantôt, perçaient le

temps ou l'espace, et tantôt découvraient le secret des cœurs. Mais, entre tous, j'aime à retenir un épisode merveilleux, qui m'apparaît comme le symbole de son âme et de toute la Congrégation. Un soir qu'il rentrait de quelque expédition missionnaire à la nuit tombante, ayant commencé son bréviaire aux derniers reflets du crépuscule, son compagnon de route et des bergers du voisinage aperçurent tout à coup, avec cette frémissante admiration que suscitent les phénomènes divins, une mystérieuse lumière qui remplaçait autour de lui le jour disparu pour lui permettre de continuer son office.

Dieu lui-même éclairant l'oraison de ce prêtre, ou l'intensité de cette prière sacerdotale s'épanouissant en clarté, c'est toute la spiritualité du Père Albini : sa puissance de rayonnement n'a-t-elle point pour foyer cette vie toute intérieure et surnaturelle, dont le dynanisme et l'ardeur dépassent les forces et les conceptions humaines ?

Et c'est par là surtout que l'apôtre de la Corse est vraiment, dès l'origine de la Congrégation, le parfait exemplaire et le modèle idéal des Oblats de Marie Immaculée. Nous verrons bientôt la magnifique extension de leurs œuvres et les fruits surprenants de leur labeur missionnaire. Ils nous apparaîtront surtout comme des hommes d'action, d'une trempe et d'un rendement exceptionnels. Il ne faudra jamais perdre de vue qu'ils sont d'abord, à l'image d'un Mazenod et d'un Albini, des âmes de prière et de recueillement.

Cet esprit intérieur et cette large extension, qui constituent les deux éléments d'un seul être et d'une seule vie, le supérieur les cultive et les prépare.

Il les prépare de toutes manières et notamment, vers la fin de son existence, en procurant à ses fils l'aide d'une Congrégation féminine, qui pourra les seconder, tout à la fois, par l'alliance spirituelle et l'apostolat auxiliaire. Car c'est lui qui réalisa l'entente des sœurs de la Sainte Famille avec les Oblats de Marie Immaculée.

C'est un saint prêtre de Bordeaux, le « bon Père Noailles » qui, sous ce titre général, avait fondé une société religieuse dont les membres, répartis selon leurs activités particulières en plusieurs branches, demeurent unis par le même vocable et la même direction.

L'un de ces « mouvements spécialisés », pourrait-on dire aujourd'hui, connu sous le nom des Sœurs de l'Espérance et voué au soin des malades, possédait à Marseille une maison installée en 1841 sous le patronage de l'évêque. L'institut n'était donc pas ignoré du saint fondateur, lorsque, seize ans plus tard, le Père Noailles, se sentant vieillir et voulant assurer l'avenir de son œuvre, eut l'idée, d'accord avec le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, de l'affilier à la Congrégation de Mgr de Mazenod. Sous l'autorité de son gouvernement et de son administration propres, la Sainte Famille serait soumise à la direction spirituelle du supérieur général des Oblats. Après un sérieux examen, le projet fut admis par ce dernier, l'accord conclu ; et, le Père Noailles étant mort peu de temps après, c'est Mgr de Mazenod lui-même qui devint directeur de la Sainte Famille et put léguer ce titre à ses successeurs. Après quatre-vingts ans d'épreuve, les deux instituts n'ont qu'à se louer de cette alliance et, déjà, les Sœurs de la Sainte Famille, apportant leur concours

aux Oblats de Marie jusque dans les missions lointaines, se sont elles-mêmes enrichies d'une société de sœurs indigènes.

Ces missions lointaines, c'est encore le fondateur qui en prit l'initiative et qui en assura les premiers développements.

Dès la fin de 1830, à la suite de l'explosion anti-religieuse déclenchée par la Révolution de Juillet, il avait installé en Suisse une communauté que, d'ailleurs, il rappela bientôt en Provence.

Quelques années plus tard, en 1843, l'entrée de deux jeunes Irlandais, qui, sur le chemin de Rome, avaient découvert les Oblats de Marseille, déterminaient à Penzance, en Angleterre, un premier établissement extérieur à la France.

Un premier ? Je me trompe ; Ce n'était que le second. Car, dix-huit mois plus tôt, avant qu'un petit essaim d'Oblats eût traversé le Pas-de-Calais, un autre, franchissant l'Atlantique, avait déjà préludé, sur la terre canadienne, à cette prodigieuse épopée qui, au témoignage de Pie XI, a placé les fils de Mgr de Mazenod au premier rang des semeurs d'Évangile.

C'est au cours de l'été de 1841 que, s'acheminant lui aussi vers la Ville Éternelle, Mgr Bourget, évêque de Montréal, apprit l'existence de cette légion d'apôtres et supplia leur supérieur de lui donner quelques-uns de ses sujets, pour prêcher des missions aux populations du Canada. Car sa demande n'impliquait pas encore l'évangélisation des tribus infidèles.

Il semble toutefois que le fondateur, inspiré du Ciel, eût entrevu l'avenir...

A ses envoyés, quelque temps après, n'écrivait-il point ces lignes prophétiques : « Montréal n'est

peut-être que la porte qui introduira notre famille à la conquête des âmes dans plusieurs pays ? » Et, tout en se défendant de prédire, il ne laisse point que d'ajouter : « J'ai toujours été l'homme des désirs, et quelques-uns de mes vœux ont été exaucés et se sont accomplis. »

Non pas, cependant, qu'il eût consenti d'emblée à cette expédition d'outre-mer. La question était trop grave et il voulut consulter l'Institut. Mais quelle joie et quelle fierté ce fut, pour son cœur paternel, de trouver chez tous ses fils, avec l'adhésion unanime, la sainte émulation : « Belle page pour notre histoire, s'écriait-il en recueillant toutes ces réponses. On verra l'esprit qui anime cette Congrégation ignorée et quel est le dévouement de ceux qui la composent. »

Et c'est ainsi que le 28 septembre 1841, sous la conduite du Père Honorat, s'embarquait, pour le pays canadien, la première équipe, composée des Pères Telmon, Lagier et Baudrand, accompagnés des Frères Basile et Roux.

Dans les conseils dont Mgr de Mazenod les escorte ou les suit, l'on discerne, à la fois, l'ardeur de l'apôtre, la sollicitude du père, la prudence du chef et la ferveur confiante de l'Oblat de Marie.

Il les exhorte à marcher de l'avant ; mais, leur recommande-t-il un peu plus loin, « ne vous laissez pas entraîner au delà de vos forces dans le travail dont vous serez bientôt surchargés. » Il les confie à la Très Sainte Vierge et veut que ce premier établissement lointain soit placé « sous le vocable de l'Immaculée Conception » ; mais, sous l'égide de cette Mère du Ciel, il leur enjoint d'obéir à la juridiction de l'Ordinaire, honoré par eux « comme

un insigne bienfaiteur » et, par eux, aimé « comme un père très affectueux ».

Enfin, sur toutes choses, il leur répète que cette nouvelle obédience est conforme à leur vocation ; car l'esprit de notre Institut, remarque-t-il, est de procurer le salut des âmes, partout où Dieu nous appelle.

Le tableau de ces missions du Canada, ce n'est pas ici qu'on le peut esquisser. Mais, dans ce chapitre, évocateur des initiatives et des impulsions de Mgr de Mazenod, il convient d'indiquer les merveilleux progrès qui, de son vivant, portèrent ses envoyés jusqu'au Pacifique et jusqu'aux glaces polaires.

Les missionnaires ont rayonné d'abord, autour de leur point d'attache, dans les vieilles provinces de Québec et d'Ontario. Dès 1843, le Père Telmon a fondé l'institut des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. En 1846, le nouveau supérieur des Oblats, le Père Guignes, a été choisi par les évêques canadiens pour constituer le diocèse de Bytown, la future capitale Ottawa, et c'est là que, deux ans plus tard, le Père Tabaret a établi le petit collège qu'un proche avenir élargira en Université. En sept ans, les fils de Mgr de Mazenod ont donc enrichi la Nouvelle France d'une congrégation, d'un évêché, d'une institution d'enseignement. Et ils vont bientôt, sans abandonner leurs prédications apostoliques, accepter le ministère pastoral : paroisse Saint-Pierre, dans un faubourg ouvrier de Montréal ; paroisse Saint-Sauveur, dans un quartier populaire de Québec.

Mais, en même temps, quelques pionniers du Christ ont déjà entrepris la conquête des pauvres âmes lointaines et délaissées.

Dès 1845, le Père Aubert et le Père Taché — l'une des premières recrues que la Congrégation ait faites au Canada — se sont lancés vers l'Ouest, et, après soixante-trois jours de navigation en canot d'écorce, ils ont atteint Saint-Boniface, aux bords de la rivière Rouge : Saint-Boniface, dont le Père Taché sera le premier évêque et qui porte en son sein plusieurs provinces ecclésiastiques.

Mais ce point d'arrêt ne sera qu'une étape. De proche en proche les hardis missionnaires, à la suite du légendaire Père Lacombe, traverseront l'immense prairie, franchiront les Montagnes Rocheuses, descendront vers la Colombie britannique et, en 1859, aborderont aux rivages du Pacifique.

Cette même année, Mgr de Mazenod va conférer l'onction épiscopale à un jeune religieux qui n'a que cinq ans de mission et trente ans d'âge, le Père Grandin, destiné à devenir un des héros du Grand-Ouest et dont, aujourd'hui, dans ce qui fut sa petite cathédrale de Saint-Albert auprès de la nouvelle métropole d'Edmonton, le tombeau est vénéré comme un but de pèlerinage, en attendant le jour, prochain peut-être, où le saint évêque sera glorifié par l'Église.

Par ailleurs, à la même époque, le Grand-Nord était entrepris par le zèle et l'intrépidité d'une autre équipe, et surtout par ce merveilleux Père Grollier qui, en 1853, s'était lancé en direction de l'Océan glacial, jusqu'à 5.000 kilomètres de Saint-Boniface, et qui, en 1860, créait la mission de Mac-Pherson, au milieu des Indiens Loucheux et des Esquimaux, avec lesquels, le premier de tous, il put prendre contact.

Ce n'est pas tout : durant la même période, les

Oblats pénétraient aux États-Unis, soit au Nord, par quelques incursions canadiennes, soit à l'Ouest et au Midi par une nouvelle expédition de France.

Du Canada, c'est dès 1842 qu'ils y étaient venus exercer leur ministère, dans l'Etat de Vermont d'abord, puis dans ceux de New-York, de New-Hampshire et de Massachussett, pour s'établir enfin, huit ans plus tard, à Buffalo.

Vers le même temps, le Père Ricard, parti de Notre-Dame de Lumières, avec cinq compagnons, s'installait en Orégon, chez des tribus Peaux-Rouges violentes et sanguinaires, où, dix années durant, la persévérance des Oblats jettera des semences fécondes et que ces religieux n'abandonneront enfin que chassés par une révolte générale. Un peu plus tard, à l'appel de l'évêque de Galveston, c'est un nouvel essaim, conduit par le Père Telmon, qui s'établit à Brownsville, sur la frontière mexicaine, tandis que d'autres Pères pénètrent au Texas, où leur mission longtemps dévastée, par de terribles épreuves, refleurira plus tard dans une magnifique province.

Or, tout ce rayonnement se réalisait sous la direction personnelle du supérieur général, qui, non content de garder de constants rapports avec ses fils évangélisateurs, écrivait pour eux, sur l'apostolat des infidèles, une *Instruction* dont on retrouvera les principes en évoquant le portrait de l'Oblat missionnaire.

Il suffit de la mentionner ici, pour souligner la part très efficace et prépondérante que prit Mgr de Mazenod à cette activité de sa famille religieuse, où, donnant à la fois l'impulsion, les directives et les méthodes, il fut vraiment le fondateur.

Et, de cette activité, nous n'avons encore vu jusqu'ici qu'une manifestation; d'autres encore furent suscitées par son initiative, ou plutôt par son obéissance aux appels de Dieu.

Au mois d'août 1847, c'est de l'Orient que cet appel avait touché son cœur.

Cette année-là, Mgr Bettachini, de l'Oratoire, coadjuteur du vicaire apostolique de Colombo et provicaire de Jaffna, dans l'île de Ceylan, cherchait vainement, en Europe, à recruter des prêtres. Il désespérait même, quand Mgr Berteaud, celui qui avait « vu Paul » à Marseille, lui conseilla de présenter sa requête à Mgr de Mazenod; mais, précisa l'évêque de Tulle, « faites bien ressortir qu'il s'agit de *pauvres* populations, de *pauvres* âmes, bien *pauvres*... »

Le solliciteur apostolique, n'ayant pas cru devoir immédiatement recourir à ce *Sesame*, essuya d'abord un refus navré, mais catégorique; il demandait l'impossible. Il se souvint alors du conseil de Mgr Berteaud. « Ah; Monseigneur, supplia-t-il, sachez qu'il s'agit de *pauvres* populations, de *pauvres* âmes, *pauvres* parmi les *pauvres*... Au nom de Marie Immaculée, pitié pour elles... sauvez-les ! »

A cette imploration, le fondateur des Oblats de Marie Immaculée ne résista plus. Et, après un instant de réflexion, ou plutôt de silencieuse prière :

— Oui !

Deux mois plus tard, le 25 octobre, une mission, composée des Pères Semeria, supérieur, Keating, Ciamin et du Frère Gaspart de Stéfanis, quittait Marseille en compagnie du vicaire apostolique, d'autant plus heureux qu'il savait que ce premier

contingent n'était qu'une avant-garde. Dès le mois d'avril 1849, en effet, le premier groupe était rejoint par trois autres Pères que suivraient encore, jusqu'à la mort de Mgr de Mazenod, vingt-huit nouveaux missionnaires.

Entre temps, le 1er août 1856, assisté de deux de ses fils, Mgr Guibert, évêque de Viviers, en France, et Mgr Guigues, évêque d'Ottawa au Canada, le fondateur avait sacré Mgr Semeria, nommé coadjuteur de Mgr Bettachini.

On verra plus loin de quels progrès spirituels et de quels fruits précieux fut couronnée cette mission de Ceylan. Notons ici un seul détail : dès 1848, à peine débarqué dans l'île, le supérieur du petit groupe, en tête de son programme apostolique, avait inscrit la création de séminaires indigènes.

Or, quand, à Marseille, Mgr de Mazenod pouvait unir l'Amérique à l'Europe pour donner un évêque à l'Asie, depuis six ans déjà il avait pris pied en Afrique.

Cette fois, l'appel était venu de Rome, édifiée sur le zèle et sur les ressources de la jeune Congrégation. Au mois de mai 1850, la Propagande avait offert à Mgr de Mazenod le nouveau vicariat apostolique, créé dans le district oriental du Cap de Bonne-Espérance, pour quelques milliers de Blancs, et surtout pour une multitude de Noirs, Zoulous, Cafres et Basutos, divisés par leurs dialectes, leurs coutumes et leurs superstitions, mais, hélas ! unis contre le christianisme par la polygamie et la sorcellerie.

L'œuvre s'avérait difficile. Mais, décida aussitôt le fondateur des Oblats, « comment refuser ce qui vient par la voie légitime du Pontife romain, représentée par la Propagande ? »

Du Canada, il mande immédiatement le Père Allard, supérieur et maître des novices, le fait agréer par le Saint-Père, le consacre en sa cathédrale et, avec quatre religieux, le dépêche au bout de l'Afrique, où la caravane débarquait en janvier 1852.

Incontinent, Mgr Allard, après avoir organisé pour les Blancs les postes de Durban et de Pietermaritzburg, s'orienta vers les Noirs, à commencer par les Zoulous.

Débuts très durs et décevants. « Longtemps encore, écrivait le Vicaire apostolique après quelques années d'efforts infructueux, les missionnaires auront à arroser de leurs sueurs cette terre avant qu'elle produise quelques fruits de vertu. »

Enfin, de guerre lasse, il abandonna les Zoulous pour se tourner vers les Basutos.

Un autre chapitre exposera les progrès accomplis par les Oblats dans cette brousse spirituelle où, maintenant, bien qu'ils aient partagé leur domaine primitif avec d'autres Congrégations, ils ne dirigent pas moins de cinq vicariats en pleine floraison d'âmes, entre lesquels celui de Basutoland réunit sous la loi du Christ un tiers de la population.

C'est ainsi que la famille de Mgr de Mazenod grandissait en proportion des charges assumées par son fondateur, en apparence au-dessus de ses forces.

Vers 1860, à la tête du petit troupeau béni par Léon XII en 1826, brillent, autour du fondateur élu lui-même à l'épiscopat, sept autres évêques, dont un en France et six aux Missions. Et les vingt communautés, les trois grands séminaires, les neuf sanctuaires de Notre-Dame, établis par Mgr de Mazenod dans son pays natal, ne consti-

tuent plus qu'une portion de sa famille religieuse, répandue en Angleterre et dans trois autres parties du monde, avec des effectifs qui, en un tiers de siècle, se sont élevés de vingt et un membres à près de quatre cents.

Le chapitre général de 1850, auquel pour la première fois ont siégé des « Canadiens », a jugé nécessaire de partager la Congrégation en quatre provinces (dont deux en France, Midi et Nord, une en Angleterre, une au Canada) et cinq vicariats de Missions (Saint-Boniface, Orégon, Texas, Ceylan, Natal).

D'un autre côté, par deux fois, en approuvant des modifications de détail que cet élargissement rapide a fait insérer dans les Constitutions, Grégoire XVI, en 1846 et Pie IX, en 1851, ont renouvelé les éloges et les encouragements de Léon XII. Le premier de ces deux pontifes a « salué avec une joie toute paternelle les Oblats qui travaillent en Europe à la réforme des peuples et ceux qui, répandus dans les régions les plus éloignées de l'Amérique, se dépensent avec zèle à la conversion des tribus assises à l'ombre de la mort ». Et Pie IX : « Aucune barrière, a-t-il déclaré, n'a pu entraver les ardeurs de la charité des Pères, de l'Afrique et de l'Amérique ; au prix des plus grands labeurs, ils ont réussi à faire briller dans les ténèbres les lumières de l'Évangile. »

Ainsi l'autorité pontificale a-t-elle reconnu, tout ensemble, et l'œuvre providentielle, l'œuvre bénie de Dieu, dont le fondateur des Oblats de Marie Immaculée a doté la Sainte Église, et la concordance parfaite, avec son premier but, de tous les développements dont il a pris l'initiative ou qu'il a réalisés sur l'appel de Dieu.

Mgr de Mazenod a vraiment rempli sa tâche; il a vraiment *fondé* sa Congrégation; il lui a donné l'être et la force; il l'a modelée à son image; il la laissera féconde et complète.

On la voit vivre, en lui! Et l'on interrompraît ici cet ouvrage que, sans doute, le lecteur ignorerait encore bien des détails et des extensions de la Société des Oblats; mais il aurait du moins la connaissance exacte de son organisation et surtout de son esprit.

Cet esprit, à l'heure de sa mort, Mgr de Mazenod va le préciser, une dernière fois, dans un ultime et très court message que ses fils recueilleront comme un testament suprême.

C'est le 21 mai 1861, à la veille de sa quatre-vingtième année, que, selon la vieille et belle formule pleinement applicable à ce serviteur de Dieu, il s'endormit dans le Seigneur, en s'unissant au *Salve regina* récité par ses fils autour de son lit.

Depuis cinq mois, la maladie minait ce tempérament robuste.

Jusqu'alors, en dépit de son grand âge, il avait conservé, avec son cœur et son esprit de flamme et de lumière, une activité, sans doute un peu ralentie, mais encore puissante et réalisatrice.

Évidemment, ce n'était plus le fondateur, le missionnaire, ni le prélat de cinquante à soixante ans, à la taille élancée, au port viril, au geste pressant, chez qui s'unissait l'énergique ardeur de l'apôtre à la haute et courtoise distinction du gentilhomme et dont le grand front, couronné de longs cheveux noirs, abritait des yeux profonds et vifs, pénétrants par leur pointe et plus encore attirants par leur bonté. Son dernier portrait nous le montre assis dans son large fauteuil,

comme un bon patriarche. On admire en lui « la tête vénérable, aux cheveux blancs qui retombent sans boucles, mais qui rehaussent le même vaste front de penseur, un peu ridé maintenant ; la figure où l'ossature se dessine davantage, adoucie par le bon sourire qui l'illumine et l'auréole ; la bouche qui s'entr'ouvre débonnairement dans un abandon paternel, les yeux qu'une myopie tardive ferme à demi sous les paupières, et qui voient, qui interrogent, qui s'intéressent, qui ne sont pas sans une finesse peut-être un peu malicieuse ; le beau vieillard, imposant dans sa bonté, indulgent comme un aïeul, qui a vu et vécu tant d'événements historiques, a une telle expérience de l'humanité, et qui paraît se reposer au milieu de ses enfants, de tant de grandes choses accomplies » (1).

Maintenant, sur son lit de souffrances, après la longue et douloureuse maladie qui fut accueillie par cette âme surnaturelle en suprême purificatrice, le beau visage s'est creusé comme au burin, le nez s'est effilé, le front ressort avec un relief impressionnant entre la double cavité des tempes, les paupières s'abaissent sur les yeux dont le regard se ternit.

A ses fils, édifiés depuis plusieurs mois par son admirable sérénité, faite d'obéissance et d'amour, il a légué ses recommandations ultimes. Ils voudraient recevoir néanmoins de ses lèvres un dernier mot, qui constitue l'essence de tout son enseignement :

« *Pratiquez bien parmi vous la charité... la cha-*

(1) Biographie, publiée en 1929 par un Oblat de Marie Immaculée, dans les *Petites Annales* de la Congrégation.

rité... la charité, et, au dehors, le zèle pour le salut des âmes. »

Dans ce mot d'ordre, il a mis toute sa pensée avec tout son cœur ; il a voulu condenser son œuvre avec tout l'esprit qui l'anime.

La charité dans leurs âmes et dans leur famille, qui tout inspire et tout unit ; le zèle de l'apostolat pour toutes les âmes, proches ou lointaines, qui leur seront confiées par l'Église.

Les Oblats ont recueilli cette consigne du Chef, cette recommandation du Père. Ils en ont fait le moteur de leur action, la vie de leur vie. Leur fondateur est toujours au milieu d'eux, qui parle et qu'ils écoutent.

Mais leur piété filiale, leur vénération aimante aspirent à l'invoquer authentiquement comme leur protecteur dans le ciel, ainsi proclamé, ainsi glorifié par l'Église.

Tout permet d'espérer, d'ailleurs, que, bientôt, le Pontife suprême, interprète de la Providence, exaucera ce vœu.

Le 15 janvier 1936, Pie XI a signé l'introduction de la Cause de Mgr Eugène de Mazenod et, le 12 décembre de la même année, le cercueil du fondateur des Oblats de Marie Immaculée, ouvert en présence de Mgr Dubourg, évêque de Marseille, et du T. R. P. Labouré, supérieur général de la Congrégation, a révélé, malgré l'œuvre de la mort et du temps, le corps du serviteur de Dieu, dont le visage était encore reconnaissable dans l'auréole de ses cheveux blancs.

Avant de refermer sa bière, un document testimonial y fut déposé dans un tube de plomb, qui burine ainsi son portrait moral : « *Type de grandeur sacerdotale, — il a dans son temps res-*

tauré le temple — et guéri le peuple. — Encens qui brûle dans le feu, — olivier qui multiplie lui-même ses plants, — autour de lui ses frères lui forment une couronne. — Pour les Oblats, ses fils, c'est le législateur — et le modèle. »

Législateur dont ces religieux ont toujours observé les décrets, modèle dont ils n'ont jamais cessé d'imiter les exemples.

CHAPITRE III

L'OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

Comme tout fondateur d'ordre ou de Congrégation, Mgr de Mazenod, non seulement a créé un Institut, mais encore a forgé un type de religieux ; et, de cet idéal, non content de réaliser dans sa personne le plus parfait modèle, il a, pour ainsi dire, laissé le moule, qui permettrait de le reconstituer à des milliers d'exemplaires. Ce moule, c'est la Règle, qu'il rédigea minutieusement sous l'inspiration divine et fit approuver par l'autorité de l'Église, règle, au surplus, dont son humilité, ne se fiant pas à son expérience personnelle et à son jugement propre, chercha les directives et les éléments dans les constitutions ou les écrits que léguèrent à leurs fils un Ignace de Loyola, un Alphonse de Liguori, un Charles Borromée.

Après sa mort, elle ne sera donc pas abandonnée sans guide, cette famille spirituelle qu'il engendra de son cœur et de sa pensée.

A la clarté de cette règle, intégralement vécue par les fils de Mgr de Mazenod, essayons donc de dégager la physionomie, le caractère et l'âme de l'Oblat de Marie Immaculée.

Avant tout, quelque soit le ministère auquel l'a destiné son obédience, on peut et l'on doit le définir

d'un mot : c'est un *missionnaire*. Missionnaire, d'ailleurs non seulement par l'apostolat qu'il exerce, mais encore par le titre officiel qu'il porte. Car la Congrégation fondée par Eugène de Mazenod a été reconnue par l'Église sous le nom de Société des *Missionnaires oblats de Marie immaculée*.

Et c'est ce nom, ou plutôt c'est l'esprit dont il est le témoignage, qui, entre tous les membres de l'Institut, dispersés à travers le monde et répartis en fonctions parfois très différentes, établit l'unité.

Interrogez la préface où le fondateur, avant de publier sa règle, a voulu la commenter ! Elle vous répondra que la suprême ambition dont se *doivent* inspirer les religieux réunis par son appel et formés par ses soins, c'est de « marcher sur les traces du Christ, leur divin Maître, afin de lui ramener tant d'âmes qui ont secoué son joug ». — « Car il est urgent, insiste encore Mgr de Mazenod, de ramener au bercail tant de brebis errantes, d'apprendre aux chrétiens dégénérés ce qu'est le Christ et, après les avoir arrachés au pouvoir de Satan, de les amener sur la voie étroite de la vie... » Bref, résume-t-il dans une formule brève et pleine, il faut « tout mettre en œuvre pour étendre l'Empire du Christ ».

C'est l'attrait des missions lointaines, au surplus, qui toujours, au-dessus de tout autre ministère, a captivé les âmes généreuses qui, dès l'adolescence ou dans l'âge mûr, viennent s'offrir à cette famille religieuse. Et, si les aspirants ne sont pas tous appelés par leurs supérieurs à l'évangélisation des infidèles, le feu missionnaire ne laisse point pour autant d'animer leur action. Séminaires, Université, collèges, pèlerinages, paroisses, rési-

dences en pays de vieille chrétienté, tous ces postes, entre les mains de ces apôtres, sont toujours autant de foyers apostoliques en perpétuelle irradiation.

Bien mieux, chaque Oblat lui-même est une flamme qui ne cesse de brûler pour la gloire du Christ et le salut des âmes. Il semble qu'on ne saurait concevoir, dans la vie d'un Oblat de Marie Immaculée, une seule minute qui puisse être perdue pour l'apostolat. Témoin Mgr Bonjean, le populaire archevêque de Colombo, l'une des gloires de la Congrégation, qui, même en voyage, à bord des paquebots, ne pouvait contenir son zèle ; une certaine traversée de Marseille à Ceylan demeure légendaire, où ses prédications convertirent une bonne partie de l'équipage. En ceci, d'ailleurs, il ne faisait que suivre, au degré de la perfection, l'une des recommandations du fondateur à ses hérauts de Dieu.

L'Oblat de Marie Immaculée est donc un missionnaire ; mais il est surtout le missionnaire des pauvres. Les membres de l'Institut, pose en principe l'article premier des Règles établies par Mgr de Mazenod, « s'appliquent principalement à l'évangélisation des pauvres ». Et nous tenons peut-être ici leur trait signalétique, ainsi que le trésor de leur saint héritage. Hier encore, le provincial de Lyon, publiant en faveur de tous ses frères une plaquette de propagande, l'intitulait simplement *Missionnaires des Pauvres*. Et, en première page, il reproduisait, comme le résumé d'une *tradition de famille*, une toute récente déclaration du T. R. P. Labouré, supérieur général, en visite à Colombo. Après avoir évoqué la fameuse imploration de Mgr Bettachini pour ses « pauvres

missions de Ceylan » et l'immédiat acquiescement de l'évêque de Marseille : « Cette préférence que leur Père accordait aux pauvres, ajoute le successeur de Mgr de Mazenod, les Oblats le gardent comme une consigne ; toute leur ambition est d'y rester fidèles. »

Et quelle est exactement cette pauvreté, qui aimante ainsi le cœur et l'action des Oblats ? D'abord, explique la même publication, la pauvreté des indigents complets, « pas ceux-là seulement qui sont pauvres de la vérité, mais ceux-là précisément qui portent cette famine des âmes dans l'attirail d'une misère qui étreint le corps ».

Ceux-là donc avant tout, sans négliger toutefois les âmes embourbées dans l'ignorance religieuse, surtout quand elles sont abandonnées sans aide au milieu de ce redoutable dénûment ! L'article 2 des Règles, après avoir envoyé les Oblats « aux pauvres gens des campagnes et aux habitants des bourgs et des villes les plus dépourvus de secours spirituels », leur recommande aussi les « peuples qui vivent encore dans le malheureux état de l'infidélité ou sont plongés dans les déplorables erreurs de l'hérésie... »

Ils se pencheront donc, avec une affectueuse prédilection, sur les miséreux de toute détresse et de tous pays, sur les parias méprisés de Ceylan, sur les Esquimaux perdus au sein des glaces et sur les Noirs croupissant dans les huttes africaines, comme aussi sur les déchets de la civilisation, sur l'enfance coupable ou pervertie, sur le gibier des prisons ou des bagnes. Une disposition spéciale de leurs Règles prend soin d'attirer leur compassion sur ces dernières épaves. « Nous ne perdrons jamais de vue, précise l'article 134, la fin princi-

pale de notre Institut, qui est d'aller au secours des âmes les plus abandonnées ; à ce titre, les malheureux prisonniers ont un droit légitime à notre charité et très particulièrement, ajoute l'article 137, « les condamnés au dernier supplice ».

Ce sont donc, au premier chef, des missionnaires des pauvres que Mgr de Mazenod voulut mettre au service de l'Église, partout où l'Église entreprend de réaliser le message évangélique : *Et pauperes evangelizantur.*

Et, ces missionnaires des pauvres, il les a constitués en Congrégation, c'est-à-dire en famille religieuse ou en équipe d'apôtres, dont les membres, étroitement unis, se proposent de se sanctifier eux-mêmes par l'exercice de ce ministère sanctificateur.

Mais, de cette Congrégation, déjà définie par cette activité spéciale, quel est l'esprit intérieur et quelle est la méthode d'action ?

Pour les bien comprendre, il faut se reporter au temps où l'abbé de Mazenod inaugurait son apostolat des milieux populaires et cherchait ses premiers compagnons d'armes.

Les Ordres et les Congrégations, dont l'ancien régime avait enrichi la France, venaient d'être fauchés par la Révolution. Ame toute surnaturelle, le jeune prêtre était à la fois conscient et désolé des conséquences tragiques et désastreuses de ces hécatombes ; en même temps, esprit d'initiative et de hardiesse, il ambitionnait de travailler, selon son pouvoir, au relèvement de ces ruines. Un de ses successeurs, le T. R. P. Soullier, dans une circulaire de 1896, nous rappelle que le serviteur de Dieu, tout en poursuivant son dessein d'évangéliser les pauvres, rêvait aussi de « créer un Ins-

titut qui, à lui seul, fit revivre tous les Instituts disparus ». Il se proposait donc de réunir « des hommes appelés à combler au point de vue religieux et apostolique tous les vides creusés par la Révolution, à suppléer tous les Instituts anéantis, à assurer toutes leurs fonctions, à faire refleurir toutes leurs œuvres ».

Cette préoccupation des besoins de l'heure détermine d'abord l'abbé de Mazenod à réclamer de ses premiers auxiliaires, outre les vœux ordinaires de religion, celui de persévérance, afin que soit remplacées, par cet intime engagement, les garanties sanctionnées autrefois par les lois civiles.

C'est la même sollicitude qui l'engage, selon l'expression d'un de ses historiens, le Père Rambert, à unir chez ses religieux « ces deux vies évangéliques, ces deux vocations des élus de Dieu, la vie et la vocation contemplatives, la vie et la vocation actives ». L'Oblat sera tout ensemble Marthe et Marie.

Et c'est encore dans le même esprit que les Constitutions, dont Léon XII approuva tous les termes, imposent, à ces missionnaires appelés si souvent hors de leur résidence, certaines obligations qui sembleraient réservées à des moines enclos dans leur abbaye. Dès son article 4, la Règle établit « la récitation publique et en commun de l'Office divin ». L'article 144 accentue cette prescription : « Tous, soit Oblats, soit novices, sont tenus à réciter l'Office divin en commun, selon le rite de la Sainte Église romaine ; ce saint exercice sera regardé, dans notre institut, comme la source des bénédictions qui descendent du ciel sur le ministère de toute la Communauté. » De même, ordonne l'article 254, ils feront « l'oraison mentale en com-

mun, deux fois par jour, à savoir le matin pendant trois quarts d'heure, y compris la prière vocale et d'après l'usage, et, le soir, à l'église, devant le Très Saint-Sacrement, pendant une demi-heure. »

Mais, remarquez-le, dans la pensée de Mgr de Mazenod, ces dispositions quasi monastiques n'ont pas seulement pour but de compenser partiellement la disparition des vieux Ordres ; le fondateur de la nouvelle société, société missionnaire, estime, en outre, qu'elles contribueront d'une manière efficace à soutenir et à féconder, par un surcroît de vie intérieure et sanctifiante, le ministère extérieur des apôtres.

Car, de tous ses fils, et pour le succès de leurs prédications non moins que pour leur avancement spirituel, il aspire à faire des saints. C'est avec une ardente énergie que, dans la préface de la Règle, il exprime cette haute ambition. Les Oblats, déclare-t-il, « doivent travailler sérieusement à leur sainteté personnelle... Ils doivent faire complète abnégation d'eux-mêmes et n'avoir qu'un but : la gloire de Dieu, l'utilité de l'Église et le salut des âmes..., embrasés d'un tel zèle qu'ils soient prêts à consacrer leur fortune, leurs talents, le repos de leur vie, leur vie même, à l'amour de Notre-Seigneur, à l'avantage de l'Église, à la sanctification de leurs frères. » Ce travail intime et profond étant, d'ailleurs, accompli avec une telle intensité que toute leur vie soit « un continuel recueillement de l'âme ».

A ce perpétuel effort de concentration intérieure, de prière et de perfectionnement, le fondateur attache une si capitale importance, qu'il exhorte instamment ses fils à le réaliser, même au milieu

des conjonctures les plus difficiles et, au regard humain, les plus contraires. « Quel que soit le point du globe où nos missionnaires déploient leur zèle, écrit-il dans son *Instruction relative aux Missions étrangères*, ils ne doivent jamais perdre de vue que leur désir de la perfection devra être d'autant plus ardent qu'ils sont retenus, contre leur gré, plus loin de la société de leurs frères et, d'autre part, ils se montreront d'autant plus attachés à leurs obligations religieuses et aux exercices de la piété chrétienne qu'ils se trouvent plus souvent sevrés des avantages de la vie en commun. «

Lorsque nous parcourons, sur les traces des Oblats, les lointaines étendues de leur champ apostolique, il nous sera donné de reconnaître avec quelle conscience scrupuleuse ils continuent partout de suivre ces conseils. Ils y apportent même, en certaines circonstances, une touchante minutie, affirmative d'une haute leçon ; tel ce missionnaire, isolé dans la brousse africaine, qui, non content de psalmodier régulièrement son Office, autant que possible à l'heure réglementaire, a soin, pour lui seul, de sonner la cloche, avant de commencer, en union spirituelle avec tous ses frères, l'exercice prescrit par la Constitution.

Cette vie intérieure, au surplus, pratiquée par les fils d'Eugène de Mazenod avec une profondeur et une puissance admirables, nous y pouvons encore découvrir aujourd'hui, dans toutes les manifestations de leur activité, le foyer de leur rayonnement. Combien d'entre eux, en ce moment, disciples fidèles d'un Père Suzanne et d'un Père Albini, la portent à un degré de perfection qui atteste que, chez les Oblats, l'ère des saints n'est pas révolue ! Entre tous, mon affection fidèle et

ma reconnaissance aimeront à mentionner ce chapelain du Sacré-Cœur que tous les assidus de la basilique, il y a tantôt quarante ans, se plaisaient à nommer « le saint de Montmartre ». En évoquant plus loin l'œuvre providentielle accomplie par les Oblats dans ce sanctuaire national, j'aurai à mettre en lumière la prodigieuse et discrète activité qu'y déploya le Père Alfred Yenveux. Mais ce qu'il faut souligner ici, c'est que ce labeur indiscontinu et singulièrement fécond trouvait sa source et son soutien dans un recueillement perpétuel. Ce visage buriné par la souffrance et les macérations sur un corps presque diaphane et courbé, ces yeux qu'on eût dit captivés par une vision intérieure, cette irradiation d'une âme que la matière apparaît impuissante à contenir ou à cacher, cette parole modeste et sans apprêts dont le retentissement et la pénétration saisissent les intelligences et les cœurs, tout en lui proclame une nature absorbée par le surnaturel. Dès sa jeunesse, il a fait le vœu de ne jamais perdre une minute et il a pris la résolution de consacrer à Dieu seul cet effort ininterrompu. Jusqu'à la mort, il tiendra ce double engagement. Un jour, pris dans un encombrement sur les boulevards, il laissera échapper cette exclamation candide et révélatrice : « Il y aurait de quoi perdre la présence de Dieu ! »

Oui, le Père Yenveux fut, à la perfection, le modèle de l'Oblat contemplatif. Et pourtant, plus encore qu'un incomparable apôtre, cet homme, intensément et perpétuellement recueilli, fut un maître d'apostolat ; non content de ressaisir ou de stimuler des âmes, il a suscité des conquérants spirituels. Et, d'ailleurs, en même temps qu'un

contemplatif, il était éminemment un mortifié : par cette dernière touche, idéal complet de l'Oblat intérieur, tel que Mgr de Mazenod le modela par sa règle et le réalisa dans sa vie. Car c'était la volonté du fondateur que tout, dans l'existence de ses fils, convînt exactement « à des hommes qui prêchent la pénitence ».

Mais un tel ensemble, une telle continuité d'efforts ne dépassent-ils point les forces humaines ?

Certes, et l'Oblat, dans sa prudence et son humilité, ne le conteste point. Aussi cherche-t-il secours auprès des puissances célestes. Il a des ferveurs et des dévotions d'enfant par leur émouvante simplicité, mais en même temps de séraphin par leur brûlante ardeur.

Ce perpétuel mobilisé des campagnes apostoliques est aussi, d'une certaine manière, un adorateur permanent de la Très Sainte Eucharistie. La visite quotidienne au Tabernacle est trop peu pour sa piété ; au départ et au retour de ses courses, il ne manque jamais de venir s'incliner devant le Maître de la Maison. Et, sauf impossibilité absolue, c'est encore à ses pieds qu'il lira son Office, soit avec tous ses frères quand il garde la résidence, soit tout seul lorsqu'il a dû s'en éloigner ; car il n'oubliera jamais, selon le mot du Père Baffie, que « l'oratoire de prédilection d'un Oblat de Marie, c'est la chapelle de la communauté. »

Oblat de Marie, son amour pour la « Patronne et Mère » de sa famille religieuse, ainsi que les Constitutions le lui rappellent en leur article 10, en lui faisant un devoir de propager son culte, est tout embaumé de tendresse et de confiance filiales. Au même titre, et souvent avec plus de profondeur et de fidélité que les jeunes filles aux

voiles blancs et aux rubans bleus, ces religieux virils, ces entraînants prédicateurs de pèlerinage ou de mission, ces apôtres à la barbe chenue et au front basané sont vraiment des « enfants de Marie ».

Depuis la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, ils portent d'ailleurs sa livrée, sous la forme du scapulaire bleu qui, deux fois dans leur vie, s'épanouit sur leur soutane, — à la cérémonie de leur oblation perpétuelle et à l'heure de leur mort, — et, dix ou vingt fois par jour, unissant le Fils et la Mère, ils échangent entre eux cette double salutation : *Laudetur Jesus Christus, — et Maria Immaculata.*

Tels sont donc les moyens surnaturels par quoi ces contemplatifs missionnaires entretiennent le foyer de leur apostolat.

Mais, pour atteindre cet idéal, où une vigilance et un effort constants les devront maintenir, une longue, pénétrante et attentive préparation leur sera nécessaire.

Cette formation d'un Oblat de Marie Immaculée, c'est, en bien des cas, dans l'enfant qu'elle saisit déjà le futur religieux.

Lorsque, dès 1840, à Notre-Dame de Lumières, Mgr de Mazenod fondait un premier juniorat, ce n'était point seulement de sa part une heureuse initiative ; il inaugurait de ce chef une méthode efficace. En l'année 1938, ces pépinières spirituelles, installées dans toutes les provinces de la Congrégation, comptent exactement deux mille cent cinquante et un junioristes.

Bien qu'on y fasse des études secondaires, ce ne serait point les définir exactement ni complètement, que de les appeler des collèges. Il faut avoir

respiré l'atmosphère familiale et mystique, dont sont enveloppées et imbues ces maisons d'un caractère spécial ; il faut avoir entendu de quel cœur, avec quel élan spontané les enfants et les adolescents qui les remplissent disent « chez nous », quand ils parlent de la Congrégation ; il faut les avoir vus se passionner pour « leurs » missions de l'Extrême-Nord américain ou de l'Extrême-Sud africain, dont ils aiment à recevoir, ainsi que leurs frères aînés, les pionniers héroïques en visite parmi eux, pour comprendre que, si le noviciat ne recueille point tous les junioristes, cependant ces institutions, éveilleuses ou gardiennes de vocations sincères, préparent à l'institut, tant par le choix des sujets, que par l'esprit des programmes et des maîtres, — ou, disons mieux des Pères —, un recrutement d'élite.

Les classes aussitôt terminées, tous les persévérants, heureux de prendre la soutane, rejoignent au noviciat les autres postulants, venus de tous les points de l'horizon : des petits séminaires, des collèges ou des lycées, des grands séminaires ou même du sacerdoce — et du monde parfois, où Dieu se plaît à pêcher quelques vocations tardives.

Au noviciat, cependant, l'on n'entre point tout de go sans avoir passé, si j'ose dire, sous la toise spirituelle. Bien que cette école de formation intensive et presque totalitaire soit aussi un champ d'expérience, où les vocations se discernent et s'épurent, il faut encore une discrimination préalable et Mgr de Mazenod, dans sa Règle, en a judicieusement détaillé les critères. Il convient de citer ici ceux des articles qui, tout ensemble, indiquent une fois de plus le sublime idéal que le fondateur assigne à ses fils et la sagesse consommée

dont il fait preuve dans le gouvernement de sa famille religieuse.

L'article 697 précise d'abord les dispositions surnaturelles exigées du postulant : « Celui qui voudra être des nôtres devra brûler du désir de sa propre perfection, être enflammé d'amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et son Église, d'un zèle ardent pour le salut des âmes ; avoir dégagé son cœur de toute affection déréglée aux choses de la terre et de tout attachement immodéré à ses parents et à sa patrie ; n'avoir aucun désir de lucre, regarder plutôt les richesses comme de la boue pour mériter de posséder le Christ ; avoir le désir de servir uniquement Dieu et son Église, soit dans les missions, soit dans les autres ministères de la Congrégation ; enfin, avoir la volonté ferme de persévérer jusqu'à la mort dans la fidélité et l'obéissance aux Règles de notre Institut. »

Mais la prudence de Mgr de Mazenod n'a garde de négliger les convenances et les qualités naturelles. « Il est à désirer, stipule l'article 698, que ceux qui veulent être incorporés à notre société pour devenir prêtres soient des hommes de bon sens, perspicaces, judicieux, doués d'une mémoire heureuse, énergiques de volonté, polis et avenants, d'une santé robuste et exempts de toute difformité corporelle qui déshonorerait leur ministère et les exposerait eux-mêmes à la mésestime du peuple. »

Le noviciat se prolonge pendant un an. Dans un recueillement sévère, adouci par une autorité paternelle et une atmosphère de cordiale fraternité, dans la commune aspiration vers un idéal ardemment poursuivi, ces douze mois se partagent entre la culture et l'épreuve de la vocation, le modelage et le ciselage des âmes, quelques travaux

manuels qui sont plutôt, avec les récréations joyeuses, une forme de la détente nécessaire, enfin des études spécialisées, d'une part dans l'ascétisme et la liturgie, de l'autre dans l'histoire, la règle et l'esprit de la Congrégation.

Mais toutes ces occupations convergent au but unique : la formation spirituelle. Œuvre délicate ! Chez ces futurs missionnaires, en effet, qui sont appelés à l'action réalisatrice en même temps qu'à la vie intérieure, à la parfaite obéissance des religieux en même temps qu'à la hardiesse entreprenante des apôtres, il faut forger des âmes de haute trempe, à la fois brisées à la discipline et prêtes à l'initiative.

Ne croyez pas néanmoins que les novices soient menés rudement. Mgr de Mazenod, si dur à lui-même, avait, pour ses fils, un cœur de père et parfois même des prévenances et des sollicitudes de maman. Les articles des Constitutions qui déterminent et détaillent, avec une prévoyance attentionnée, le traitement des malades, sont remplis de recommandations touchantes. Quand un Père est atteint d'une indisposition, le fondateur entend que « tous les soins les plus empressés lui soient prodigués »; l'infirmier « visitera le malade tous les jours avec la charité affectueuse d'un père pour son enfant »; il s'inquiétera de son corps et de son âme; il lui procurera, s'il se peut, « la communion quotidienne »; il essaiera de l'égayer par des causeries distrayantes, en prenant garde cependant de ne le point fatiguer par « des conversations trop longues ou un ton de voix trop élevé... »

Ces prescriptions minutieuses et presque tendres, formulées pour tous les religieux, s'appliquent

a fortiori aux jeunes novices, dont la santé sera l'objet d'une « sollicitude paternelle » et qu'il faudra prémunir et garder contre le surmenage.

Et les mêmes précautions, bien entendu, seront prises en faveur des scolastiques, de qui l'ardeur au tra ail est parfois si tendue et si passionnée que leur tempérament n'y résisterait pas toujours, n'était la vigilance affectueuse de leurs Pères.

Le scolasticat ! Malgré leur attachement pour le noviciat, dont le souvenir les accompagnera toute leur vie comme un réconfort et un rajeunissement, c'est avec bonheur que les aspirants à l'Oblation l'ont quitté pour ce nouvel établissement, qui constitue l'étape décisive et suprême avant l'entrée dans la carrière apostolique.

Étape assez longue, au surplus ! Car le scolasticat, qui ne comporte pas moins de six années d'études philosophiques et théologiques, c'est le grand Séminaire, avec, par surcroît, la préparation plus prochaine à la vie religieuse, ou plutôt les exercices d'une vie religieuse déjà commencée.

Comme le fondateur lui-même, ses successeurs à la tête de l'Institut ont toujours attaché la plus haute importance à l'étude des sciences sacrées, qu'ils estiment particulièrement indispensables aux missionnaires du peuple.

Travail intellectuel qui, d'ailleurs, va rigoureusement s'intégrer dans l'effort intérieur de sanctification. « L'Oblat, résume le Père Soullier, dans sa circulaire de 1896, doit être tout à la fois homme de perfection et homme de doctrine. » Et la connaissance de la doctrine ne lui est pas moins nécessaire que la sainteté de la vie ; précisément, parce qu'il doit évangéliser les pauvres. « Soyez des théologiens profonds, leur recommande

encore le Père Soullier, pour être de parfaits catéchistes. » Et il développe ainsi cette maxime : « On n'est pas à la hauteur de son auguste fonction de consécrateur des peuples sans un travail ardent et soutenu, sans une étude sérieuse et profonde. Comment serez-vous parfaitement exacts dans l'exposé de la doctrine, si vous ne possédez pas votre théologie ? Comment serez-vous clairs, si vous ne la possédez pas à fond ? »

Mais cette application attentive et tenace à l'étude se poursuit dans une atmosphère de ferveur intense, et pourtant dilatée ; elle s'épanouit dans une ambiance de fraternité cordiale, simple et allègre.

C'est une douceur et c'est une édification, que de partager quelque temps la vie d'un scolasticat. Dix fois au moins, de l'aurore au couchant, l'on voit les jeunes étudiants se recueillir dans la chapelle, pour leurs exercices de communauté ou leurs dévotions particulières ; et leur piété diffuse un parfum de prédication. Mais, entre temps, quelle exubérance aimable, quelle bonne humeur communicative, en récréation, dans les promenades, ou même dans les divertissements joyeux, presque enfantins parfois, qu'ils improvisent à certains jours de liesse ou de congé ! Je me souviens de certain feu de camp, un soir de fête, autour duquel ils s'amusaient comme des « gosses », en se donnant la comédie à eux-mêmes... Or, au premier tintement de la cloche, un silence immédiat en fit des moines qui se rendent à l'office et, quelques minutes après, sur les bancs de la chapelle, ils étaient tous abîmés dans la prière !

Au surplus, ce mélange de gaîté joviale, primesautière, épanouie, avec les plus pures élévations

mystiques et les concentrations spirituelles les plus austères ou les plus totales, n'est point chez les Oblats, le monopole de la jeunesse. Il m'a été donné de connaître intimement plusieurs religieux de cette Congrégation. Chez la plupart d'entre eux, m'est apparu ce trait de caractère, par quoi leur belle amitié allège, rassérène et détend les âmes, avec une simplicité limpide et riante; j'en ai même vu parfois, d'âge mûr et de haute dignité, d'ailleurs brûlants apôtres et directeurs sagaces et surnaturels, s'épanouir, à certaines heures, en innocentes et grosses plaisanteries.

Et me revenait alors à la mémoire cette exclamation du saint Père Tempier, le premier compagnon du fondateur : « Ah ! si les hommes du monde lisaient dans nos cœurs, comme ils seraient jaloux de notre bonheur ! »

N'est-ce point là le secret de cette dilatation, qui se manifeste au milieu même des travaux les plus rudes, des mortifications les plus héroïques et des plus pénibles épreuves ? Ils sont heureux, d'une joie presque candide et qui, spontanément, jaillit en belle humeur — la pure et simple joie des enfants de Dieu !

Mais, pour en revenir aux noviciats et aux scolasticats, tels que nous les avons entrevus, faut-il être surpris que des fleurs de sainteté puissent éclore en ces parterres, que Dieu parfois y vient cueillir, déjà parfaites avant la maturité ? Les Oblats de Marie Immaculée ont leurs Louis de Gonzague.

Entre tous, ce séraphique, aimable et profond François-Marie Camper, enfant de Josselin en Bretagne, qui, le 19 janvier 1856, à l'âge de 21 ans, s'endormit dans la joie surnaturelle, au scolasticat

de Montolivet, sous les yeux de Mgr de Mazenod. Parfait exemplaire de la jeunesse consacrée, « enfant de Marie » dans toute la splendeur et la pureté du terme, il mourut en rendant grâces : « Oh ! que Dieu est bon... Mon Dieu, je vous aime... Mon Dieu, merci !... »

Dans une de ses lettres, il caractérise admirablement l'esprit du noviciat, dont il se proclame heureux d'avoir reçu l'exemple et dont il était le modèle : « esprit de famille, fusion, charité, union intime ! »

Dans une autre, il définit la mission providentielle des Oblats avec une délicatesse de touche et une justesse d'expression, qui attestent, à la fois, la pénétration que possédait cette âme adolescente et la lumière qui, dès cette époque, éclairait le but et l'esprit de la Congrégation.

C'est un témoignage à enchâsser dans ce chapitre : « De nos jours, explique le Frère Camper, le vice général, c'est l'égoïsme et l'égoïsme poussé à son comble, et d'autant plus dangereux que souvent il se cache sous les spécieuses dénominations de fraternité, de communisme, de socialisme ; à ce vice, il fallait opposer le sacrifice, le dévouement, en un mot la *charité*, et voilà que Dieu suscite un petit corps que cette vertu divine caractérise... A l'égoïsme se rattache un autre mal aussi très répandu, l'ignorance religieuse des classes pauvres, obligées, pour gagner le pain de chaque jour, de se réduire en une sorte d'esclavage, de se renfermer dans des usines ou mécaniques, du premier au dernier jour de l'an, et notre petite œuvre est envoyée avec la devise *Evangelizare pauperibus misit me*, à la recherche de ces malheureux... L'Église, aujourd'hui, place toutes ses espérances

dans l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge... et, déjà, elle en donne la bannière à notre Communauté, en lui confiant la mission de la proclamer en tout lieu... »

De François-Marie Camper, on peut rapprocher Marcellin Hermitte, un montagnard des Hautes-Alpes, envoyé tout jeune aux missions canadiennes, qui, le 27 avril 1897, à peine ordonné prêtre, était appelé aux cieux par Marie, vers qui son âme aspirait d'un irrésistible désir et qu'il aurait voulu chanter ici-bas tous les jours de son existence. Il avait réalisé, lui aussi, le type idéal de l'Oblat, par la perfection de sa simplicité ; son oubli de soi semblait toujours naturel et son obéissance était toujours égale ; il ne voulait prendre aucune initiative en dehors de la règle, mais il l'observait avec une ponctualité sans défaillance ; il ne provoquait pas systématiquement les occasions de s'humilier, mais il n'en laissait passer aucune qu'il n'embrassât avec élan ; sa piété s'épanchait comme une eau calme et limpide, et toujours abondante ; il professait surtout, pour son bréviaire, un culte si tendre que, dans sa maladie, l'obligation de l'abréger lui arrachait des larmes.

Ainsi, sur les pas de leurs saints, les scolastiques, au cours de leurs années d'études, ont gravi tout à la fois les marches du sacerdoce et les degrés de la vie religieuse : ordres mineurs, sous-diaconat, diaconat, prêtrise ; vœux temporaires, oblation perpétuelle. Le temps de leur probation est achevé, ils n'attendent plus que leur obédience. Déjà, le supérieur général a reçu la confidence de leurs aspirations intimes et s'est informé de leurs aptitudes. Il va décider sans appel. En vertu de leur vœu d'obéissance totale et inconditionnée,

les nouveaux profès s'embarqueront joyeux pour les glaces polaires, le pays noir ou les feux de Ceylan, ou bien, d'un cœur soumis et filial, ils accepteront le ministère plus facile et moins envié des missions intérieures, des pèlerinages ou du professorat.

Car, avec une confiante ardeur, ils ont adopté la loi d'obéissance, appliquée d'ailleurs par le chef de famille avec tant de prudence et de bonté que l'acceptation de ses fils en devient facile et douce. Le supérieur général, écrit le Père Rambert, historien de l'âme du fondateur, est « père, frère et serviteur de tous ceux qui sont confiés à son affectueuse sollicitude ». Et c'est le premier devoir des supérieurs locaux d'imiter cet exemple.

Qu'importe, après tout, au jeune « missionnaire oblat », de se voir lancé presque seul au milieu d'une tribu sauvage ou d'être, en sa patrie, confiné dans un tranquille pèlerinage ou un studieux scolasticat. Tous, en tous lieux, seront des apôtres ; et tous aussi, dispersés à travers le monde, ne cesseront d'avoir la conscience claire et le vif sentiment de constituer, avec leurs frères, une seule et même famille, indissolublement unie.

Car, au premier rang, des caractéristiques essentielles qui distinguent la Congrégation des Oblats, il faut encore indiquer celle-ci qu'avait également discernée la clairvoyance ou l'expérience de François-Marie Camper : « Au plus haut degré, l'esprit de famille et une charité parfaite. »

Certes, une famille, qui, depuis la mort du saint novice, a singulièrement grandi, mais qui ne s'est point desserrée ! Je vis un jour, en un scolasticat de France, arriver, du fond de l'Afrique, un missionnaire né dans le Nouveau Monde. Il

était personnellement inconnu des religieux qui recevaient sa visite ; il fut néanmoins accueilli comme un frère très aimé, qui vient embrasser ses frères après une longue absence. Entre cet « étranger » et la communauté française, la fusion fut soudaine, affectueuse et confiante.

Or, le faisceau noué par ce lien familial n'unit pas seulement les religieux séparés par les grands espaces ou par les différences de nationalité. Aux Pères investis du sacerdoce, il rattache encore, dans la plus étroite intimité, les humbles Frères coadjuteurs.

C'est en suivant les Oblats dans leurs multiples ministères et surtout dans leurs missions chez les païens qu'il nous sera possible de constater le rôle, de premier ordre et de première nécessité, que jouent, au sein de l'Institut, ces modestes et précieux auxiliaires de l'apostolat. Mais cette première esquisse du religieux Oblat serait régulièrement incomplète, elle mutilerait gravement le plan du fondateur, si l'on omettait d'y marquer la place que ses Constitutions et ses directives ont assignée aux Frères.

Sur ce point, la Règle établie par Mgr de Mazenod, sous l'inspiration divine et avec l'approbation romaine, est formelle et pressante. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire les trois articles suivants :

« Art. 772. — Les Frères convers ne devront pas être regardés, dans l'Institut, comme des domestiques, mais comme de véritables enfants de la Congrégation, chargés des emplois manuels de la maison, comme d'autres membres sont chargés d'emplois plus élevés, pour l'avantage commun de la Congrégation et de l'Église.

« Art. 773. — C'est pourquoi ils prendront leurs repas au réfectoire avec nous et assisteront à tous les exercices compatibles avec leurs emplois et appropriés à leur condition.

« Art. 778. — Ils feront la prière du matin, la méditation, et ils entendront la Sainte Messe avec la Communauté ; ils assisteront aux exercices communs de l'examen particulier, du chapelet, de l'Oraison mentale devant le Très Saint-Sacrement. Ils feront aussi avec la Communauté l'examen général et la prière du soir. »

Et, sans doute, les Frères ne sont point tenus, comme les prêtres, à l'obligation de l'Office ; mais, « pour n'être pas privés des avantages inappréciables de cette prière publique... et pour participer aux mérites d'un exercice aussi important », stipule l'auteur de la Règle, ils auront à dire en commun tout un psautier de prières, applicables à chacune des Heures canoniques.

Évidemment aussi, leur formation sera beaucoup moins longue et ne se compliquera point d'études approfondies.

A ces hommes, d'une condition plus humble et d'une culture moins étendue, mais souvent d'une vertu édifiante et d'une haute spiritualité, les Constitutions d'Eugène de Mazenod ne demandent guère que deux dispositions : la *droiture d'intention*, manifestée par la recherche d'un état plus parfait, sous l'inspiration de motifs surnaturels, et l'*aptitude*, c'est-à-dire, pour donner aux Pères un plus utile concours, la simple capacité de comprendre et de pratiquer les devoirs de la vie religieuse et apostolique. Et, remplies ces conditions essentielles, ils pourront, après six mois de postulat, un an de noviciat, cinq années de vœux temporaires,

être admis comme les Pères à l'Oblation perpétuelle.

Comme les Pères, désormais, ce sont des religieux ; comme eux, ils portent le signe distinctif et la marque de noblesse de la Congrégation, le crucifix passé à la ceinture, et, comme eux aussi, la livrée mariale du scapulaire de l'Immaculée Conception.

Ils sont religieux oblats, c'est-à-dire apôtres. Dans les postes avancés de la conquête évangélique, aussi bien que dans les paroisses et les pèlerinages des populations chrétiennes, en dehors même de l'aide matérielle qu'ils assurent aux prêtres, la prédication de leurs vertus, de leurs exemples, voire même de leurs œuvres et de leurs paroles, apporte souvent le plus précieux concours à l'action des missionnaires.

Aussi, la fraternité la plus affectueuse et la plus franche à l'égard de ces bons frères n'eût-elle pas été recommandée par le fondateur, qu'elle serait encore spontanément pratiquée par tous les Pères.

Et, ici encore, il suffit d'avoir eu le bonheur de participer quelques jours à cette vie de famille, pour en garder le parfum de fraternité intime et délicieuse.

Ces frères que, tout à l'heure, dans la basse-cour, à la cuisine, ou devant l'établi, l'on a vu besogner en habit de travail, comme il est touchant de les retrouver, vêtus de leur soutane et signés de leur croix, dans la chapelle et dans le réfectoire, où, côte à côte avec les Pères, ou plutôt cœur à cœur avec eux, ils communient à la même prière et participent au même repas. La fête du Frère coadjuteur est l'objet des mêmes vœux que celle du prêtre, et l'occasion des mêmes sourires. Et le

Memento quotidien des morts de la grande famille, évoqués par ordre de date à la fin du dîner, ne fait aucune différence entre les deux catégories d'Oblats.

Cette grande famille, ajoutons enfin que c'est tout le contraire d'une famille exclusive et fermée, se rétractant dans une sorte d'égoïsme collectif. A l'exemple de l'évêque de Marseille, qui accueillait avec effusion ou même appelait avec insistance toutes les autres Communautés, ses fils continuent de témoigner, à toutes les autres sociétés religieuses, une large et fraternelle affection. Oui, sans doute, ils forment une famille homogène et compacte, mais une famille intimement incorporée dans l'universelle famille catholique ; car ils possèdent au plus haut point l'esprit de catholicité, le sens et le culte de l'Église romaine.

Aussi, de même encore que leur fondateur, ils professent et pratiquent la dévotion du Pape et le respect de la sainte hiérarchie : « Dévouement sans bornes au Souverain Pontife et à l'Évêque diocésain », c'est une des consignes de la Règle. Et la fidélité à cette prescription constitue encore un de ces traits distinctifs qui frappèrent le regard virginal et pénétrant du Frère Camper. « La petite communauté, reconnaissait-il, a voulu que l'esprit qui la caractérisât, plus particulièrement ses Règles, fut celui d'un grand dévouement à l'autorité du Saint-Siège et à celle de l'épiscopat. Les Oblats doivent se considérer comme étant spécialement les hommes du Pape et des évêques, c'est-à-dire de l'Église de Jésus-Christ. »

Et c'est précisément parce qu'ils sont toujours les fils dévoués, fidèles, aimants de la famille catholique, que nous les voyons si brûlants de

généreuse et fraternelle sollicitude envers toute la famille humaine, et surtout de ses membres les plus misérables et les plus délaissés !

On est saisi, je ne dis pas étonné, de voir à quel degré suréminent ces surnaturels sont humains !

Suivons-les au cours de leur ministère apostolique ! Nous les verrons, missionnaires au milieu des populations chrétiennes, relever la condition des classes pauvres en s'efforçant avant tout de redresser les âmes ; et, chez les peuples infidèles, nous les verrons, ces admirables évangélisateurs, apporter le concours le plus efficace à l'œuvre de la civilisation !

CHAPITRE IV

APOTRES EN CHRÉTIENTÉ : LES MISSIONS INTÉRIEURES

Dans la vie de Mgr de Mazenod, l'on a pu constater que les Missions intérieures furent la cause initiale et déterminante de la fondation de cette Société qui, connue d'abord sous le nom de « Missionnaires de Provence », devait bientôt prendre le titre, plus large d'envergure, mais identique en esprit, de « Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ».

La Congrégation naquit expressément pour exercer ce ministère qui, chez le jeune prêtre et ses premiers compagnons d'armes, correspondait de la façon la plus exacte à une vocation, dont « la principale fin », précise l'article 32 de la Règle, consiste à « procurer le salut des âmes les plus abandonnées ». Dans la suite, au surplus, le *Directoire des Missions*, qui condense, avec la tradition des maîtres, les expériences du fondateur et de ses collaborateurs immédiats, accentuera encore cette définition. Cet apostolat, déclare-t-il, étant « le premier but » et « l'objet essentiel de l'Institut, chacun doit s'appliquer à s'acquitter parfaitement de cette fonction capitale. »

D'ailleurs, en prenant cette résolution et en entraînant ses frères à cette croisade, l'apôtre

des faubourgs et des campagnes du pays d'Aix agissait en plein accord avec les Souverains Pontifes, interprètes inspirés des besoins du peuple et du temps. Pie VII venait de rappeler à Forbin-Janson la nécessité de ces prédications intensives. Quelques années en deçà, Pie VI, employant des expressions d'une rare énergie pour condamner une opinion contraire, n'avait pas craint de la qualifier de « téméraire, malsonnante, pernicieuse, injurieuse à la coutume salutaire en usage dans l'Église ». Et, plus tard, l'évêque de Marseille pourra recueillir avec joie cette recommandation de Pie IX à l'épiscopat autrichien : « Comme les saintes Missions données par des ouvriers apostoliques servent beaucoup à raviver au sein des peuples l'esprit de foi et de religion, et à les ramener dans les sentiers de la vertu et du salut, c'est notre désir le plus ardent que vous les multipliiez le plus possible dans vos diocèses. »

A ce « désir ardent » de la Papauté, la Congrégation, dès son origine, avait répondu par la sainte passion, par la passion brûlante et d'abord exclusive, de cet apostolat des pauvres.

L'histoire de ses premières années se confond tout entière avec le récit des missions, prêchées au début dans les seuls diocèses d'Aix et de Marseille, puis progressivement étendues à toute la Provence et bientôt aux régions voisines. Avec quelle ferveur, avec quelle intrépidité conquérante, avec quelle puissance de rayonnement et de pénétration elles sont données par cette équipe de saints, que dirigent et enflamment le verbe de feu d'un Mazenod, l'irrésistible charité d'un Albini, l'infatigable persévérance d'un Guibert, l'humble et victorieuse douceur d'un Tempier, l'angélique

apparition d'un Suzanne, la haute vertu, la piété sanctifiante et l'héroïque mortification de tous; quels fruits miraculeux de retour et de perfectionnement elles ne cessent de porter, dans ces foules d'ouvriers, d'artisans, de cultivateurs, qu'on voyait parfois soulevés et retournés par ces témoins et ces hérauts du Christ, la biographie du fondateur en a déjà donné un faible aperçu. Mais cette activité magnifique et cette surnaturelle fécondité des premiers Oblats mériteraient, à elles seules, un volume tout entier.

Les premières extensions commandées à Mgr de Mazenod par la Providence, loin de retrécir ou de ralentir cet élan missionnaire, ne font que lui donner une impulsion plus vive, des soutiens plus forts, des recrues plus nombreuses, un champ plus élargi. Le pèlerinage de Notre-Dame du Laus et les autres sanctuaires, où Marie, Patronne et Mère de sa Congrégation, l'entraînera bientôt par la voix des évêques, deviennent, entre ses mains, des pépinières ou des creusets d'apôtres et des foyers d'apostolat. Si, pour obéir encore aux indications divines, il prend la direction de quelques séminaires, c'est principalement en vue d'inculquer aux futurs prêtres l'âme et la formation apostoliques, exigées par les déficiences ou les égarements des générations nouvelles. Un peu plus tard, si, pour la première fois, sur les instances réitérées de Mgr Bourget, évêque de Montréal, il se décide à lancer ses fils à la conquête des populations lointaines, c'est d'abord avec le seul désir de prolonger au Canada la croisade missionnaire engagée en Provence. Avant de répondre aux poignants appels des *pauvres* peuplades éparses à travers les prairies du Grand-Ouest et les solitudes glacées

du Grand-Nord, dont l'épiscopat canadien s'est fait l'émouvant interprète et le suppliant avocat, les premiers Oblats de Marie campés au bord du Saint-Laurent se sont consacrés à la prédication dans les provinces de Québec et d'Ontario, le plus souvent pour ressaisir ou sanctifier les catholiques, à l'occasion pour convertir les protestants. C'est, d'ailleurs, un ministère qu'ils ne voudront jamais abandonner, dont ils ne cesseront de développer l'envergure et qu'ils poursuivent encore aujourd'hui, concurremment avec l'apostolat des Peaux-Rouges et des Esquimaux.

En 1926, à l'occasion du premier centenaire de l'Institut, la presse canadienne, en célébrant les bienfaits prodigués à la « Nouvelle France » par la milice de ce grand Français, qui poursuivit à sa manière l'œuvre entreprise autrefois par les Cartier et les Champlain, par les Brébeuf et les Marie de l'Incarnation, soulignait ces campagnes apostoliques en pays de chrétienté. Depuis leur débarquement à Montréal, en 1841, précisait un amateur de statistiques, le total des missions données au Canada par ces religieux s'élève à 30.000 ; un des leurs a battu le « record » missionnaire, en en prêchant pour sa part, en trente ans, plus d'un millier ; dans la seule province de Québec, en ce moment, une phalange de vingt Oblats se consacrent uniquement à ce ministère.

Incalculable, en vérité, le bien qu'ils ont accompli par cet apostolat, non seulement pour l'amélioration des esprits et des cœurs, mais encore pour le maintien de la paix sociale !

Témoignage, au surplus, qui se peut appliquer à toutes les autres nations chrétiennes où, de proche en proche, ils ont établi des résidences : en Amé-

rique, dans leurs quatre provinces des États-Unis ; en Europe, sans compter la France, dans leurs provinces de Grande-Bretagne, de Belgique-Hollande, de Pologne, de Tchécoslovaquie, d'Espagne et surtout d'Allemagne.

Surtout d'Allemagne, en effet ! Car on doit reconnaître que la famille allemande des Oblats de Marie, la troisième en importance après celles de France et du Canada, se distingue, sur le terrain des missions intérieures, par un effort considérable autant que méthodique.

C'est après les expulsions de 1880 qu'un essaim d'Oblats français, s'étant fixé aux Pays-Bas, détacha quelques sujets pour établir en Allemagne leur première communauté, qui, dès 1895, y formait déjà le centre d'une province. Forte avant la guerre de 45 religieux, elle compte actuellement, malgré la remise à la France des maisons d'Alsace et de Lorraine et la création des provinces de Pologne et de Tchécoslovaquie, un effectif de 188 pères, avec 139 scolastiques, 18 novices et 329 junioristes. Parmi les premiers, nombreuse est la phalange d'apôtres qui rayonnent sans cesse autour des treize résidences missionnaires disséminées à travers le pays, pour prêcher les populations. En 1936, ils ne donnèrent pas moins de 224 missions paroissiales.

Les Oblats d'Allemagne ont d'ailleurs la chance, disons plutôt la grâce, de posséder dans leur milice un religieux qui, sur ce terrain, s'est révélé puissant animateur, autant qu'organisateur averti. Le Père Max Kassiepe, à 72 ans, continue toujours d'exercer ce laborieux ministère et, bien que les fonctions de provincial et d'assistant général aient forcément ralenti, quinze années durant, sa par-

ticipation personnelle aux missions, il en compte à son actif plus de 700. Mais il ne se contente pas de donner l'exemple. Par ses initiatives, il multiplie ses imitateurs : fondation de la *Missionskonferenz*, ou Ligue des Missions qui, sous sa présidence, englobe des religieux de tout ordre et de toute société; publication d'un magistral ouvrage en trois volumes, *Homilitischer Handbuck*, véritable manuel du prédicateur, qui fait autorité dans ce domaine, et, déjà, s'est répandu à plus de 16.000 exemplaires. Avec le Père Langer, admirable éducateur des jeunes pères appelés aux Missions, c'est le Père Kassiepe qui, en Allemagne, a le plus efficacement développé l'œuvre si chère à Mgr de Mazenod.

Est-il besoin d'ajouter que la patrie du fondateur, malgré la part prépondérante qu'elle réserve aux apôtres des pays infidèles, n'est pas demeurée en arrière dans cette course à la conquête des âmes.

Après l'élan magnifique imprimé et soutenu par la première génération des Oblats, sous la direction de leur Père et de son successeur immédiat, il y eut sans doute, à la fin du siècle, un léger fléchissement provoqué peut-être par une confiance illusoire dans la durée des résultats conquis. Mais la proscription des religieux et la Séparation, loin d'entraîner les fâcheuses conséquences escomptées par les persécuteurs, stimulèrent le zèle des apôtres et déterminèrent un renouveau que l'après-guerre a encore accentué.

Les *Petites Annales* de la Province du Nord, au mois d'avril 1937, énumèrent 46 Oblats qui, de leur neuf résidences, ont, depuis un an, porté la parole de Dieu dans 252 paroisses. Il est vrai que ce tableau ne fait point la discrimination entre

les Triduums, les Journées ou les Neuvaines, et les Missions proprement dites ; mais un relevé de juillet 1938 nous apprend que, dans la même circonscription religieuse, au cours des cinq dernière années, le total de ces Missions s'élève à 469. La ferveur missionnaire de cette province du Nord est égalée par celle d'Alsace-Lorraine et par celle du Midi. La première, non contente de fournir à l'actif et vaillant clergé de ce pays de foi le plus précieux concours, élargit encore son ministère à la Suisse et au Luxembourg. Dans la seconde, sept équipes de 5 à 13 apôtres accourent aux appels des paroisses et, pour n'en laisser aucun sans réponse, on vit naguère un père au cœur brûlant, qui n'est pourtant pas des plus jeunes, prononcer en un an 567 sermons.

Dans cet effort presque héroïque, le fondateur eût-il blâmé un téméraire excès de zèle ou reconnu l'imitation de ses propres surmenages au service des pauvres ? N'osant trancher ce délicat problème, je me borne à noter que Mgr de Mazenod ne craignait pas d'aller lui-même, et conseillait aux autres d'aller au besoin, jusqu'à l'extrême limite des forces humaines.

Sur un autre plan, ne voyons-nous pas qu'à ceux de ses fils qu'il avait lancés à la rude conquête des Peaux-Rouges ou des Noirs, l'ardent apôtre recommandait encore, dans toute la mesure du possible, au milieu même des campements d'Indiens, des villages nègres ou des brousses à demi désertiques, l'usage de ces missions *proprement dites*, avec leurs exercices spirituels, organisés « selon l'esprit de l'Institut ». Toute une page de ses *Instructions sur les Missions étrangères* a pour but d'adapter, à cette situation exceptionnelle et

ces besoins nouveaux, les règles et les Constitutions tracées pour les prédicateurs de France.

Par ailleurs, ce sont ces règles et ces constitutions qui ont inspiré le *Directoire*, où se trouvent définis et commentés, jusqu'aux menus détails, les lois, les méthodes et l'esprit des Missions intérieures.

Ce livre, assez considérable, dont le texte primitif fut rédigé sous les yeux du fondateur et dont la dernière édition remonte à 1881, ce n'est pas sans une émotion respectueuse et presque attendrie qu'on en recueille les conseils et les prescriptions, tout à la fois d'une prudence éminemment surnaturelle et d'une minutie touchante.

Ni dans son âme profonde, ni dans ses directions précises, il n'a subi les atteintes de la vieillesse et c'est à peine si l'on y relève quelques cérémonies devenues désuètes ou si l'on y pourrait désirer quelques modifications, nécessitées par des circonstances nouvelles et conformes d'ailleurs aux dernières directions des Papes.

J'en ai feuilleté les pages avec un vétéran de ces Missions intérieures dont il codifie les lois et les coutumes et dont mon interlocuteur évoquait pour moi la vie ardente.

Mais, de cette vie, d'abord, il me découvrit les sources...

Un jour, il m'en souvient, certain rapporteur d'un Congrès d'œuvres entama son compte rendu par cette déclaration : « Messieurs, nos Congrès commencent la veille... » La précocité des missions paroissiales est plus merveilleuse : elles commencent plusieurs mois avant leur premier jour. Entendez par là qu'elles sont l'objet, l'objet direct et prévu, d'une préparation lointaine, on pourrait dire d'une

préparation permanente. Le fondateur lui-même en faisait un devoir à ses fils, quand, dans l'article 11 de la Règle, il posait ce principe, dont le *Directoire* nous a déjà répété l'écho : « La Mission étant la fin principale de l'Institut, tous s'appliqueront avant tout à se rendre capables de bien remplir ce ministère. » Et, dans une circulaire de 1875, le Père Soullier, deuxième successeur de Mgr de Mazenod, souligne avec énergie ce mot d'ordre : Tout Oblat de Marie, précise-t-il, doit « mettre ses facultés en état d'exercer dignement le ministère de la prédication... » Or, en vérité, les missionnaires, en attendant l'heure H, se maintiennent constamment dans cet état de mobilisation spirituelle. Entrez dans l'une de ces résidences d'où ils rayonnent au loin sur faubourgs et campagnes ; vous y constaterez que, dociles aux vœux de leur Père, les religieux fusionnent en leur existence les deux fonctions de Marthe et de Marie. C'est grande rareté que la maison soit pleine, une équipe est presque toujours à besogner sur le front d'apostolat. Mais l'équipe de relève vous apparaîtra comme une petite communauté de bénédictins, partageant tout le jour entre le travail intellectuel et la récitation de l'Office en commun : elle prépare la Mission prochaine.

Cette préparation s'effectue par des moyens rigoureusement adaptés au but. Mais quel est exactement ce but ? Ou, pour employer la formule si simple et si parfaite de Foch : « De quoi s'agit-il ? »

Il s'agit, résume le *Directoire*, « de convertir les âmes, c'est-à-dire de réveiller la foi, de rapprocher des Sacrements, d'épurer les mœurs, de faire la guerre aux vices, d'affermir le règne de Dieu au sein des populations chrétiennes, et d'as-

surer ainsi un vrai bonheur ici-bas en rendant plus facile l'acquisition du salut éternel. »

C'est très simple, et c'est infini.

Au fond, pour réaliser pleinement ce sublime idéal, une seule qualité serait nécessaire ; mais, cette qualité, c'est la perfection.

« Le missionnaire devrait être un homme complet : pieux, savant, orateur, actif, prudent, ayant de bonnes manières et de solides vertus »

Dans cette énumération, où la sagesse unit les dons de nature aux valeurs surnaturelles, le premier adjectif indique aussi la condition première : au missionnaire, il faut la piété, mais la piété des saints.

Par sa vie de recueillement, de ferveur et de mortification, l'apôtre, en ce moment contemplatif, essaie, avec la grâce de Dieu, d'atteindre ce sommet. Il veut, conformément aux prescriptions du *Directoire*, acquérir « la sainteté... pour mériter et obtenir la sanctification des autres » ; au foyer du divin Amour, il veut allumer dans son cœur « un grand amour des âmes, afin de se sanctifier pour elles sans mesure ».

Mais, avec la sainteté, dans cette période de silence et de retraite, il cultive intensément la science théologique, et aussi l'art de la transmettre aux esprits les plus simples.

On sait déjà, d'ailleurs, de quelle sollicitude et de quelle attention l'étude est entourée dans les scolasticats. Mais l'Oblat, l'Oblat missionnaire en particulier, doit être étudiant toute sa vie.

Eh quoi ? Pour enseigner les rudiments de la doctrine et de la morale à d'ignorantes populations de campagnes ou de faubourgs ouvriers ? Précisément.

Le Père Fabre, disciple et successeur immédiat du fondateur, en précise la nécessité dans une phrase écrite au burin : « La conversion des âmes les plus abandonnées, déclare-t-il, exige autant de vertus et de science que le ministère le plus relevé. Afin d'instruire les autres, il faut être instruit soi-même et, plus l'ignorance est grande dans les personnes auxquelles on parle, plus la clarté doit être grande dans celui qui veut instruire. Ce n'est qu'une science vraie et solide qui donne cette clarté. »

Exigence qui s'impose avec plus de force aux missionnaires. « Dans la mission plus qu'ailleurs, il faut être instruit, rappelle un des historiens de Mgr de Mazenod ; car on n'a pas toujours le secours des livres et l'on ne peut consulter. » L'apôtre ne doit partir aux tranchées qu'avec ses munitions de guerre, classées dans son cerveau non moins que dans son sac.

Mais, surtout, que jamais il ne perde de vue que, s'il enrichit et fortifie ses connaissances, c'est pour enseigner, pour prêcher, pour convertir.

Le Père Soullier, dans sa circulaire sur les Études, l'aimante, avec une brûlante énergie, vers ce Pôle surnaturel : « Comme religieux, vous devez étudier en vue de votre propre sanctification ; comme apôtres, prêtres et oblats, en vue de la sanctification des autres ; double fin prochaine, qui se résout en une fin éloignée, qui est Dieu ! La gloire de Dieu par votre sanctification et la sanctification des autres, telle est la fin unique et exclusive qui doit animer vos études. » Et, plus loin, cette recommandation saisissante en son raccourci : « Gardez-vous de l'isolement dans l'étude ; soyez toujours deux à travailler, *Lui* et vous ! »

Car c'est avec *Lui* que le missionnaire atteindra ces humbles et ces ignorants, sur lesquels, infiniment sage, Il se penche avec tant d'amour.

Mais, précisément parce que la Mission s'adresse de préférence à ces petits, la science ne suffit pas, si l'on ne possède en même temps l'art de l'expliquer aux simples.

Aussi se former à la parole n'est pas l'un des moindres soucis du prédicateur des pauvres et le *Directoire* a soin de lui rappeler cette obligation : « Étudions notre langue », insiste l'auteur inspiré directement par Mgr de Mazenod, dont la simplicité lumineuse était toujours soutenue par une élégante correction ; « car il faut parler français ». Mais il va plus outre : « Étudions l'éloquence sacrée sans perdre de vue les règles de notre Institut sur la Prédication. » Et « qu'on ne néglige pas non plus la composition, ajoutait aussi le fondateur, au témoignage du Père Baffie ; car un missionnaire ne doit pas se persuader d'avoir le privilège de prêcher en dépit du bon sens, sans style, sans méthode, sans doctrine. »

Mais, ici encore, cette préparation lointaine doit rester tendue vers le but apostolique et se plonger dans l'esprit surnaturel. Les deux circulaires, sur les *Etudes* et sur la *Prédication*, se rejoignent, à ce sujet, dans deux formules presque identiques. « Il faut, prescrit la première, que la parole du prêtre soit au niveau de Jésus-Christ. » Et la seconde : « Que notre prédication soit toujours l'écho de celle de Notre-Seigneur ! »

Comment le Missionnaire Oblat réussit-il à réaliser ce programme, c'est ce que nous verrons tout à l'heure, en l'écoutant dans la chaire.

Mais, en ce moment, il n'est pas encore prêt à

partir pour la mission ; car, après cette formation de longue haleine, il doit encore franchir l'étape de la préparation prochaine.

Comme la première, elle portera le double cachet de la ferveur intense et du travail acharné.

Le prédicateur, avant de quitter sa résidence, multiplie ses prières ; il sollicite instamment les suffrages des âmes saintes et surtout des communautés d'orantes ; il veut se charger d'un potentiel divin. L'avant-veille de son départ, il se retrempera dans une récollection spirituelle. En attendant, il met la dernière touche à ses sermons ; il en relit le canevas, parfois même le texte.

Car il ne doit jamais se permettre ou risquer l'improvisation. Sur ce point, Mgr de Mazenod qui, lui-même, en dépit de ses dons extraordinaires et malgré son surmenage exténuant, ne prononçait pas un sermon qu'il ne l'eût minutieusement préparé, se montra toujours intransigeant. Pour les débutants du ministère, il avait prescrit dans ses constitutions : « Le Supérieur ne permettra pas aux missionnaires de prêcher, avant qu'ils aient, au préalable, écrit et appris leurs sermons. » Il retint un jour, à la résidence, un jeune Père qui se disposait à donner sa première retraite, une retraite d'enfants. « Vous n'êtes pas suffisamment préparé, déclara-t-il, et ce serait compromettre la parole de Dieu. » Des prédicateurs de plus vieille expérience, et de ceux même qui possèdent une rare facilité, le fondateur exige encore, et c'est le minimum, un canevas bien fourni... « Et qu'ils ne montent jamais en chaire, ajoute-t-il, sans avoir longuement médité les vérités qu'ils veulent prêcher au peuple. » Le *Directoire* conseille même une précaution de surcroît. « Écrivons nos

sermons, recommande-t-il, en particulier aux plus jeunes, et n'oublions pas de les soumettre à un contrôle judicieux et sévère. »

Un des successeurs de Mgr de Mazenod, dont la mort prématurée endeuilla l'Institut dix-sept mois après son élection, le Père Lavillardière avait été, trente-cinq années durant, le Directoire vivant des missions intérieures. En possession du don de la parole et de la maîtrise de la langue, il aurait pu improviser des discours d'une forme impeccable : étant riche, au surplus, d'une intelligence assez prompte, d'une science et d'une culture assez étendues pour affronter cette redoutable épreuve. Mais, d'autre part, il avait trop le respect de sa règle, de son ministère et de ses auditeurs, pour commettre une pareille faute et courir un tel risque. Nul prédicateur ne mit plus de ponctualité, plus de zèle, plus de constance à préparer ses discours. Il ne cessait, dans ce but, de s'entretenir et de se renouveler par des lectures abondantes, annotées avec soin. Dès les débuts de son ministère, il avait pris l'habitude de recueillir en cahiers successifs les plans et les principaux traits de ses sermons, qu'il aurait eu scrupule de répéter dans la même paroisse ; et, à sa mort, on n'en compta pas moins de 9.808.

Or, dans la Congrégation des Oblats, si un Lavillardière prend le relief d'un exemple, il ne fait point figure d'exception. Peut-on s'étonner que des missions fécondées par ce puissant et sanctifiant labeur portent des fruits de grâce ?

***

Voici donc les missionnaires installés, les exercices ouvriront demain. Simultanément avec ce

travail préliminaire des ouvriers apostoliques, le champ pastoral a été l'objet d'un premier effort. Les meilleurs chrétiens de la paroisse ont préparé le succès de la mission ; les enfants du catéchisme et, quand il se peut, des écoles libres, ont prévenu, voire un peu secoué, leurs parents ; des appels ont retenti du haut de la chaire ou se sont envolés en petites feuilles. Cette propagande était surtout l'affaire du curé ; mais il a trouvé une aide précieuse et d'utiles conseils dans l'expérience, le zèle et les industries des religieux. Depuis les directions de Pie XI sur l'*Action catholique*, le prêtre utilise également, avec plus de méthode et d'intensité, la collaboration du « laïcat », dont les missionnaires, à leur tour, ne se font pas faute de mobiliser le bon vouloir. Car cette nouvelle croisade, engagée par le Saint-Père, pour réveiller l'apôtre en chacun des fidèles, a pris désormais, dans les missions paroissiales, une place importante ; elle pourrait même, dans les futures éditions du *Directoire*, inspirer tout un chapitre spécial.

Nous venons de dire, en effet, que le militant laïque apporte son concours au curé de la paroisse et se tient à la disposition des prédicateurs. Mais celui-ci, jusque dans ses sermons, toujours attentif aux consignes de Rome, ne manquera point de mettre au premier rang, dans la hiérarchie des devoirs, cette obligation générale de l'apostolat, rappelée par le Souverain Pontife avec une si impressionnante insistance. Et c'est ainsi que, tout en gardant avec un soin jaloux leur but, leur esprit, leur programme et leurs méthodes, les missions se modifient insensiblement dans quelques détails, pour s'adapter, suivant les directives essentielles et la pensée du fondateur, aux

intentions de l'Église et aux besoins du peuple.

Mais cet effort paroissial, qui converge avec la longue préparation des missionnaires pour leur attirer des auditeurs ou plutôt des âmes, ne se renferme-t-il point chez nous, quelquefois, dans une discrétion peut-être un peu timide ? En tous cas, d'autres pays, et notamment les peuples anglo-saxons, se flattent de recourir, en faveur de leurs campagnes religieuses, aux procédés publicitaires employés par le commerce et la politique. En Allemagne, surtout, la puissante organisation créée par le Père Kassiepe, au service de toutes les missions, non contente de multiplier les équipes volantes, alerte les populations par le lancement d'un petit journal, prodigue les affiches sur les murs et dans les tramways, irradie parfois du haut des clochers les projections lumineuses... Ne faut-il point exploiter aussi pour la cause de Dieu l'art et le goût de la propagande ?

La mission est commencée. Mais, pour qu'elle donne à plein ses fruits de grâce, il ne suffit pas encore que tous les exercices en soient ponctuellement et consciencieusement accomplis. Il faut, d'abord, qu'ils se puissent dérouler dans une ambiance favorable et le missionnaire oblat se préoccupe expressément de créer et d'entretenir l'atmosphère.

Il y fait concourir, et toutes les influences surnaturelles, et aussi tous ces moyens naturels que sont la délicatesse et la bonté, la bonne grâce et la bonne humeur, voire même une certaine diplomatie.

Surnaturel d'abord, évidemment ! Les fils de Mazenod, les frères d'Albini ont reçu, de leurs grands aînés cette norme et cet exemple : la pré-

dication la plus efficace est un rayonnement de sainteté. Plus près de nous, un Lavillardière, malgré la force pénétrante de sa parole apostolique, gagnait plus d'âmes encore par l'irradiation de ses vertus que par la lumière de ses discours.

Même en mission, l'Oblat continuera donc de réserver sa place intangible à la vie intérieure ; les activités de Marthe, au cours de ses journées, ne cesseront d'avoir pour support les recueillements de Marie,

Au fort du labeur, en effet, les missionnaires ne perdent pas de vue cette vérité fondamentale que le Père Soullier leur rappelle, en sa circulaire sur la Prédication : ils sont « les coopérateurs de Dieu dans le salut des âmes ». Ils veulent donc, par l'oraison régulièrement continuée, se souder à Dieu comme l'outil à la main de l'artisan. Et c'est à la lettre qu'ils obéissent aux consignes du *Directoire* : « Quels que soient la fatigue, l'épuisement, les occupations, l'heure du lever, à moins de dispenses légitimes, il faut faire ponctuellement la méditation du matin et la faire en commun » ; il ne faut, ni précipiter l'action de grâces après la messe attentivement célébrée, ni omettre l'examen, la visite au Saint-Sacrement, le chapelet, la lecture spirituelle.

Et, sans doute, c'est aussi le *Directoire* qui leur recommande, avec cette prudence et cette sollicitude paternelle que pratiquait le fondateur à l'égard de tous ses fils, d'éviter les excès qui compromettaient leur santé, de prendre une nourriture copieuse et de se réserver un sommeil suffisant. Mais ils se souviennent, en même temps, que leurs précurseurs, leurs maîtres et leurs modèles, pour obtenir de Dieu la conversion d'un

pécheur endurci, n'hésitaient point à s'imposer les plus dures privations, les macérations les plus sévères et les veilles les plus prolongées.

Il ne faut point, toutefois, que cette radiodiffusion de sainteté passe au travers d'un poste de qualité médiocre. Les émissions surnaturelles ne doivent pas être entravées par les défauts de nature. Aussi l'Oblat en mission s'applique-t-il à se montrer envers tous et toujours un homme aimable. Il apporte, d'ailleurs, avec lui, cet épanouissement, j'allais dire cette heureuse contagion de joie simple, souriante et bon enfant qui, déjà, nous est apparue comme un des « signes particuliers » de la Congrégation. Élargissant au clergé paroissial cette fraternité chaude, confiante, attentionnée, dont il embrasse tous les membres de sa famille religieuse, il ne cessera d'être au presbytère un hôte agréable, obligeant, discret, de bonne humeur. Il saura même conquérir l'estime et la sympathie de la bonne du curé, cette puissance que le *Directoire* lui conseille de ménager, sans user pourtant de familiarités excessives, ni s'attarder à la cuisine. Accompagnez-le dans ses courses et ses visites à travers les rues du faubourg ou les chemins de la campagne, vous verrez toujours un homme de franche allure et de bonne tenue, poli sans affectation, souriant et même plaisantant sans mauvais goût ni malice, et par-dessus tout d'une bonté avenante, cordial, patient, généreux, compatissant au besoin, qui sait quelquefois par une bonne parole accrocher une âme fuyante ou réfractaire, qui se fait tout à tous, qui s'abstient comme du feu de toute immixtion dans les querelles locales, qui ne manifeste enfin de préférence pour personne, excepté — car il demeure avant

tout le missionnaire des pauvres — pour les indigents, les malheureux, les infirmes et les délaissés.

Il peut maintenant monter en chaire; avec la grâce de Dieu, sa parole ne tombera pas dans une terre ingrate.

Mais il lui faut la grâce de Dieu ! Le missionnaire ne l'a pas oublié. Conformément aux avis du *Directoire*, il a saisi et serré, dans un geste et un élan de prière, son arme préférée, le grand Crucifix de son oblation ; il a invoqué la Très Sainte Vierge Marie, Mère et inspiratrice des Oblats, les patrons de la paroisse, les anges gardiens de ses auditeurs, les âmes de leurs morts. Il se remémore une dernière fois ce conseil du Père Soullier : « Ayez donc, au pied de la chaire où vous allez parler au nom de Notre Seigneur, ce religieux respect, cette crainte salutaire qui vous saisissent au pied de l'autel. » Il est prêt ; d'un regard, il parcourt et capte la foule qui, généralement, remplit l'église ; il fait un large et lent signe de croix ; il parle.

Mgr de Mazenod et ses successeurs ont reconnu, à cette *prédication missionnaire, une si capitale* importance, que tout un volume aurait peine à contenir les préceptes et les recommandations multipliées sur ce point par la règle, par les instructions du fondateur, par les avis du *Directoire*, par les circulaires des Supérieurs généraux. Mais tous se condensent admirablement dans le sermon que nous allons entendre. Essayons donc d'en retenir en quelques mots l'esprit, l'enseignement, la manière.

Prêtres et religieux, les Oblats de Marie sont d'abord des hommes. Ils apportent en chaire leurs talents, leurs facultés, leur tempérament, leur

caractère, en un mot leur personnalité. Car ils ne sont pas tous coulés dans le même moule, et c'est même un des secrets merveilleux de la formation religieuse, que de pouvoir, par la dévotion de la règle, le culte de l'obéissance et toute la discipline spirituelle, développer aussi fortement la vertu d'initiative et forger des individualités si remarquables. Cependant, malgré les différences accidentelles, tous les Missionnaires oblats, tenus par le même programme et saturés du même esprit, se reconnaissent à des traits identiques.

Au peuple chrétien, chrétien de foi et de conduite, ou seulement de routine, ou seulement de baptême, ce qu'ils prêchent, en somme, c'est un grand catéchisme. Appuyés directement sur le tuf de l'Évangile, de la tradition, des Pères, ils lui remettent en mémoire les vérités fondamentales et les devoirs essentiels. Ils s'efforcent de lui rappeler la croyance ou de l'y affermir, de le ramener à la pratique ou de l'y confirmer. Ce n'est point aux considérations purement humaines, ce n'est pas aux arguments utilitaires, qu'ils ont recours pour le convaincre, l'émouvoir et le décider. Ils s'adressent immédiatement à son âme, ils la réveillent, ils lui apportent la doctrine, la doctrine intégralement affirmée dans ses principes et mise à la portée de tous dans son application. Bref, résume en un mot juste et frappant le Père Soullier, le Missionnaire oblat, c'est uniquement « l'homme de Dieu et des âmes ».

Telle est la méthode et tel est l'enseignement communs à tous les fils de Mgr de Mazenod qui, en France ou dans les autres pays chrétiens d'Europe et d'Amérique, se consacrent au ministère

des Missions intérieures. Certaines provinces, où les fidèles catholiques se trouvent enveloppés de populations protestantes — celle d'Allemagne en particulier — donnent une plus grande place à l'exposition du dogme ; il s'agit pour elles, en effet, de garder les âmes contre les artifices ou les infiltrations de l'hérésie. Mais le fond, le but et l'esprit demeurent exactement les mêmes.

En Allemagne, également, nous assure le Père Kassiepe, le verbe des prédicateurs a plus de véhémence et, dans des missions moins longues, les sermons se multiplient, plus denses et plus dynamiques. Ils rendent bien cependant, comme ceux de tous leurs frères, le son de l'éloquence oblate.

L'éloquence oblate ? Une telle conjonction de mots n'est elle point paradoxale ? Orateur vif, entraînant et puissant, Mgr de Mazenod, néanmoins, semble toujours hanté par le souci de prévenir ses religieux contre l'éloquence. Il eût certainement applaudi — mais pour d'autres raisons — le sarcasme fameux de Verlaine : « Prends l'éloquence, et tords lui son cou ! » Dès les premiers jours de l'Institut, la dangereuse séductrice est dénoncée par la Règle : on ne peut efficacement travailler à la conversion des âmes, affirment, en effet, les constitutions « qu'en renonçant à la glorification personnelle, en méprisant au fond de son cœur les vains applaudissements des hommes ». Et, plus tard, dans la biographie du fondateur, le Père Rambert nous révélera que Mgr de Mazenod avait fait, pour lui même et sa Congrégation, « le sacrifice des ambitions littéraires », acceptant par avance avec générosité toutes les « méconnaissances possibles... pour la

plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes ».

Et, pourtant, sans évoquer ici le clair, solide et prestigieux talent d'un Lavillardière ou la fougue embrasée d'un Lémius, écoutons seulement, dans cette vieille église érigée sur un ciel de campagne, ou dans cette chapelle de secours surplombée par des cheminées d'usines, le missionnaire inconnu qui, du haut de la chaire, au milieu d'une foule ouvrière ou paysanne, commente une parabole évangélique, explique aux parents leurs obligations d'époux et de père, exhorte les fidèles à sanctifier le dimanche, leur rappelle les fins dernières de l'homme ou glorifie pieusement la Très Sainte Vierge Marie !

Si le tout de l'éloquence est d'ouvrir les esprits à l'idée, les cœurs à l'émotion, les volontés à l'acte ; si un orateur est éloquent qui, s'adaptant à son auditoire, le convainc, le touche et l'entraîne, eh bien, ce prêtre ignoré, plus que tous les rhéteurs du monde, possède bien le don merveilleux.

Sa parole, sans doute, a un cachet de simplicité, de simplicité volontaire et totale, de simplicité toute nue. C'est même, à première vue, quant à la forme et au ton du discours, son plus apparent caractère. Le Missionnaire oblat se garde avec soin, presque avec horreur, des mots sonores et vides, du faux pathétique, des préciosités littéraires ; il n'accorde aux anecdotes et aux traits, qu'une place discrète et limitée ; il dédaigne les artifices oratoires et les agréments du style. Mais, d'autre part, son langage est correct et châtié, sobrement illustré d'images dans la mesure où elles sont nécessaires pour peindre au vif les réalités, pur de toute expression populacière et triviale,

comme il sied à l'orateur qui respecte, à la fois, son sujet et son public. Et, par dessus tout, il est clair, d'une « extrême clarté », lui a recommandé sa règle, de cette clarté limpide et profonde, qui donne aux moins cultivés la satisfaction de tout comp endre et aux plus délicats la sensation de boire une eau de source. Car, fidèle aux consignes et à l'esprit de son fondateur, l'Oblat de Marie, dans le choix des mots et jusque dans sa diction même, se préoccupe avant tout d'être intelligible ; il évite les locutions recherchées comme les questions subtiles, les textes latins superflus comme les étalages inopportuns d'érudition ; il veut, selon la forte expression de Mgr de Mazenod « servir au peuple un pain doctrinal, non seulement rompu, mais mâché ».

Mais, dans ce sermon tout droit, tout simple et tout net, circule et bouillonne une vie ardente qui, parfois, soulève ou même fait éclater l'écorce du discours... Regardez-la bien dans les yeux, cette foule en général attentive, souvent tendue, ravie et captivée. Ne connaîtriez-vous l'âme du religieux que par le reflet qu'elle allume aux regards de ses auditeurs, vous ne douteriez point que la foi et la charité n'inspirent ses paroles, ni qu'elles s'en échappent en rayonnement. Quand il descend de chaire, il a jeté dans ce peuple une semence féconde.

Cependant, la mission ne se limite pas aux pré dications de la chaire et la chaire elle-même n'est pas uniquement réservée aux prédications. Le missionnaire y remonte souvent pour donner les *Avis*.

Qui n'a point l'habitude ou la notion de cet apostolat populaire sera d'abord étonné de la

haute importance que le *Directoire* attache aux *Avis*. Ne va-t-il pas, en effet, jusqu'à déclarer que ces communications brèves et pratiques « exigent au moins autant de préparation que les sermons eux-mêmes » ?

Mais interrogez les vétérans de ce ministère, ils auront tôt fait de vous édifier.

« Si approfondie que soit sa doctrine, si heureuse sa faculté de parole, si hautes ses vertus, le missionnaire, m'expliquait l'un d'eux, n'apprend bien son *métier* qu'à la lumière des exemples et des conseils de ses anciens, vérifiés par son expérience personnelle.

« Or, plus qu'à tout autre élément de la Mission, cette remarque est surtout applicable aux *Avis*, dont toute la valeur dépend de la manière de s'en servir. Et celle-ci ne relève point d'une science, qui s'acquiert par l'étude ; elle constitue un art, dont on ne devient maître que par l'exercice.

« Formulés en expressions vives et saisissantes, avec un mélange de bonne humeur, de vigueur et d'entrain, mêlés selon leur objet de pressants appels, de gronderies amicales ou de félicitations joyeuses, ils se planteront souvent comme un clou, dans l'esprit que le sermon n'aura point pénétré. Qu'est-ce que l'*Avis* ? C'est le court et puissant résumé de la dernière instruction, l'annonce commentée de la prochaine cérémonie, l'invitation motivée pour telle réunion particulière ; c'est un mot d'éloges ou de regrets sur la marche de la mission ; c'est la banale, mais insidieuse indication des visites projetées par les missionnaires ou de leurs heures de présence — et d'attente — au confessionnal ; et que sais-je encore ! Les sujets, les occasions, les prétextes d'*Avis* sont presque

illimités. Or, il n'en est pas un, pas un seul, où l'on ne puisse, habilement, j'allais dire innocemment, glisser le mot qui peut accrocher une âme et, s'il plaît à Dieu, la sauver ! »

Mon informateur, au cours de cette énumération, m'a parlé des cérémonies. L'on a vu, dans l'histoire de Mgr de Mazenod, quelle grande place il réservait à ces manifestations, destinées, tout ensemble, à saisir les cœurs en captant les regards et à donner un relief d'image à certains enseignements que la simple instruction ne suffirait point à graver dans les mémoires. Les Oblats de Marie ont fidèlement gardé cette tradition du Père, en se contentant, quelquefois, d'en modifier certaines réalisations. L'on ne voit guère plus se dérouler par les rues et par les chemins ces processions de pénitence où le directeur de la Mission, pieds nus, pliait sous une lourde croix. L'impressionnante et solennelle proclamation de la loi de Dieu, dans l'église qu'un décor approprié transformait presque en Sinaï, est tombée en désuétude ou s'est réduite à des proportions moins grandioses. Mais la suite des instructions se jalonne toujours de gracieuses et touchantes assemblées d'enfants, de pieuses consécrations à la Vierge Marie, de Journées d'absolution, d'adorations du Saint-Sacrement, de plantations de Croix. En outre, des adaptations heureuses ou des innovations opportunes ont tantôt rajeuni et tantôt complété ce traditionnel ordre du jour. C'est ainsi que la Messe des morts, où l'on évoque tout particulièrement la mémoire des soldats tombés pour la patrie, attire la population tout entière ; c'est ainsi que, devant les foules laborieuses accourues plus compactes, la nouvelle « Fête du Travail » permet de rappeler les sollici-

tudes et les enseignements de l'Église, et surtout des derniers Papes, en faveur des ouvriers de la ville ou des champs.

Parfois, c'est une occasion fortuite, mais promptement saisie par une vigilance toujours en alerte, qui vient enrichir, d'une exceptionnelle manifestation, le programme accoutumé. Certain jour, dans un petit port de la Manche, un missionnaire, qui ne parvenait pas à s'emparer des pêcheurs, ne s'avisa-t-il point de renouveler le geste du Christ au lac de Tibériade, en montant sur une barque pour prêcher la population maritime — et l'autre — entassée sur les bateaux ou pressée sur le rivage ?

Enfin, n'oublions pas les cérémonies de couronnement, pour les différentes catégories de paroissiens : les communions générales ! C'est un des points sur lesquels des modifications sérieuses ont dû être apportées aux coutumes primitives, mais pour un motif qui eût doublement enchanté Mgr de Mazenod, puisque ces changements, tout à la fois, s'inspirent de décisions pontificales et favorisent la dévotion eucharistique. De tout temps, les Oblats, comme leur fondateur, ont recommandé la communion fréquente ; mais, dans leurs prédications populaires, ils y devaient naguère observer certaine retenue. Pie X, à leur plus grande joie, les a libérés de cette contrainte ; ils n'attendent plus à présent les derniers jours de la mission pour entraîner les âmes à la Table Sainte et, dès le début des exercices, ils se hâtent d'exhorter les plus ferventes à communier pour le succès de leur apostolat. Néanmoins, pour cette élite elle-même autant que pour la foule, et aussi pour la formation eucharistique de la population tout

entière, ils gardent encore, aux communions générales de clôture, une solennité qui touche et qui enseigne.

Mais, au milieu des multiples soins d'un tel apostolat, n'admire-t-on point que ces religieux puissent encore, avec tant de conscience et de ponctualité, réserver, en pleine mission, le temps de leurs exercices spirituels ? Et, pourtant, nous n'avons encore entrevu qu'une partie de leur activité.

Ce soir, peut-être, à l'apparition du prédicateur, vous avez discerné sur son visage une extrême fatigue et senti l'héroïque effort auquel il se contraignait pour donner à son sermon tant d'énergie, de chaleur et d'élan ! Vous pouvez en être ému, n'en soyez point surpris ! Le pêcheur d'âmes vient de passer cinq à six heures dans l'atmosphère étouffante et dans la tension spirituelle du confessionnal ; ou bien, tout l'après-midi, grimpant les escaliers des maisons pauvres ou arpentant les chemins de la campagne, il a quêté sinon les brebis perdues, du moins les brebis stagnantes ou récalcitrantes.

Car ce ministère de la Pénitence, exercé avec une attention soutenue, dominé par un perpétuel souci de prudence, de tact et de bonté, compliqué parfois de cas de conscience épineux ; ces visites à des familles de dispositions très diverses, où parfois il faut déployer, sous les dehors d'une simplicité cordiale, une diplomatie subtile, occupent une grande partie des journées missionnaires.

Cependant, les religieux ne regrettent point ce surcroît de fatigue, ni surtout les longues séances au confessionnal. Sur ce champ d'action, le surmenage leur est une joie et le repos une souffrance ;

car c'est là qu'ils peuvent apprécier et compléter les fruits de la mission.

Les fruits de la mission ! Pour tant de labeurs et d'efforts, demandais-je à un praticien de cet apostolat, sont-ils du moins abondants et substantiels ?

« Dans l'ensemble, incontestablement, répondit-il. Toutefois, il faut distinguer.

« Les campagnes accomplies par Mgr de Mazenod, par ses collaborateurs immédiats et par ses premiers disciples, au sein de populations généralement croyantes, où les plus indifférents et les plus égarés conservaient encore, au fond de l'âme, un lointain souvenir et parfois même une secrète nostalgie de leur éducation chrétienne, furent souvent récompensées par des coups de filet, vraiment évocateurs de la pêche miraculeuse.

« Il n'en va point de même aujourd'hui.

« Quelques villages de certaines provinces, en Anjou, par exemple et en Vendée, nous procurent toujours ces réconforts et ces consolations. L'on y découvre des paysans de foi robuste et courageuse. Il me souvient, en ce moment, des familles de ce petit hameau, perdu dans les terres à six kilomètres du clocher, que je voyais rester jusqu'à dix heures à l'instruction du soir et que je retrouvais, le matin, ponctuels, à la messe de 6 h. 1/2. Ces bons chrétiens voulaient simplement bien « gagner » leur mission ; ils entraînaient les autres.

« Mais hélas, il faut reconnaître que de tels exemples ne se rencontrent plus, sauf à de rarissimes exceptions, dans nos paroisses ouvrières et rurales, presque entièrement déchristianisées, qui justement en auraient le plus besoin.

« Là, les missions ont dû changer d'allure, et

même d'objectif immédiat. Toujours fidèles à l'enseignement des vérités fondamentales et des devoirs essentiels, c'est en sermons plus courts, plus ramassés, plus pressants, qu'elles les résument, avec un esprit de conquête. Il s'agit surtout de raviver quelques flammes vacillantes, de raffermir quelques volontés affaiblies, de reconstituer un noyau solide et, pour la masse, de rappeler aux hommes qui l'avaient perdu le chemin de l'église ou, du moins, de rompre la glace entre le peuple et le prêtre.

« Grâce à Dieu, presque toujours, on y réussit.

« Point de mission, où le contact ne soit rétabli entre le pasteur et une partie de son troupeau ; où, pour bien des âmes, la prescription du mal ne soit interrompue dans une vie depuis longtemps pécheresse ; où, ravivée sous la cendre qu'on croyait définitivement refroidie, l'étincelle ne soit prête à rallumer le feu.

« L'étincelle ! Écoutez cette anecdote, qui vous paraîtra d'abord une simple plaisanterie !

« Dans certain village, un vieux mécréant, qui n'était venu m'écouter que pour me faire plaisir, me confiait, au départ, avec l'évidente conviction de m'être agréable et de me témoigner son bon vouloir : « J'ai pris ma résolution : je me ferai « enterrer à l'église ! »... Oui, n'est-ce pas, cette réflexion naïve ou plutôt saugrenue vous paraît digne, tout au plus, de figurer, dans les « mots « pour rire », à côté de certaines réponses invraisemblables d'enfants du catéchisme. Songez pourtant que, dans une petite bourgade, où je ne sais quel comité libre-penseur et franc-maçon, pour multiplier les enterrements civils, oblige ses adhérents à manifester par écrit cette dernière volonté,

la singulière « résolution » du pauvre homme était peut-être le premier effort de libération d'une âme en servitude !

« N'eussé-je recueilli que ce piteux résultat, je n'aurais pas entièrement perdu ma mission.

« Et, Dieu merci, mes frères et moi, nous en récoltons de plus sérieux, de plus positifs et de plus consolants.

« Plus d'une fois, dans telle paroisse à peu près morte, où le curé se désolait de ne plus réunir, pour les Pâques, qu'un petit groupe de femmes accompagnées de quelques enfants, nous l'avons vu pleurer de bonheur au spectacle d'une vraie communion d'hommes !

« Enfin, grâce à Dieu, dans le bled spirituel, nos missions contribuent à refaire ou du moins à préparer l'élite.

« Depuis que la croisade de l'*Action catholique* a réveillé chez les fidèles le sens et le zèle de l'apostolat, depuis qu'elle a donné, dans les milieux populaires, un si bel essor aux mouvements spécialisés, non seulement les fils de Mgr de Mazenod, comme lui dociles aux impulsions du Pape, rappellent aux chrétiens, plus instamment, leurs devoirs d'apôtres ; mais encore, avec la collaboration des curés, ils travaillent à la formation spirituelle des jacistes et des jocistes. »

Ajoutons, pour compléter ce trop pâle aperçu des missions intérieures que, dans l'Institut, les religieux consacrés par leur obédience à cet apostolat, ne se bornent pas à l'exercer dans les missions proprement dites. Attachés de toute leur âme aux paroisses évangélisées ou ravivées par leur ministère, il ne leur suffit pas de les maintenir dans le *Memento* de leurs messes ; ils y reviennent

avec joie pour ces « retours de missions » qui, par le rappel synthétique et pressant des instructions, des ferveurs et des résolutions qu'elles avaient déclenchées, ne s'avèrent pas moins efficaces que les missions elles-mêmes.

Leur dévouement apostolique, au surplus, se tient en permanence à la disposition des évêques et des curés. Journées, triduums, neuvaines, toujours prêchées d'ailleurs « à la missionnaire », bien souvent les arrachent à ce recueillement de la résidence où ils sont venus se reposer des fatigues de la veille et mettre en chantier les travaux du lendemain. Toute croisade de plus grande envergure les trouve à pied-d'œuvre. En l'hiver de 1936-1937, ils étaient de l'équipe recrutée par l'évêque de Bayeux, pour préparer tout son diocèse au Congrès eucharistique national de Lisieux. Durant l'année 1938, ces « enfants de Marie » donnèrent, dans toute la France, une participation active aux fêtes du Jubilé Marial.

En tout temps, enfin, ils se prodiguent à ce travail des retraites, et notamment des retraites fermées, dont les affinités sont si étroites avec le ministère des missions. Qu'est-ce que la retraite, en effet, sinon une mission intensive et raccourcie qui, au lieu d'embrasser la foule, atteint, pour la saisir et cultiver en profondeur, cette élite spirituelle, qu'on peut retrouver, d'ailleurs, dans tous les milieux intellectuels et sociaux ? C'est donc en bon nombre qu'au palmarès de toutes les résidences, on trouve inscrits ces exercices particuliers. Voyez, par exemple, la province de Paris ! Dans une statistique établie après les Pâques de 1938, elle nous apprend que, du 1er janvier 1933 à cette date, abstraction faite de toutes les autres

prédications, les 45 Oblats réservés, sur son territoire, à l'apostolat de la chaire, ont donné 1.657 retraites, dont 9 au clergé, 285 à des religieuses, 486 à des militants catholiques, 877 à des premiers communiants : rayonnante action d'une phalange d'apôtres, qu'élargit encore l'attirant appel des maisons de retraites fermées, installées à l'ombre de plusieurs sanctuaires.

Dans ce domaine nouveau, comme sur le terrain des missions proprement dites, le zèle méthodique, ardent et vigoureux du Père Kassiepe et de ses collaborateurs, confère à la province allemande un des premiers rangs. Les retraites fermées des trois maisons spéciales, dont l'une en plein centre ouvrier d'Essen, et les prédications des équipes volantes ont pu réunir au cours de l'année 1936, en près de 400 récollections de trois jours, un effectif supérieur à 5.000 retraitants; dans ce nombre, une note communiquée par les Oblats d'Allemagne, en relevant 156 « retraites populaires » ou « semaines religieuses », souligne une autre forme d'apostolat, qui tient à la fois de la retraite et de la mission.

Cette pénétrante et solide formation spirituelle est, d'ailleurs, pratiquée par les fils de Mgr de Mazenod dans tous les pays d'Europe où Dieu les appela : en Belgique et en Tchécoslovaquie, particulièrement, mais surtout en Irlande, où leur grande communauté d'Inchicore est un puissant foyer de retraites.

Néanmoins, c'est peut-être au Canada, dans le Québec et l'Ontario principalement, que les Oblats de Marie Immaculée apportent à cette œuvre, et la contribution la plus importante et le concours le plus efficace.

Dans leur célèbre pèlerinage du Cap de la Madeleine, au bord du Saint-Laurent, dans leurs maisons appropriées du Mont-Joli, du Sacré-Cœur de Hull et de Jésus-Ouvrier de Québec, les retraitants ne cessent d'accourir à l'école de ces maîtres expérimentés, formateurs et entraînants. Ils y trouvent, à un rare degré de profondeur et de dynamisme, avec cet esprit de purification, de renouvellement, de refonte intérieure, dont les Exercices de saint Ignace ont si puissamment défini les principes et la méthode, cette ardeur missionnaire, cette flamme apostolique, inséparables du ministère oblat, dont les directions de Pie XI ont affirmé tout à la fois la nécessité primordiale pour le redressement du monde et le devoir impérieux pour tous les catholiques.

En terre canadienne, au surplus, grâce aux Oblats de Marie, dont les seules maisons, en 1936, ne reçurent pas moins de 9.000 retraitants, grâce aussi aux autres Congrégations qui poursuivent le même apostolat, les retraites fermées ont pris dans la vie chrétienne une place si importante, que le Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec — une des gloires de la famille religieuse d'Eugène de Mazenod — vient récemment d'inaugurer des Journées d'anciens retraitants, qui rassemblent parfois de véritables foules.

Foules d'élite, où se coudoient toutes les cultures et toutes les conditions!

Car les disciples de l'apôtre des faubourgs et des campagnes de Provence n'oublient jamais qu'ils sont essentiellement les missionnaires des pauvres. De toutes leurs maisons de retraites fermées, la plus représentative de leur vocation, comme la plus féconde en fruits spirituels et en

bienfaits sociaux, c'est sans contredit celle qui fut installée en 1924 aux portes de Québec, à l'intention toute particulière des classes laborieuses, sous le patronage de Jésus-Ouvrier.

C'est le Père Lelièvre, un missionnaire oblat venu de France et depuis plus d'un quart de siècle attaché à la paroisse populaire de Saint-Sauveur, qui en conçut l'idée, en prit l'initiative, en réalisa la fondation. Or, le Père Lelièvre est un de ces hérauts, j'allais dire un de ces crieurs du Bon Dieu qui, sous l'impulsion et la conduite de l'Esprit, se lancent dans toutes les hardiesses surnaturelles et réussissent tout ce qu'ils entreprennent pour la gloire du Maître et le salut des âmes. Qui n'a pas entendu le Père Lelièvre haranguant, secouant et enlevant les foules ignore une des formes les plus extraordinaires de l'éloquence apostolique. Il serait difficile d'imaginer un discours plus intrépidement contraire aux lois traditionnelles et codifiées de la rhétorique. C'est une lave, en apparence désordonnée, qui jaillit en coulées de feu et qui explose en gerbes d'étincelles. Mais ne croyez pas que cet Oblat de Marie, infidèle aux recommandations de Mgr de Mazenod, se livre sans préparation et sans études aux hasards de l'improvisation, ni même au souffle de l'inspiration. Ce brasier d'apostolat enthousiaste et dévorant, qui s'alluma naguère au double foyer d'une doctrine sûre assimilée par un long travail et d'une piété fervente entretenue par de constantes prières, continue de se nourrir à la flamme d'une méditation intense et d'une vie intérieure profonde et frémissante. Et c'est le principal secret de sa merveilleuse efficace.

Ne soyons donc pas surpris que cette fondation

de « Jésus-Ouvrier », couronnée d'un succès providentiel, ait pu compter, de 1925 à 1937, un total de 18.000 retraitants.

Mais les « missionnaires des pauvres » ne croient pas encore, dans cet apostolat des retraites, avoir rempli tout le mandat qu'ils reçurent de leur fondateur, lorsqu'ils en ont assuré les exercices et les réconforts à la foule ouvrière. Ils en veulent, autant que possible, étendre les bienfaits, soit aux travailleurs que des conditions exceptionnelles exposent à la privation de ces grâces de choix, soit aux malheureux qui s'en trouvent éloignés par un dénuement extrême ou de justes condamnations.

Il me souvient de cette retraite légendaire et pathétique, organisée voici quelque quarante ans par le Père Lémius dans la crypte de Montmartre, avec le concours empressé, bouillant, presque impétueux, de Mgr Turinaz, pour un millier de clochards et de vagabonds ramassés sur les pavés de Paris. Miséreux et déchus s'y confessèrent par centaines, en pleurant sur la croix pectorale de l'évêque ou le crucifix de l'Oblat. La Cour des Miracles, transfigurée en confrérie de Pénitents!

Au Canada, en 1936, une équipe de missionnaires oblats s'était transportée dans une forêt du Nord, pour prêcher une retraite aux travailleurs du bois, coupés du monde et de la civilisation. L'année suivante, à Mont-Laurier, dans la province d'Ontario, ce sont les prisonniers de droit commun qui, trois jours durant, furent privilégiés de la même bénédiction; et le prédicateur oblat qui leur donna les exercices spirituels en recueillit lui-même une précieuse édification...

Et voilà comment les fils d'Eugène de Mazenod,

que leurs héroïques expéditions et fondations lointaines ont justement nimbés d'une auréole de gloire, continuent de poursuivre, et dans la patrie de leur fondateur, et dans plusieurs nations d'Europe et d'Amérique, cet apostolat des missions intérieures et de la prédication missionnaire qui, pour ne pas coûter sans doute autant de labeurs, de souffrances et de sang, n'en est pas moins nécessaire, méritoire, efficace.

Ils y demeurent toujours au premier rang de ces diffuseurs d'Évangile et de ces conquérants d'âmes qui, chaque année, persévéramment, dans tous les secteurs du front spirituel, en suscitant ou en reconstituant les élites, en retenant le glissement des masses entraînées par le matérialisme, affermissent dans les vieux pays la civilisation chrétienne en danger...

CHAPITRE V

APOTRES EN CHRÉTIENTÉ : APOSTOLAT DES PÈLERINAGES ET MINISTÈRE PASTORAL

Créateur d'une société missionnaire et consacré de toute son âme à la Très Sainte Vierge Marie, Mgr de Mazenod voulut, en premier lieu, confier tout son apostolat à la Reine des Apôtres.

Or, il plut à l'Immaculée, Mère et Patronne des Oblats, de confirmer tout à la fois l'offrande et le dessein du fondateur, en lui offrant l'apostolat de son culte, — apostolat qui, loin de détourner l'Institut de la sollicitude et de la conversion des pauvres, l'enrichirait, pour l'accomplissement de cette vocation, de plus puissantes ressources et de champs plus étendus.

Constatation qui n'est pas seulement vérifiée par l'histoire, mais que l'Église elle-même a hautement confirmée.

« Un autre principe de votre force et de votre rapide expansion, déclarait Benoît XV au supérieur général des Oblats, Mgr Dontenwill, a été et demeure votre dévotion à l'égard de la Vierge Immaculée. Votre Congrégation a constamment travaillé sous le regard et sous la protection de Celle qui est redoutable comme une armée rangée en bataille. Soyez toujours dignes de votre beau titre d'Oblats de Marie Immaculée. Tant que votre

Congrégation s'appliquera à demeurer fidèle au Pape, à pratiquer et à prêcher la dévotion à la Sainte Vierge, elle grandira comme nous le souhaitons de tout cœur et vos missionnaires sentiront leurs bras ployer sous le faix des opulentes gerbes qu'ils auront moissonnées. »

Cette bénédiction de l'Immaculée, nous l'avons dit, s'affirma dès l'origine. La Congrégation n'était pas encore officiellement constituée que, par la voix de l'évêque de Gap, gardien du sanctuaire de Notre-Dame du Laus, elle entendait le premier appel de Marie. Et, déjà, cet appel était un secours : l'installation dans le grand pèlerinage des Hautes-Alpes apportait au fondateur un puissant motif de rédiger les constitutions de sa famille religieuse et un moyen très efficace de créer, pour ses premiers auxiliaires, un foyer de formation et de rayonnement.

L'avenir allait bientôt démontrer, du vivant même de Mgr de Mazenod, que cette faveur céleste avait une signification plus profonde encore et une portée plus lointaine ; elle constituait le signe et le prélude de cet apostolat des pèlerinages, et des pèlerinages marials en premier lieu, qui, dans plusieurs pays du monde, établirait ces religieux missionnaires à des points stratégiques de la prière et de la grâce. On l'a déjà constaté dans sa biographie : l'évêque de Marseille qui, au témoignage d'une brochure éditée par les Oblats de la Province de Lyon, « ne refusait jamais une fondation près d'un sanctuaire de la Sainte Vierge », accueillit toujours comme une indication de la Providence les invitations qui lui étaient faites au nom de l'Immaculée. De proche en proche, jusqu'aux derniers confins de la France, il envoya ses « enfants

de Marie » relever les chapelles de leur Mère et placer sous son patronage leurs œuvres et leurs prédications. Nous l'avons vu, dans sa ville épiscopale, restaurer et développer par leurs mains le temple et la dévotion de Notre-Dame de la Garde. Aux portes de son diocèse, nous l'avons vu, sous l'égide de Notre-Dame de Lumières, inaugurer, par la création d'un premier Juniorat, ces pépinières d'apôtres et, dans l'auréole de Notre-Dame de l'Osier, former des novices et conquérir des âmes. Autour de ce dernier pèlerinage, en effet, s'élargit pour longtemps une atmosphère de conversion et de sanctification, qui était due pour une grande part à la sainteté d'un de ces humbles Frères, dont nous avons déjà reconnu les précieux mérites et dont, au passage, il faut souligner l'influence. Il s'appelait le Frère Delange, mais n'était connu dans tout le pays que sous le nom de Frère l'Ange ; trente-sept années durant, tout occupé qu'il fût de la garde du sanctuaire et du service du noviciat, il se révéla cependant, par la seule irradiation de l'exemple ou tout au plus par de discrets et pénétrants conseils, un véritable apôtre et, d'après un historiographe de ce haut lieu du Dauphiné, les fidèles y montaient « presque autant pour devenir meilleurs auprès de bon Frère, que pour faire les exercices de leur pèlerinage ».

Mais, par delà ces premières et toutes proches institutions mariales, nous avons pu suivre encore les envoyés de Mgr de Mazenod vers l'Ouest jusqu'à Notre-Dame de Talence et Notre-Dame d'Arcachon, vers le Nord jusqu'à Notre-Dame de Cléry, vers l'Est enfin jusqu'à Notre-Dame de Sion. Et l'action des Oblats, sur la « colline inspirée », nous semble éminemment symbolique ;

ils y furent appelés, comme missionnaires, pour ressaisir une population contaminée et désaxée par l'hérésie des frères Baillard et, sous la direction du Père Soullier, — le futur supérieur général de la Co grégation —, leur victoire, obtenue par la foi, la pénitence et la vertu, plus encore que par la parole, fut si prompte et si totale que l'évêque de Nancy les supplia de s'installer définitivement sur la position reconquise.

La mort de Mgr de Mazenod ne devait pas arrêter cet épanouissement providentiel et, douze ans plus tard, les restaurateurs des vieux sanctuaires de Marie se voyaient appelés, par l'évêque de Laval, à créer la nouvelle basilique de Pontmain.

Par la suite, il est vrai, la persécution religieuse arracherait aux Oblats, dans notre pays, plusieurs fleurons de cette couronne mariale. Mais, en 1926, en s'unissant par une lettre affectueusement élogieuse au Centenaire de leur fondation, Pie XI les pourra féliciter d'en avoir, « à la joie de tous », inauguré le relèvement. A l'ombre de Pontmain, notamment, dans un fraternel accord avec les nouveaux gardiens du pèlerinage, ils ont replanté l'un de leurs plus beaux juniorats de France, et, sur la colline de Sion ce sont eux qui, derechef, accueillent par milliers les pèlerins de Lorraine.

Et puis, comme aux jours de leur fondateur, se poursuit la marche en avant. Naguère encore, ils s'installaient, toujours sous le manteau de la Vierge, à Benoite-Vaux dans la Meuse, à Neuvizy dans les Ardennes, et c'est hier qu'ils ont pris l'initiative de créer, dans le Nord, à Mons-en-Barœul, une filiale de Notre-Dame de Lourdes, qui, par l'extension que lui donne une Association de

fidèles, atteste une fois de plus la persistance de leur vocation missionnaire.

Hors de France, ils ont transporté partout cette dévotion mariale et cet apostolat par Marie. Voyez-les, par exemple, en Allemagne, organisateurs des randonnées vers Lourdes, auxiliaires du grand pèlerinage de Kevelaer, gardiens de plusieurs sanctuaires régionaux dont ils font aussi des centres de missions ; en Tchécoslovaquie, créateurs d'œuvres et missionnaires encore, autour du foyer religieux que domine et protège Notre-Dame de Gazan ! Voyez-les en Irlande, où leur église et leur grotte de Lourdes d'Inchicore attirent et sanctifient les foules ; en Pologne, où, tout récemment, ils adoptaient le pèlerinage à peu près ruiné de Notre-Dame de Koden, pour y entreprendre, sous le signe de l'Immaculée, la prédication des fidèles et la pénétration des schismatiques.

La même piété pour la Vierge et la même action par la Vierge les accompagnent, par delà les mers, au lointain des missions comme aux pays de chrétienté.

En chrétienté, les États-Unis nous les montrent, à Colorado-Springs, serviteurs et apôtres de Notre-Dame de Manitou et nous les retrouvons, au Canada, gardiens et haut-parleurs de Notre-Dame du Rosaire, au Cap de la Madeleine. De ce dernier pèlerinage, qui remonte à 1694 et dont la direction ne leur fut confiée qu'en 1902, leur zèle ingénieux et fervent, par la splendeur des fêtes, la puissance des prédications, la multiplicité des œuvres religieuses et sociales, a vraiment fait, au pays de Québec, un centre national du culte de Marie.

En mission, c'est aussi le Canada qui, du fond

des prairies du Nord-Ouest, à Saint-Laurent-de-Grandin, nous révèle une Grotte de Lourdes, dont la merveilleuse histoire mériterait un poète. Ici, encore, apparaît l'un de ces bons Frères, Jean-Pierre Piguet qui, voici quelque soixante ans, venu des monts de Bigorre aux Montagnes-Rocheuses et découvrant une fontaine jaillissante, évocatrice à ses yeux de la source de Massabielle, s'avisa de clouer sur un arbre tout proche une petite image de la Vierge des Pyrénées. Et, maintenant, après une lutte épique entre les miracles de la grâce et les maléfices de l'Esprit du Mal, on voit en ce lieu, devant une chapelle de Marie qui s'agrandira quelque jour en basilique, s'improviser d'extraordinaires campements de pèlerins, mêlés de Peaux-Rouges, de métis, d'émigrés ruthènes et de Canadiens français ou irlandais, parmi lesquels la conquête apostolique opère, au profit des âmes et pour la gloire de Dieu, de véritables razzias spirituelles.

Et je pourrais signaler encore une autre Notre-Dame de Lourdes en pleine tribu des Castors, une Notre-Dame de Pontmain au Basutoland, une Notre-Dame de Sion chez les Zoulous. Toutefois, la perle des sanctuaires marials, institués ou relevés par les Oblats *in partibus infidelium*, c'est au cœur naguère impénétrable de Ceylan que nous la pouvons découvrir.

Depuis une trentaine d'années, dans l'île féerique et redoutable, ils ont multiplié, comme partout, les grottes de Lourdes. Mais « le vrai Lourdes ceylanais », — remarque le Père Duchaussois dans son captivant tableau de cette mission modèle, — c'est Notre-Dame du Saint-Rosaire, plus connue sous le nom de Notre-Dame de Madhu. Fondée

dans la forêt vierge, en 1670, par un groupe de chrétiens qui, fuyant les persécuteurs, avaient fixé leur refuge au bord d'un étang marécageux, parmi les fauves et les reptiles, c'est miracle qu'il en subsistât encore, au milieu du XIXe siècle, un petit oratoire de terre battue, dans une clairière envahie par la jungle. Aujourd'hui, par la main des Oblats, sur une aire large et défrichée, qu'arrose une eau limpide, c'est une haute et vaste basilique, une des plus grandioses églises de tout l'Orient, qui abrite la Vierge ceylanaise, dont le couronnement solennel, en 1924, attira, de l'île tout entière, une foule de 150.000 pèlerins. Comme à Lourdes, un prodige perpétuel y atteste la puissance et la bonté de Marie : à la place de l'eau miraculeuse, la poussière qui sauve ! Des milliers de faits authentiques, et d'ailleurs incontestés, démontrent, en effet, que la terre de Madhu préserve ou guérit de la morsure des serpents, ce terrible fléau de l'île enchantée. Symbole, affirment les Oblats ! Car nulle part, aussi victorieusement qu'en ce lieu, le Serpent n'est broyé par la Vierge ; et c'est pourquoi, nulle part aussi, la piété mariale de ces religieux ne s'affirme, avec plus d'éclat missionnaire. Chaque année, lors des grands pèlerinages, c'est par dizaines de milliers que les Ceylanais, accourus des extrémités de l'île, en longues caravanes et par de durs chemins, campés sous les étoiles et sur la terre nue autour du sanctuaire, se renouvellent par des confessions émouvantes et de ferventes communions ; et c'est par centaines, en même temps, que des païens, conduits à Madhu par une curiosité sceptique, y sont saisis et conquis par la grâce.

Per Mariam ad Jesum ! Cette loi bien connue, si souvent confirmée par l'histoire, se vérifie

une fois de plus dans la Congrégation des Oblats de Marie : la Mère les a dirigés vers le Fils.

De par leur dévouement à l'Immaculée, devenus spécialistes de ses pèlerinages, il était naturel qu'on leur confiât encore ou qu'ils fondassent eux-mêmes des sanctuaires érigés sous quelque autre vocable. Il y a quatre-vingts ans, c'est eux qui restauraient Saint-Martin de Tours ; ils sont aujourd'hui les gardiens de Sainte-Anne en Tchécoslovaquie et dans l'île de Ceylan ; par leurs mains se sont établis le culte de sainte Bernadette aux confins des glaces polaires et la dévotion de sainte Thérèse de Lisieux chez les Esquimaux du Grand-Nord.

Mais, encore une fois, c'est surtout à Jésus que Marie voulait consacrer leur expérience et leur zèle.

Le chef-d'œuvre des Oblats, dans le ministère des pèlerinages apostoliques, c'est incontestablement le Sacré-Cœur de Montmartre.

Les vingt-sept années qu'ils donnèrent au Vœu National, de 1875 à 1902, constituent, tout ensemble, à côté des héroïques splendeurs de leurs missions torrides ou glacées, l'une des plus belles pages de leur histoire et l'un des plus frappants témoignages de leur esprit missionnaire.

De la basilique élevée sur la colline, bien plus encore que les constructeurs ou les gardiens, ce furent les apôtres.

Collaborateur et disciple d'Eugène de Mazenod, le Cardinal Guibert, lorsqu'il appela sa famille religieuse à la direction de cette œuvre de choix, n'obéissait point aux suggestions d'une préférence inconsciemment partiale. Uniquement inspiré de vues surnaturelles et soucieux avant tout de sa responsabilité, l'archevêque de Paris confiait cette

mission de première importance à un Institut qui lui semblait, tout à la fois, prédestiné à de tels travaux par sa consécration de naissance au Sacré-Cœur et préparé à les bien accomplir par ses activités traditionnelles et son essentiel esprit d'apostolat.

L'événement démontra la justesse de sa décision. Tout était à faire à Montmartre, depuis l'édification du monument, qui exigeait d'immenses ressources alimentées par une propagande intensive, jusqu'à l'indispensable création d'un vivant sanctuaire. Les Oblats firent tout.

Ne parlons que pour mémoire des millions recueillis par leur pauvreté religieuse. C'était pour eux, en quelque sorte, un devoir d'état ; mais leur idéal d'apôtres élevait plus haut les aspirations de leurs cœurs. Dans ce corps de granit, ils suscitèrent une âme de prières, dont la puissance, l'ardeur et la beauté sont peut-être une des merveilles mystiques de notre temps. Quand la guerre aux Congrégations les chassa de Montmartre, au début de 1903, non seulement ils avaient accumulé dans la basilique un incomparable potentiel de ferveurs et de sacrifices ; mais encore ils y laissaient, à la disposition de leurs successeurs, un trésor d'œuvres organisées et vivaces, qui permettraient de multiplier indéfiniment ces richesses spirituelles. Les deux archiconfréries de prière et de pénitence, l'adoration du Saint-Sacrement, de jour et de nuit, devenue perpétuelle à partir de 1885, les légions d'hommes et de femmes qui en assuraient la permanence ininterrompue, le prodigieux mouvement des pèlerinages en pleine activité, les publications qui prolongeaient au loin le rayonnement du temple national, le réseau des églises affiliées sur tout le

territoire de la France et jusqu'aux missions de l'Extrême-Orient, du Sud-Afrique ou de l'Océanie ; tout cet ensemble, à l'appel entraînant de leurs initiatives et sous le persévérant effort de leur travail, avait, par la grâce de Dieu, jailli du néant.

Quatre supérieurs conduisirent et fécondèrent cet épanouissement : les Pères Rey, Voirin, Jean-Baptiste Lémius et Thiriet. Le deuxième, en dépit de l'incontestable valeur qu'il enveloppait d'humilité, s'efface un peu dans l'ombre de son prédécesseur et de son successeur, et le dernier, proscrit avec ses frères au bout de quelques mois, n'eut pas le temps de donner sa mesure. Mais le Père Rey et le Père Lémius ont inscrit leurs noms dans les Annales de leur Institut et même dans l'histoire religieuse de la France contemporaine.

Le premier, dans un grand corps maigre, allongé d'un visage anguleux, cachait, sous un perpétuel sourire, une énergie et une endurance invincibles. Il semblait tout cœur, avec ses charités inépuisables, ses effusions attendrissantes et ses bontés presque candides ; mais son ardente et courageuse ténacité dans l'action révélait, à l'usage, que ce « bon Père » était, en même temps, toute force et toute volonté. Entre ces apparentes contradictions de caractère, c'est l'amour passionné du Sacré-Cœur, de la Bonne Vierge et des pauvres âmes qui faisait la synthèse. Au prix d'un labeur fébrile et indiscontinu de dix années consécutives, il fut le grand initiateur. De toutes les œuvres, il jeta les bases, établit l'armature et assura l'avenir. Oblat jusqu'aux moelles, il fit, de la vie intérieure de Montmartre, une sorte de mission permanente. Oblat exemplaire, au surplus, c'est en gardant une fidélité scrupuleuse à toutes les prescriptions

de la règle qu'il trouvait encore le secret de pratiquer assidûment l'apostolat de la chaire et du confessionnal, de remplir à l'intérieur toutes les obligations de sa charge et de poursuivre au dehors une inlassable propagande. On l'eût dit bénéficiaire du don d'ubiquité ; mais il est vrai que, plus d'une fois, pour lui « la semaine de quarante heures » se condensait en deux jours.

Dans la personne du Père Lémius, une âme de même trempe et de même feu habitait une demeure charnelle assez différente. Son corps robuste et carré portait, droite et haute, sous l'auréole d'une chevelure en bataille, une tête léonine, au masque puissant et expressif, au regard prenant et clair, au sourire avenant et malicieux. Son verbe impétueux et sonore, au service d'une chaude éloquence et d'un esprit vif, aurait pu faire de ce maître orateur un redoutable tribun, si Dieu ne lui eût imparti la flamme et le cœur des apôtres. Apôtre, ayant reconnu la providentielle mission conquérante et sociale de l'œuvre de Montmartre, il entreprit, dans la basilique et par son rayonnement, de forger, d'organiser, d'entraîner des légions imprégnées de la mystique du Sacré-Cœur et ardentes à la diffuser. Les adorateurs et les adoratrices, éclairés de sa lumière et soutenus de son élan, multiplièrent en nombre et en dynamisme ; de 1894 à 1902, le total annuel de leurs factions saintes au pied de l'ostensoir s'éleva de moins de 17.000 à plus de 65.000. Milice priante, animée d'un esprit d'apostolat. Des journées de ferveur et d'études, ou de petits congrès, les tenaient en haleine et leur fixaient un programme. Parmi eux, toute une phalange, d'*Hommes de France au Sacré-Cœur*, conduits par un drapeau marqué du

saint emblème, augmentée d'ailleurs de groupements de province et souvent mobilisée par dizaines de mille en grands pèlerinages, rêvaient de travailler, pour l'amour du Christ, aux œuvres populaires et sociales. Ces œuvres, le Père Lémius les ralliait à Montmartre, et, par l'action de Montmartre, il les enrichissait de nouvelles unités ; c'est sous son influence qu'au matin d'une nuit d'adoration, naquit, avec l'Association catholique des Cheminots, tout l'ensemble des Unions professionnelles inspirées du même esprit. Comme tous les Oblats, en effet, le supérieur de Montmartre avait une prédilection pour les classes populaires ; mais, au delà des ouvriers qui besognent à la sueur de leur front, sa tendresse apostolique embrassait les plus misérables. Par un geste à la fois charitable et symbolique, il rassemblait dans la crypte du Sacré-Cœur, pour relever leurs âmes en secourant leurs corps, ces indigents et ces épaves humaines que nous a déjà révélés le ministère des retraites. Ainsi, de même que l'église souterraine porte la basilique érigée dans le ciel, ce digne fils de Mgr de Mazenod donnait pour support, à toute la vie du sanctuaire, la grande charité pour les pauvres.

Mais, si riches de nature et si bénis de Dieu que fussent un Lémius et un Rey, leurs épaules toutes seules eussent fléchi sous un tel fardeau, si d'actifs et dévoués collaborateurs n'étaient venus les soutenir. Les Oblats de Marie travaillent en équipes, unies par l'obéissance religieuse et, plus encore peut-être, par l'amour fraternel. L'équipe de Montmartre fut toujours un modèle et j'eus le bonheur autrefois d'y rencontrer quelques âmes d'élite dont les fortes individualités, capables de trancher sur le groupe, n'avaient d'autre ambition que de se

fondre en lui ; le Père Roux, dont l'éloquence provençale, toujours prête à jaillir, mais toujours alimentée par les eaux profondes de la doctrine et de l'amour, entraînait les cœurs au roulement des mots ; le Père Jonquet, de qui la fine intelligence et la riche culture enchantaient et captaient les esprits, pour les conduire à Dieu ; le Père Amorès, un bouillant carliste émigré d'Espagne qui, pour servir les âmes, avait mué en douceur sa fougue apaisée ou contenue ; le Père Célestin Augier, frère du supérieur général, à qui le Cercle catholique ouvrier de Montmartre dut une vie plus intense et un plus large recrutement ; le Père Vasseur, dont la verve aimable et la piété fervente animaient les adorateurs au début des veillées nocturnes ; le bon Frère Viossat, tout humble et tout menu, qui, avec une obstination souriante, discrète et indécourageable, parvint à recueillir, sou par sou, pour la construction de la basilique, une somme de 650.000 francs, mais qui, sans y toucher, savait ouvrir les cœurs encore mieux que les bourses et remplir l'Archiconfrérie plus encore que la caisse...

Et, sur tous les autres, celui qui fut vraiment, sous l'ère des Oblats, l'âme de la basilique et « le saint de Montmartre », le Père Yenveux.

Pour montrer, chez les fils d'Eugène de Mazenod, la profondeur et la puissance de la vie intérieure, nul autre, à ma connaissance, entre les contemporains, ne me fournissait un plus parfait modèle et, dans un chapitre précédent, j'ai essayé le portrait de son âme. Ici, l'évocation du temple national m'invite à compléter l'enseignement de son exemple, par le tableau de son activité.

Cet homme frêle et malingre, effacé d'allures et

timide d'aspect, qui semblait vouloir épuiser par le dénuement volontaire et la mortification sa santé déjà chancelante, cet homme, que la faiblesse de sa voix devait écarter de la chaire et son tempérament fragile, d'accord avec son goût du recueillement, tenir à l'écart de l'action, ce fut, en vérité, pendant près d'un quart de siècle, un des plus laborieux et des plus utiles artisans de l'œuvre de Montmartre.

Les cinq volumes compacts et longuement mûris de son maître livre, *Le Règne du Sacré-Cœur*, que le Cardinal Richard qualifiait de « monument spirituel, comparable au monument de pierre » et dont bien des pages furent écrites à genoux, ne représentent pourtant qu'une partie de son travail intellectuel. Au prix d'un long effort, il composa encore d'autres ouvrages et des notes copieuses en préparaient toujours de nouveaux.

Mais ce labeur de bureau, qu'il poursuivait sans cesse en esprit d'apostolat, ne le dispensait point d'un ministère plus actif. Son insuffisance oratoire ne le détournait aucunement de prêcher les pèlerins de la basilique, et, à défaut de l'éclat du verbe, il touchait, convertissait, sanctifiait ses auditeurs par la gravité de son attitude, l'austérité de sa physionomie, l'irradiation de sa ferveur et de sa foi.

Cependant, la seule prédication ne suffisait pas encore à son zèle. Auprès des chantiers de la basilique, il avait créé un patronage. Plus tard, il y ajouta des institutions qui lui donnent rang de précurseur. Pour les enfants, sa « Croisade angélique du Sacré-Cœur » préludait à la Croisade eucharistique ; l'Action catholique était préfigurée par ses « Auxiliaires de l'Apostolat »; c'est

lui, enfin, qui organisa l'Association des Prêtres-Apôtres, en leur donnant un programme de vie, qui n'était que le miroir de la sienne...

Les Oblats, sous les coups de la persécution, pouvaient quitter le sanctuaire de Montmartre; ils y laissaient pour toujours leur âme agissante. Hier encore, aux obsèques du Père Lémius, qui survécut trente-sept ans à son départ de la basilique, son digne successeur, Mgr Flaus, rendait à sa personne et à sa Congrégation religieuse un émouvant hommage de gratitude.

Cette mort elle-même, au surplus, par les souvenirs qu'elle éveille, ne permet-elle pas de souligner certains rayonnements que l'action des Oblats valut au sanctuaire.

Si les devoirs de leur ministère ne les avaient retenus loin de ce cercueil, n'aurait-on pas rencontré près de lui deux frères du Père Lémius, dont la présence eût rendu à son œuvre un double témoignage : le Père Huriet, récemment décédé, qui dirigeait alors la grande association des Cheminots catholiques inspirée de son zèle, et le Père Crosnier qui, dans la Meuse, anime actuellement les centaines de confréries paroissiales affiliées jadis à Montmartre, à l'appel de ses prédications ?

Enfin, si la voix du Père Lémius n'eût été scellée par la mort, l'ancien supérieur du temple national n'aurait-il pu répondre à ces religieux que lui-même, élargissant aussi l'influence du sanctuaire français, consacra ses dernières forces à l'érection d'un Montmartre universel, qui doit être, au Mont des Oliviers, par la coopération des peuples chrétiens, l'ex-voto de la Paix ?

***

Appelés par la Providence au ministère des pèlerinages, les Oblats ne l'ont donc assumé qu'en esprit missionnaire. Et c'est encore avec une intention apostolique, en même temps qu'une volonté d'obéissance à l'Église, qu'ils acceptèrent aussi la direction des paroisses et le gouvernement des diocèses.

Car, en dehors même des vicariats de missions, la confiance du Saint-Siège les a fait monter plus d'une fois sur le trône épiscopal, où plusieurs s'inscrivent en haut relief, comme un Langevin de Saint-Boniface, apôtre puissant et défenseur de la cité. Mais deux, sur tous les autres, y brillent au premier rang, dans l'éclat de la pourpre ; un des premiers collaborateurs de Mgr de Mazenod, le Cardinal Guibert, archevêque de Paris ; l'un des guides de la nouvelle génération, le Cardinal Villeneuve, archevêque de Québec.

Tous deux grands évêques et parfaits Oblats.

C'est à la tête du Séminaire d'Ajaccio que le choix de Grégoire XVI alla saisir le Père Guibert, pour en faire le pasteur du diocèse de Viviers; mais, avant d'instruire et de former les clercs, le missionnaire oblat s'était consacré à l'évangélisation des campagnes et des faubourgs. Cette double préparation devait marquer son épiscopat dans les montagnes du Vivarais ; avec sa volonté patiente et réfléchie, mais singulièrement vigoureuse et tenace, il visita son peuple afin de lui porter la parole divine et réforma son clergé pour en intensifier la vie spirituelle et en élargir l'action apostolique. Plus tard, à Tours, puis à Paris, si

les circonstances et l'âge ne lui permirent plus de déployer toujours la même activité extérieure, il resta jusqu'au bout l'animateur incomparable, dont les impulsions semblaient déclencher une force d'autant plus irrésistible que, mûries avec plus de prudence, elles se manifestaient avec plus de bonté. Défenseur de l'Église, avec une intrépidité dont l'énergie grave, sereine et digne accentuait la hardiesse et la puissance, modèle et propagateur de la dévotion pour le Sacré-Cœur et la Très Sainte Vierge, il se montra en même temps le père attentionné de son peuple. Sur les chemins de l'apostolat, résolument favorable à toutes les initiatives dont il avait pesé la doctrine et la sagesse, avançant toujours sans précipitation mais sans arrêt, il couvrit une longue étape et perça des avenues pour les progrès futurs. Or, ce type éminent de l'évêque et du prince de l'Église ne cessa jamais de s'affirmer religieux exemplaire. Lorsque Pie IX admirait, chez le Cardinal Guibert « la gloire de sa Congrégation », le Pape attestait, d'un seul mot, le lustre extérieur dont il l'avait enrichie et la fidélité intime qu'il lui avait gardée. Car ce n'était point seulement par l'austérité de la vie que ce cardinal était un parfait Oblat, c'était encore par l'observation de la règle.

Rapprochement caractéristique! Comme son grand aîné, le Père Villeneuve, supérieur du Scolasticat Saint-Joseph, d'Ottawa, professait la théologie et préparait les âmes au sacerdoce, lorsque Pie XI le choisit pour créer le nouveau diocèse de Gravelbourg. Un an plus tard, il élevait le jeune évêque au siège primatial de Québec et, bientôt, l'appelait dans le Sacré-Collège. Mais, entre les

deux cardinaux oblats, cette parenté de « vocation » épiscopale ne constitue pas le seul trait commun, ni même le plus profond. Très différents d'allure et de caractère, ils se ressemblent jusqu'à l'identité par l'indéfectible amour de leur famille religieuse, l'attachement total à l'esprit de l'Institut, la fidélité consciencieuse à la Règle. De même que l'archevêque de Paris, le primat de l'Église canadienne est un vrai fils de Mgr de Mazenod. L'on peut définir en deux mots cette haute et puissante personnalité, dont l'admirable unité intérieure se manifeste en activités multiples, en constatant que, du fondateur des Oblats de Marie, le cardinal Villeneuve a le souci dominant d'alimenter l'apostolat populaire aux sources de la vie spirituelle et de la science théologique. Aux retraites fermées, dont, professeur de dogme ou de morale, on le reconnaissait déjà comme un des dirigeants, des propagandistes et des praticiens, l'archevêque de Québec a donné une impulsion nouvelle et l'on a vu plus haut que, pour en prolonger l'influence, il forme en groupes et rassemble en Journées les anciens retraitants. Quant à la connaissance et à l'enseignement de la doctrine, le Père Villeneuve était déjà tenu pour un des maîtres de l'Église canadienne et, placé maintenant à sa tête, c'est avec un zèle ardent que, par ses prédications, ses Pastorales et ses écrits multiples, il en propage intensément la diffusion, dans l'élite et dans le peuple. Le peuple, il y a longtemps aussi que cette âme missionnaire en portait la sollicitude ; à sa charge essentielle de supérieur d'un Scolasticat, ce religieux, parmi plusieurs occupations de surcroît, n'avait-il point assumé de hautes fonctions dans le conseil des

Semaines sociales et des Syndicats catholiques ? Et, d'ailleurs, aujourd'hui, sous la pourpre, il continue de prendre une part active aux travaux des premières et d'apporter aux seconds la lumière de ses directives et l'appui de son autorité. Son intervention dans la grève du textile, au mois d'août 1937, eut un retentissement considérable : père du peuple et défenseur de la justice, il n'hésita point à soutenir, jusqu'à la grève inclusivement, des revendications qu'il estimait légitimes, en même temps que, d'autre part, il préparait la solution pacifique du conflit par un arbitrage dont il avait pris l'initiative. Cette action sociale, au surplus, conserve toujours, dans cette âme éminemment surnaturelle, une inspiration et un but apostoliques. Apôtre, en effet, comme les Mazenod, les Albini, les Jean-Baptiste Lémius, allumant au cœur des foules l'ardente piété qui l'attache à Jésus et à Marie, le Cardinal Villeneuve, dans la chaire de sa cathédrale, dans les plus modestes églises de son populeux diocèse ou dans les grands sanctuaires canadiens, ne cesse de prêcher avec tout le zèle, toute la flamme, toute la profondeur et toute la belle simplicité d'un missionnaire oblat. A ce dernier titre, d'ailleurs, il n'a garde d'oublier, ni ses frères en religion, ni leurs frères en apostolat, qui portent l'Évangile aux peuples infidèles : à la tête de l'Union missionnaire du clergé, pour tout le Dominion, et fondateur des Semaines missionnaires, il entretient, chez les prêtres et les laïques, un courant de générosité, qui s'épanche en aumônes et parfois jaillit en vocations.

Ce pasteur de diocèse est, en somme, un modèle, pour tous les membres de sa Congrégation, que

leur obédience appelle à gouverner des paroisses.

Ignoré des Règles primitives, ce nouveau ministère s'y trouvait toutefois implicitement prévu par la loi supérieure de l'obéissance. L'article 39 ne l'admet expressément que pour les missions chez les infidèles, — mais avec un dernier mot qui élargit les perspectives — : « Dans chacune de ces missions, précise-t-il, outre les exercices de piété que nos Constitutions prescrivent dans nos églises, et qui doivent se faire dans toutes les églises qui nous sont confiées, les missionnaires rempliront encore les parties du saint ministère regardées comme paroissiales, *chaque fois que l'Ordinaire du lieu le demandera.* »

Et ce fut précisément le cas, du vivant de Mgr de Mazenod, pour les Ordinaires des diocèses canadiens.

Lorsque, dès 1845, quatre ans tout juste après leur arrivée sur les bords du Saint-Laurent, les premiers apôtres envoyés par le fondateur acceptaient la direction spirituelle des « Chantiers », c'étaient, au fond, de futures paroisses dont ils traçaient les limites et disposaient les bases. Car, sur les emplacements déboisés par ces équipes de défricheurs auxquels ils portaient la parole de Dieu, bientôt des villes allaient surgir, où leur apostolat missionnaire se stabiliserait peu à peu en ministère pastoral ; et les évêques, dont ces cités nouvelles agrandissaient le diocèse leur demanderaient naturellement de s'adapter à cette situation nouvelle.

Adaptation si parfaite, à l'user, que l'autorité religieuse y verrait une indication de la Providence et, dans la suite des temps, confierait aux Oblats l'organisation de la vie paroissiale en plusieurs centres populaires.

Et c'est ainsi que nous les trouvons maintenant installés au Sacré-Cœur et à Saint-Joseph d'Ottawa, à Saint-Sauveur de Québec, à Saint-Pierre de Montréal et aussi, loin des grandes villes, en ces paroisses relativement plus jeunes qui, tantôt, portent encore les vieux noms indiens de Kapuskasing ou de Maniwaki, tantôt se sont fleuries de gracieux noms français, comme la Pointe-Bleue, Mont-Joli, Ville-Marie.

Pressés par la pénurie de prêtres et les besoins du peuple, plusieurs diocèses d'Europe et des États-Unis ont suivi cet exemple.

En France, néanmoins, malgré la crise du recrument sacerdotal, les Oblats de Marie n'exercent pas ordinairement le ministère paroissial; mais, bien souvent, autour de leurs sanctuaires de pèlerinages ou de leurs établissements d'études, ils lui apportent un généreux concours. J'ai vu les professeurs d'un Scolasticat se multiplier dans les villages voisins, pour suppléer à l'absence du prêtre ou pour le seconder dans une tâche écrasante. Un fils d'Eugène de Mazenod ne refuse jamais son aide à ses frères du sacerdoce, ni son secours aux populations délaissées.

En d'autres pays, la Congrégation, sur l'appel des évêques, a pris officiellement la direction de plusieurs paroisses, en particulier dans les centres industriels et dans les campagnes. L'île de Jersey presque tout entière est gouvernée spirituellement par des Oblats de la province de Paris. De Rome, un essaim de Pères est parti pour New-York au secours des émigrés italiens. En Irlande, en Belgique, aux Pays-Bas, dans la Tchécoslovaquie, des populations laborieuses ont été confiées aux soins de ces apôtres. Apôtres, ils le sont plus

encore dans la Diaspora d'Allemagne et dans certaines régions de la République américaine, où les familles catholiques sont parfois noyées comme une poussière au milieu d'un monde protestant ; car, dans ces postes difficiles et donc plus enviés, fidèles aux instructions de leur fondateur et aux inspirations de leur zèle, ils s'efforcent non seulement de protéger le bercail, mais encore d'y ramener les brebis perdues.

C'est la caractéristique, au surplus, de toutes leurs paroisses, en toutes les régions, que d'être animées d'un souffle apostolique, soit dans la prédication plus intense, soit dans les œuvres multipliées sur le double terrain charitable et social.

De tout temps, d'ailleurs, autour de leurs résidences et de leurs sanctuaires, avant d'en faire une extension de leur ministère pastoral, les Oblats ont suscité des institutions populaires. Une statistique établie pour quelques maisons de France, avant les expulsions de 1880, nous révèle, à Nancy, à Limoges, à Tours, à Autun, des œuvres de servantes et d'ouvrières, de persévérance et de secours mutuel à l'intention des jeunes filles, de vocation pour les enfants pauvres, de vestiaire au profit des indigents, d'institutrices et d'employées de commerce, de cercles et d'aumôneries militaires — et, notamment, à Tours, sous l'épiscopat de Mgr Guibert, une « Union catholique et sociale de Touraine », de deux tiers de siècle antérieure à l'*Action catholique*. Et, comme un écho de ces initiatives lointaines adaptées aux nouvelles générations, j'ai rencontré naguère, à la campagne, des religieux oblats qui consacraient ce qu'on n'ose appeler leurs loisirs à mobiliser des sections jacistes ou à diriger des colonies de vacances.

Des exemples analogues, on en peut récolter, d'ailleurs, en toutes leurs provinces ; mais c'est encore au Canada qu'ils se présentent en gerbes. Dans leurs paroisses, élargies par leurs œuvres de colonisation, ces missionnaires entretiennent à la fois le foyer des institutions surnaturelles et le rayonnement des activités charitables et sociales Partout, des élites d'apôtres y sont organisées en confréries et, à Saint-Sauveur de Québec, grâce au zèle dévorant de prêtres comme le Père Lelièvre et d'humbles coadjuteurs tels que ce Frère Verret, dont toute la ville admirait la sainteté, l'Association des Hommes du Sacré-Cœur a pris une telle envergure et diffuse de telles radiations, que cette église est parfois qualifiée de « Montmartre canadien ». Sur un autre plan, voici la paroisse de Hull, où les Oblats contribuèrent à fonder, dans cette région, la première Union des Travailleurs catholiques, et celle de Mont-Joli, dont ils ont fait le centre des Œuvres sociales du diocèse de Rimouski. Et combien n'en ont-ils pas créés, de syndicats ouvriers et agricoles, de sociétés de secours mutuels, de sections d'Action catholique !

Enfin, que dire de leurs Cercles de Jeunesse ! Avant même de recruter ses premiers collaborateurs, l'abbé de Mazenod, dans sa ville natale, avait déjà donné cet exemple. Aussi, dans sa Règle, il ne manqua point d'insérer cette recommandation, qui figure à l'article 128 : sauf impossibilité véritable ou contre-avis de l'Ordinaire, il faut instituer « dans chacune de nos maisons, une Congrégation de jeunes gens ».

C'est au Canada surtout que ses disciples ont entendu cet appel. Ils continuent actuellement d'y répondre, avec cet esprit d'initiative et d'adap-

tation qu'ils ont hérité de leur Père; c'est un des leurs qui, voici peu d'années, fonda la J. O. C. canadienne, forte aujourd'hui de près de 40.000 membres.

De quel poème original et saisissant ne pourrait s'enrichir une nouvelle *Légende dorée*, si l'on y romançait la véridique histoire de ce Père Roy, né d'une famille ouvrière et poussé presque au hasard dans les quartiers populeux d'une grande ville, n'ayant à vingt-deux ans d'autre métier que celui de vendeur de journaux sur la voie publique, appelé soudain par une voix sacerdotale inspirée du ciel à la vocation ecclésiastique! Dix ans d'études acharnées et laborieuses, inaugurées péniblement par les rudiments de la langue latine! Et le voici prêtre, et tout de suite apôtre des faubourgs dont il est sorti. Missionnaire des pauvres, il a vu son idéal exactement réalisé par les Oblats dont il porte maintenant le grand crucifix. Le contact intime, le contact du cœur à cœur, avec les jeunes ouvriers, lui est facile et naturel; il les cherche, les saisit, les retient, les forme, les surnaturalise, les transmue en apôtres et, désormais conquérants de leurs frères, il les replonge à plein corps au sein de leur milieu. La J. O. C. est fondée.

Cependant cette esquisse de l'apostolat pastoral exercé par les Oblats canadiens ne serait pas complète, si l'on n'ajoutait ici qu'il s'élargit encore au delà du « milieu ». Les descendants de ces générations qui, voici près d'un siècle, accueillaient les premiers apôtres envoyés par Mgr de Mazenod, ce sont eux maintenant qui fournissent à la Congrégation de nouvelles recrues pour les missions lointaines. L'année dernière encore, les provinces

du Canada pouvaient envoyer neuf missionnaires aux brousses du Basutoland et six aux glaces du Grand-Nord.

Mais, dans cette esquisse abrégée du ministère oblat chez les peuples chrétiens, n'aurions-nous pas encore omis quelque détail ? Jetons un dernier regard au fond de la misère, et nous pourrons réparer nos oublis !

Il n'est indigence, en effet, ni même déchéance morale, sur lesquelles ne se penchent affectueusement les « missionnaires des pauvres ».

Les voici, par exemple, en leurs « réformatoires » et principalement dans celui de Maggona, de la mission de Ceylan, dévoués de tout cœur à l'enfance coupable et réalisant en sa faveur des miracles de réhabilitation, surtout par la bonté, la patience, le tact, l'esprit surnaturel des Frères coadjuteurs — un admirable chef comme le Frère Lépinay, un éducateur apôtre tel que le Frère Renaud — qui remplacent avantageusement les anciens gardes-chiourmes !

Dans leur nouvelle maison de Payerne, en Suisse, aumôniers des Sœurs de l'Immaculée Conception, les voici coopérateurs d'une œuvre établie pour les enfants aveugles et sourds-muets !

En Californie, ce sont les hôpitaux de tuberculeux dont ils se sont faits les chapelains.

Et c'est hier encore que, dans un livre émouvant, le Père Devès évoque la mémoire de cet admirable Père Dassy, qui, tour à tour, à Marseille, fonda l'Institut des Jeunes Aveugles et des Sourds-Muets, puis rassembla en Congrégation ces saintes filles de Marie Immaculée, que le peuple a justement baptisées les Sœurs des Aveugles.

Mais je crois bien que, dans cette descente au

pays des misères et des infirmités, c'est auprès des détenus, surtout, que nous retrouvons les Oblats de Marie.

Chez ces religieux, on le sait, l'apostolat des prisonniers est une tradition qui remonte à la jeunesse d'Eugène de Mazenod. Devenu prêtre et supérieur d'une Congrégation, l'intrépide missionnaire continua de le pratiquer jusqu'à l'héroïsme, et c'est miracle, on s'en souvient, s'il n'en fut pas le martyr. Longtemps en France, il devait trouver, sur ce terrain, des émules de son dévouement et des imitateurs de son sacrifice. A Tours, à Limoges, à Nancy, les Oblats, jusqu'en 1880, furent les aumôniers des prisons et, dans cette dernière ville, en 1855, ayant contracté le typhus au chevet des mourants, le Père Dorny tomba au champ d'honneur de la charité. Cette mission, qui leur est interdite depuis cinquante ans, c'est avec joie qu'en souvenir de leur fondateur, ils la reprendraient aujourd'hui.

Leurs frères la continuent chez d'autres peuples, aux États-Unis surtout. L'un d'eux, le Père Hugh Finnegan, chargé du ministère religieux dans la prison de Huntsville, au Texas, est connu de tout ce pays sous le titre d' «aumônier de la chaise électrique ». Au printemps de l'année 1938, c'est pour la quatre-vingt-dix-huitième fois qu'il accompagnait un condamné dans « le corridor de la mort », et, sur ce nombre, soixante-dix-sept, avant leur exécution, furent par lui baptisés dans la foi catholique. Il les a tous vus s'abandonner au bourreau dans le calme et la paix, quelques-uns même dans la sérénité. Ces criminels de la veille emportaient par delà le tombeau la certitude que, frappés par la justice des hommes, ils avaient reçu

le pardon de Dieu et que, tout à l'heure, ils seraient accueillis par l'infinie miséricorde. Et, pour opérer ces conversions, le Père Finnegan n'a d'autre secret qu'un immense amour des âmes les plus pauvres et une confiance illimitée dans la tendresse divine.

C'est bien l'exemplaire achevé des Oblats de Marie ; car son ministère, qui saisit des créatures de Dieu dans la pire déchéance et le désespoir suprême, pour les transfigurer en élus, c'est tout le symbole de leur apostolat.

CHAPITRE VI

APOTRES EN CHRÉTIENTÉ : LE MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT, DU LIVRE ET DE LA PRESSE

Par les missions intérieures, le rayonnement des pèlerinages et le ministère pastoral, les Oblats de Marie travaillent à défendre, à rétablir ou à développer, dans les pays chrétiens, la civilisation chrétienne. Pour appuyer efficacement ce grand effort, que leur reste-t-il à faire ? Susciter et former des légions d'apôtres ! Et c'est toute la cause, et c'est toute la fin, de leurs fondations enseignantes et de leurs œuvres intellectuelles.

Préparer des prêtres apostoliques, au sein du clergé séculier, comme en leur Institut, c'est encore un apostolat. Et, si la voix de l'Église ou l'indication des événements les invite à fonder des institutions scolaires, qu'il s'agisse de petites écoles, de collèges ou d'universités, ils n'accepteront le mandat d'instruire la jeunesse que pour former des chrétiens complets, c'est-à-dire animés de l'amour de leurs frères. Enfin, que certains d'entre eux, se sentant appelés par la Providence à l'œuvre littéraire, ils en reçoivent l'autorisation de leurs supérieurs, ils n'écriront que pour gagner des âmes.

De ces trois ministères auxiliaires des missions

c'est le premier qui attira d'abord Mgr de Mazenod.

Ses Constitutions le prévoient, le désirent et déjà le préparent. « La fin la plus excellente de notre Congrégation, après les missions, précise l'article 48, est sans contredit la direction des Séminaires » où « sont formés ceux qui devront enseigner aux peuples la saine doctrine et les conduire dans la voie du salut ». Et, sans plus attendre, afin que la Société puisse répondre au premier signe, le fondateur détermine les qualités qui s'imposent aux directeurs éventuels de ces institutions. Ils « devront, dit l'article 50, se distinguer... par une intelligence perspicace, un sens rassis, une grande rectitude de jugement et surtout une solide piété » ; il leur faut en outre, ajoute l'article 53, la « profonde connaissance des sciences sacrées, une méthode de sage direction », enfin la « sagacité puisée dans l'oraison et l'expérience, pour discerner les esprits et modeler peu à peu les âmes selon le divin exemplaire, le Christ ». Mais un autre motif encore, et tout surnaturel, entraîne ici Mgr de Mazenod. « Dans l'esprit du fondateur, nous apprend le Père Rambert, un de ses biographes, le missionnaire n'est pas seulement l'apôtre populaire, il est l'apôtre du clergé ; ... c'est l'oblat du sacerdoce, ... offert, consacré à la sanctification. »

Toutefois, cette responsabilité des Séminaires, le jeune supérieur, toujours retenu par l'abandon et l'humilité, ne la sollicite point et même, lorsqu'en 1827, son oncle, Mgr Fortuné de Mazenod, veut lui confier les Séminaristes de Marseille, il commence par décliner cette charge. C'est seulement après le refus de sociétés plus anciennes et sur l'intervention du Pape Léon XII, qu'il donnera son acceptation. Sept ans plus tard, appelé par

l'évêque d'Ajaccio, ce qui emportera cette fois son consentement, c'est la situation déficiente où se trouve le clergé de Corse ; il s'agit là d'une sorte de pauvreté qui touchera son cœur.

Le bien que ses fils ont réalisé dans ce Séminaire, agrandi récemment à Vico d'une maison de vocations tardives, et qu'ils continuent d'y accomplir encore après un siècle révolu ; les mérites et les vertus de ces générations de prêtres dont ils ont sanctifié l'âme, élargi la culture et ravivé le zèle ; la salutaire influence qu'ils exercent toujours sur une population maintenue et raffermie dans la foi par l'action de ce clergé, tout cet apostolat enfin, si conforme à leur esprit missionnaire, nous laisse, avec l'admiration pour une telle œuvre, le regret qu'il n'y ait plus qu'un seul diocèse de France à en posséder le bénéfice. Car, à Marseille, après la mort du fondateur, à Fréjus, au moment de la proscription des religieux, à Romans et à Quimper après une assez courte expérience, les Oblats, pour des raisons diverses, ont dû abandonner la direction des séminaires français.

Par contre, au Canada, c'est en ces derniers temps qu'on leur a confié ce ministère. Auprès de leur Université d'Ottawa, dont j'aurai à reparler, ils ont assumé la formation des clercs en 1925, ouvert, en 1928, une école supérieure de théologie et créé, en 1937, un Séminaire universitaire. En 1930, à Gravelbourg, ils inauguraient, pour ce diocèse et pour les territoires de Saskaton, Grouard et Prince-Albert, le Séminaire de Mazenod.

Mais c'est surtout pour le recrutement de leur famille religieuse et, dans leurs vicariats lointains, pour la préparation d'un clergé indigène, que les

Oblats de Marie se consacrent à l'enseignement théologique et à la préparation sacerdotale.

Dans toutes leurs provinces et dans plusieurs de leurs missions, c'est un puissant réseau de vingt-sept scolasticats qui, entre les mains d'un corps professoral de haute science et de zèle ardent, répondant de tous points aux normes fixées par le fondateur il y a plus d'un siècle, abrite aujourd'hui 1.347 élèves, — dont la répartition, du reste, est fort inégale, puisque, de 353 pour les cinq provinces canadiennes (à l'exclusion des vicariats), de 155 pour les trois provinces de France et de 139 pour la province d'Allemagne, les effectifs descendent à quelques pauvres unités, mais d'ailleurs si riches d'espérances, pour les missions de l'Extrême-Nord d'Amérique et de l'Extrême-Sud africain.

A quel degré de profondeur et d'intensité, dans ces « séminaires » de l'Institut, sont activées, d'un même élan, l'initiation doctrinale et la formation spirituelle, on l'a pu constater dans le chapitre où j'essayai de montrer comment un missionnaire oblat se forge et se finit. Au sortir du scolasticat, Mgr de Mazenod veut l'œuvre terminée. « Inutile de se flatter qu'on se formera plus tard, aimait-il à redire au sujet de l'instruction. Si l'on n'achève pas ses études, quand il en est temps, on restera ignorant. »

Ce puissant et fervent travail est poussé, dans les Séminaires de Missions, pour les clercs indigènes, avec autant de sollicitude et d'énergie que dans les établissements de vieille chrétienté. Nous les retrouverons, ces séminaires, en suivant les Oblats chez les peuples infidèles. Il convient toutefois de rappeler ici que, dès l'origine, à Ceylan, dont la haute

classe est intelligente et cultivée, le Père Séméria et ses premiers collaborateurs engagèrent cet apostolat d'avenir : en 1871, évêque de Jaffna, puis, douze ans plus tard, archevêque de Colombo, Mgr Bonjean fonda tour à tour deux séminaires, d'où sont déjà sortis des prêtres d'élite. En Afrique du Sud, au milieu de peuplades hier presque sauvages, il fallut plus de temps pour opérer le défrichement spirituel; mais, depuis 1927, à Roma, capitale religieuse du Basutoland, fonctionne un grand séminaire qui déjà, de cette terre désespérément stérile il y a cinquante ans, a fait germer deux prêtres noirs.

Si les scolasticats sont de vrais séminaires, les dix-sept juniorats de la Société constituent, par ailleurs, d'excellents collèges, où 2.151 enfants reçoivent, avec une forte éducation religieuse, une parfaite instruction classique.

Mais, d'autre part, il y a longtemps que les Oblats, toujours dociles aux indications de la Providence et toujours attentifs aux besoins spirituels des populations dont l'Église leur a confié la charge, ont créé des collèges proprement dits, voire même une Université.

Cette extension, du reste, était prévue par la Règle, qui stipule, en son article 133, que les missionnaires, en cas de nécessité « pourront », avec l'autorisation du supérieur général, « fonder ou accepter de diriger des petits séminaires ou des collèges ». Et c'est Mgr de Mazenod lui-même qui, dans sa précieuse *Instruction relative aux Missions étrangères*, a pris soin de commenter et de souligner cette recommandation: à ses missionnaires, il y fait « un devoir, non seulement de former à la piété, mais aussi d'instruire dans les

sciences divines et humaines la jeunesse, soit cléricale, soit laïque ».

Le « cas de nécessité », prévu par les Constitutions, s'imposa dans l'île de Ceylan, devant l'urgence d'établir un enseignement chrétien que, seuls, les Oblats pouvaient assurer. C'était, pour eux, un devoir apostolique et, d'autre part, ces « simples » apôtres avaient assez d'intelligence, de savoir et de culture, pour le remplir exactement. Le Père Le Goc et le Père Yves Le Jeune, tous deux brillants lauréats de Cambridge, étaient fort capables de diriger les études secondaires dans un établissement de langue anglaise, affilié d'ailleurs à la célèbre université britannique. Aussi, pour le plus grand profit des âmes, en même temps que pour l'heureuse instruction des esprits, on a pu voir, à Colombo, le Collège Saint-Joseph, ouvert en 1896 par un des plus utiles collaborateurs de Mgr Bonjean, le Père Ch. Collin, prendre une extension et gagner un prestige qui suffiraient à placer les « Missionnaires des pauvres » au premier rang des Congrégations enseignantes. Non seulement, de 307 élèves au début, son effectif est monté à 1.816 ; mais encore, à côté de lui, plus d'un millier d'adolescents poursuivent leurs études au Collège Saint-Pierre, qui n'en formait d'abord qu'une simple annexe. En même temps, Jaffna, marchant sur les traces de la métropole, voyait s'élever à 838 élèves la population du collège Saint-Patrice. Et, plus récemment, s'adaptant toujours aux nécessités sociales afin de suivre partout les générations nouvelles, nos missionnaires ont créé, dans la campagne, à Kalaniya, sous le vocable de Saint-Paul, une école d'Agriculture, enrichie d'une ferme expérimentale.

Nécessité non moins impérieuse au Canada, où l'autorité religieuse, assumant en ce pays la responsabilité de l'enseignement classique, a besoin d'une légion de maîtres expérimentés, qui soient en même temps des apôtres. Il s'agissait ici, pour les Oblats, de rendre service à l'Église et aux âmes. Ils y furent encouragés, d'ailleurs, au début, par Mgr de Mazenod lui-même.

Toute une couronne de collèges ou de petits séminaires, à Gravelbourg, à Saint-Boniface et à Saint-Albert, pour la population de langue française, en Colombie britannique et dans l'Ontario, pour les jeunes Canadiens-anglais, à Winnipeg pour la colonie allemande, y rayonne autour de l'Université d'Ottawa — complétée par le collège irlandais de Saint-Patrice — qui, dans le domaine de l'enseignement, constitue le chef-d'œuvre des Oblats de Marie.

Par son origine, elle remonte aux débuts de leur apostolat canadien. C'est en 1848, en effet, que fut fondé le modeste établissement que la Providence allait si largement agrandir. En 1866, l'État lui accordait sa charte officielle et, en 1889, l'Église l'élevait au rang d'Université catholique. Près d'un demi-siècle plus tard, en 1934, ayant pu sans peine adapter ses statuts et son programme à la Constitution *Deus scientiarum Dominus*, elle se voyait confirmée dans ce dernier titre. Avec les 2.300 étudiants qui viennent s'instruire aux leçons de ses 178 professeurs, et les 17 collèges qui lui sont affiliés, elle exerce une influence et possède un prestige incontestable ; en plusieurs de ses branches, elle est l'émule des puissantes Universités de Montréal et de Québec.

Mais ce qu'il importe ici de souligner, c'est à

quel point cette grande institution d'enseignement classique et supérieur est vivifiée par l'âme surnaturelle, généreuse, apostolique, entreprenante des Oblats de Marie Immaculée.

Cet esprit se manifeste surtout: dans le primat que l'Université reconnaît à l'étude des sciences sacrées, — dans l'atmosphère religieuse et fraternelle dont elle s'efforce de baigner la jeunesse étudiante, — dans l'adaptation de ses cours aux besoins de la génération nouvelle, — enfin dans ses initiatives d'apostolat populaire.

Non contents de donner, au-dessus des Lettres et des Arts, cultivés pourtant avec une compétence attentionnée, la toute première place aux Facultés ecclésiastiques, l'Université d'Ottawa les a complétées par un Institut de philosophie, par des chaires de droit international et de sociologie s'inspirant avant tout de la doctrine chrétienne, par une Société thomiste dont l'initiateur et le premier président fut le futur cardinal Villeneuve, enfin par un Séminaire universitaire qui lui valut les félicitations de Rome et où les Scolastiques oblats fusionnent avec des clercs séculiers du Canada et des États-Unis.

Cette fraternité se retrouve dans la jeunesse laïque, où les Canadiens des deux langues, s'ils possèdent naturellement leurs cercles et leurs organes distincts, constituent, d'abord autour de l'autel, puis sous l'égide de la « Jeunesse étudiante catholique » et dans maintes réunions communes — ou parfois même dans des épreuves et manifestations sportives — une seule et vraie famille, une famille prolongée même au dehors par son alliance avec la Fédération des Universités canadiennes et le groupement catholique international de la *Pax*

Romana. D'abord, « autour de l'autel », avons-nous constaté. C'est bien l'autel, en effet, qui cimente cette amitié ; car, sous l'influence apostolique des missionnaires oblats, les solennités patronales de l'Immaculée Conception, de Saint-Joseph et de Saint-Thomas d'Aquin, les adorations mensuelles et les communions fréquentes, enfin toute une vie solidement chrétienne, affirmée par des œuvres, entretiennent, dans ce monde universitaire, une ambiance de profonde charité.

Et c'est déjà pourvoir aux besoins de cette génération que de la constituer, face aux révolutions de l'avenir, en un bloc homogène et cordialement uni. Mais cette même prévoyance oriente également l'élaboration des programmes, enrichis presque chaque année de matières opportunes : hier, pour préparer des citoyens influents dans leur patrie, toute une école de hautes études politiques et sociales et tout un enseignement de journalisme ; aujourd'hui, pour susciter des catholiques fidèles, instruits et militants, des cours méthodiques et suivis d'*Action catholique*, inspirés des directions du Pape et pouvant former à la fois des apôtres et des techniciens ; enfin, pour aimanter les âmes vers l'évangélisation des infidèles ou tout au moins vers l'aide aux évangélisateurs, une chaire de missionologie.

Mais, d'autre part, cette Université des Oblats, qui se propose de forger des élites intellectuelles et sociales, n'a garde d'oublier les détresses et les besoins de la foule. Aux étudiants qui veulent travailler dans la presse, elle prêche le devoir et donne le goût des œuvres populaires ; aux jeunes qui se sentent attirés vers la politique, elle inculque avec un soin particulier la doctrine sociale de

l'Église. Enfin, deux sections spéciales viennent d'être organisées, l'une pour fournir des institutrices aux petites écoles, l'autre, avec la collaboration des Sœurs Grises, pour assurer des gardes-malades aux pauvres gens.

En somme, ces éducateurs missionnaires ont pour but éminent, dans le cadre d'un enseignement culturel, de préparer toute une génération de prêtres et de laïcs apôtres, capables de refaire ou de consolider la civilisation chrétienne. Le Père Hébert, recteur de l'Université, dont une médaille de l'Académie française a récemment sanctionné le mérite personnel, en même temps que les services et la valeur de la grande institution qui s'incarne en lui, le déclarait naguère, à la fin d'une assemblée générale : « Notre civilisation redeviendra intégralement chrétienne ou elle ne sera pas ; elle retournera au Christ et à sa doctrine ou elle croulera sous les coups des forces destructives du communisme, du matérialisme, et de l'athéisme... Nous sommes trop chrétiens et trop informés pour ne pas saisir quel rôle magnifique est dévolu aux institutions d'enseignement supérieur dans ce conflit décisif et inévitable. »

***

Mais cette œuvre d'éducation, toujours apostolique, exercée sur le terrain scolaire, ne devait-elle pas s'élargir, avec le même idéal et dans le même esprit, par le livre et par la presse ?

Des religieux missionnaires, armés pour les combats de la plume aussi bien que pour les joutes de la parole, tout à la fois par l'ensemble de leurs études ou de leurs disciplines, et aussi par tout

ce que l'amour passionné du Christ et des âmes ajoute encore de surcroît et de fini aux connaissances acquises et aux dons naturels, ces religieux ne se sentiraient-ils pas attirés par ce champ de bataille, aujourd'hui si largement ouvert et si profondément labouré ?

Toutefois, une question se posait : cette nouvelle extension cadrerait-elle avec l'esprit du fondateur et sa conception de l'Institut ?

Dans la préface d'un volumineux catalogue, où le Père Bernad énumère tous les ouvrages et tous les périodiques édités par les Oblats jusqu'en 1915 — et dont la continuation serait fort désirable — ce problème est aussi nettement résolu que loyalement posé.

Mgr de Mazenod, missionnaire dans l'âme, apôtre des populations les plus pauvres et, par ses fils, évangélisateur des peuples infidèles, ne met rien au-dessus de la prédication. En 1827, au Père Suzanne qui rêvait d'écrire une apologétique, il rappelle d'abord que « la grâce de la conversion est éminemment attachée à la parole ». Un peu plus tard, à propos d'un autre religieux tenté du même projet : « Tout doit être sacrifié, déclare-t-il, à ce premier devoir » (le devoir de prêcher). Toutefois, il ajoute aussitôt : « Le point essentiel étant sauvé, je consens très volontiers qu'il s'occupe à réfuter et à confondre les ennemis de l'Église. » Et, de même, sa réponse au Père Suzanne avait été atténuée de cette restriction : « Je ne veux pas dire par là qu'il ne faille pas écrire ; je prétends seulement qu'il faut y mettre moins d'empressement. » C'est enfin la même pensée qu'il exprime dans une lettre au Père Dassy, supérieur de la maison de Nancy, fort doué pour

les recherches historiques, à qui des commissions officielles ont demandé son concours. L'autorisation qu'il lui accorde est subordonnée à cette condition formelle : « Oui, lui dit-il, si vous vous sentez de force à concilier les occupations de ce nouvel emploi avec le devoir de votre état... » ; car « songez que vous êtes tenu avant tout à évangéliser. »

Ainsi, Mgr de Mazenod ne réprouve nullement l'apostolat de la plume et n'en écarte point la possibilité ; il veut seulement qu'on le considère comme un ministère accessoire après celui de la parole. Mais, par ailleurs, avec sa haute prévoyance, il se préoccupe de former ses religieux à ce travail éventuel, que les indications de la Providence ou les appels de l'Église peuvent rendre opportun, voire même nécessaire. Il faut qu'un Oblat soit toujours prêt à tout, pour le service de Dieu et le salut des âmes. « Préparez-vous, conseille-t-il un jour à ses étudiants, préparez-vous à combattre les erreurs du siècle avec les armes de notre époque... A la philosophie et à la théologie, joignez le culte des lettres, ...sachez écrire aussi bien que parler ! » Et, dès 1831, au Père Mille, supérieur de la petite communauté qu'il a momentanément abritée en Suisse, « nous vivons, écrit-il, dans un siècle où il faut repousser les mauvaises doctrines autant par les écrits que par la parole. Que plusieurs des nôtres se rendent propres à la polémique, pour laquelle les ennemis de la foi ont tant de facilité et montrent tant de passion. Veillez à ce qu'on écrive bien !... »

Or, il n'est pas douteux que, cent ans après cette constatation, l'importance des controverses et même des combats de la plume a pris une ampleur et une gravité qui détermineraient Mgr de Mazenod

à confirmer la recommandation qu'il faisait dès lors au Père Mille. D'autre part, on sait quelles directives générales, au-dessus de toutes les indications particulières, le fondateur des Oblats de Marie a laissées à sa famille religieuse : au tout premier rang, l'obéissance prompte et fidèle à tous les appels de Dieu, surtout quand ils se font entendre par la voix du Souverain Pontife.

Et, donc, en un temps où Léon XIII affirme qu' « un journal catholique est une mission perpétuelle dans une paroisse » ; à une époque où Pie X déclare : « En vain, vous bâtiriez des églises, vous prêcheriez des missions, vous fonderiez des écoles ; toutes vos bonnes œuvres, tous vos efforts seraient détruits, si vous ne saviez manier en même temps l'arme défensive et offensive de la Presse loyale et sincère », — est-ce qu'on pourrait douter un instant que ce grand missionnaire n'encourageât les prédicateurs à *missionner* aussi par la plume ?

L'essentiel, c'est qu'effectivement, tous leurs écrits soient un apostolat.

Mais ne suffit-il point de feuilleter le catalogue du Père Bernad, d'ouvrir au hasard un des volumes édités par ces religieux, de constater, même quand il s'agit d'une œuvre en apparence profane, les motifs et le but de sa publication, pour reconnaître que, sur ce point spécial, aussi bien que dans toutes les autres manifestations de leur activité, les Oblats de Marie demeurent intégralement fidèles à l'esprit de leur fondateur ?

Oui, leur littérature est essentiellement missionnaire.

Sur 1.373 noms relevés par le Père Bernad et (compte tenu de la répétition de quelques titres en diverses catégories de sujets) sur près de

3.000 volumes enregistrés dans son Catalogue, on ne trouverait pas un auteur, pas un livre, qui ne fût apostolique, au moins par son inspiration.

Laissons de côté, pour le moment, deux sortes d'écrits qui ressortissent à l'évangélisation des pays infidèles, études missionologiques ou petits traités, recueils, manuels composés en langues indigènes.

Presque tout le reste est consacré à la science, à l'histoire ou à la vulgarisation religieuses.

Dans cette vaste collection, l'on peut compter approximativement 300 ouvrages de théologie dogmatique ou morale, d'apologétique et de controverse, 700 de liturgie, de vie chrétienne ou de dévotion, 500 de catéchisme et d'instruction religieuse, 350 d'histoire générale ou d'histoire des Oblats, d'hagiographie, de biographie catholique, 280 d'études ou de récits sur les missions étrangères, 400 de sciences profanes, inspirés d'un but apostolique ou destinés aux collèges de la Congrégation, 160 de géographie, de voyage, de linguistique ou de lexicographie.

Beaucoup, parmi ces travaux multiples, ont une haute valeur scientifique, spirituelle, enseignante ou littéraire, et, dans ce nombre, on ne saurait oublier les œuvres pastorales de ces grands évêques que furent les Taché, les Bonjean, les Guibert et dont le Cardinal Villeneuve a maintenant recueilli l'héritage ; car, entre les centaines de noms que devrait comporter une nouvelle édition de la liste Bernad, celui de l'archevêque de Québec aurait une place de choix.

A côté d'eux, ce n'est pas seulement un catalogue oblat, c'est un dictionnaire des Lettres, qui pourrait mentionner plusieurs écrivains de puissant labeur et de vrai mérite.

Tout récemment, la mort immobilisait deux plumes qui firent honneur à la Congrégation et rendirent service à l'Église et aux âmes; les Père Morice et Ortolan. Le premier, transplanté de la Mayenne aux prairies du Grand-Ouest, reçut de ses supérieurs, après vingt-cinq ans de mission, son obédience d'auteur. En moins de trente ans, il devait publier plus de cinquante ouvrages, dont une douzaine en anglais, qui abordent aussi bien l'anthropologie que l'histoire et la controverse que la linguistique; son émouvante et minutieuse *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien*, en quatre volumes, fut couronnée par l'Académie française et son savant travail de 800 pages sur les origines, la langue et les mœurs de certaines tribus indiennes emporta les suffrages de tous les spécialistes. Quant au Père Ortolan, tout en élevant à son fondateur et à sa famille religieuse un vrai monument historique, il trouva le temps de consacrer à la science des astres une série d'ouvrages, où le firmament chante la gloire de Dieu.

Non moins que ces deux morts d'hier, le Père Chounavel, tombé sur la brèche... au seuil de sa centième année, demeure encore vivant dans la mémoire de tous ceux qui le connurent aux missions de Ceylan. Un Pic de la Mirandole, inspiré d'une âme de cristal et de feu! Il pouvait utiliser tour à tour, au service de l'apostolat, le don de la mécanique, l'art du musicien, la palette du peintre, le ciseau de sculpteur, et enfin la connaissance approfondie des langues tamoule et singhalaise, dans lesquelles il composa toute une collection de volumes, allant de la grammaire à l'histoire religieuse, à l'enseignement doctrinal, aux œuvres de piété!

Le Père Petitot, lui, se spécialisa ; mais ses travaux considérables et fouillés dans le domaine de l'anthropologie, qu'il avait découvert en missionnant chez les Peaux-Rouges, ont fait de lui l'un des maîtres de cette science. En 1875, à Nancy, dans certain Congrès international, il eut l'honneur et la joie de démontrer, sur documents et preuves irréfutables, l'unité de la race humaine, en face d'un aréopage de savants en majorité rationalistes, qui se flattaient d'anéantir la Genèse. Mis en vedette par cet exploit, l'humble religieux se vit appelé par les Sociétés de Géographie, d'Anthropologie, de Philologie, et il retourna chez ses Indiens avec le ruban violet sur sa soutane verdie par les glaces polaires. Son apport personnel au catalogue Bernad est de quarante-six études ou monographies.

Deux savants d'Allemagne, les Pères Pietsch et Streit, y figurent, le premier pour 28 ouvrages et le second pour 35. Autant de travaux de documentation patiente et vivante, entrepris pour aider les missionnaires et achevés pour la plupart entre deux missions : ceux du Père Pietsch faisant alterner l'ethnologie et la controverse avec l'histoire et la formation des apôtres ; ceux du Père Streit abordant, en même temps que les problèmes d'apostolat, des questions d'exégèse ou de réformes sociales

Dans ce précieux répertoire, un auteur n'est pas mentionné dont le nom ne s'imposa qu'après 1920. Mais, déjà, quatre volumes, dont le premier, dépassant aujourd'hui les cent mille exemplaires, entraîne les suivants dans son sillage, ont classé ce modeste Oblat parmi les meilleurs écrivains de nos jours. Longtemps en mission chez les

Indiens du Grand-Nord, le Père Duchaussois, sur l'appel de ses supérieurs, est devenu maintenant l'historien de ses frères. A l'aide de ses souvenirs personnels, enrichis des témoignages les plus directs et de l'information la plus sûre, il nous les a montrés d'abord *Aux Glaces Polaires*, en complétant tour à tour ce premier tableau par l'évocation de ces *Apôtres inconnus* que sont les Frères coadjuteurs et par l'apologie des Sœurs Grises du Canada, ces *Femmes héroïques*, dont le zèle admirable affronte avec élan les postes les plus durs. Puis, après avoir partagé pendant deux ans la vie des missions ceylanaises — il ne décrit, en effet, que ce qu'il a vécu — le Père Duchaussois nous a conduits *Sous les feux de Ceylan*. Il revient à présent de l'Afrique du Sud, où trois ans d'apostolat l'ont documenté pour un nouveau livre. On peut dire que ses ouvrages représentent la perfection de la littérature missionnaire. Car, écrits d'une langue alerte, chaude et colorée, tout vibrants d'une émotion qui jaillit spontanément de l'âme de l'auteur et du récit des faits, composés avec cet art suprême qui semble ignorer l'art, captivant enfin l'imagination comme le plus passionnant des romans d'aventures, ils recèlent encore un dynamisme d'apostolat, capable d'entraîner des légions de fidèles au secours des apôtres et même des pléiades d'apôtres à la conquête des païens !

Ces quelques auteurs caractérisent assez justement, dans la famille des Oblats, les prédicateurs de la plume, pour qu'il soit superflu d'allonger encore cette galerie de portraits.

On aimerait cependant à mentionner d'un mot, parmi les défenseurs et les hérauts de la doctrine :

un Père Joseph Lémius, frère du supérieur de Montmartre, trente ans procureur général de sa Congrégation, théologien doublé d'un artiste, âme d'élite où s'unissait la puissance intellectuelle à la plus exquise sensibilité, dont l'orthodoxie rigoureuse, enrichie d'une information pénétrante et sûre, avait gagné la confiance de Pie X, qui le chargea de préparer l'Encyclique *Pascendi* contre le modernisme ; un Père Nicolas, connu pour ses travaux d'exégèse sur les Psaumes, les Épîtres et les Livres saints ; un Père Toussaint, collaborateur apprécié du Dictionnaire biblique et du Dictionnaire de théologie ; un Père Alberti, dont la dévotion mariale inspira les recherches d'histoire sur le culte primitif de la Très Sainte Vierge ; un Père Filliatre et un Père Paquin, maîtres en droit social et techniciens des questions ouvrières ; enfin des controversistes et des apologistes éminents, comme le Père Scharsch et le Père Allmang, qui ont disséqué les systèmes protestants ou schismatiques, et comme ces deux Oblats ceylannais, les Pères Gnanapraganasar et Pahamunay, dont les études sur les religions hindoues font autorité, même dans les milieux brahmanistes et bouddhistes.

On voudrait nommer aussi quelques uns de ceux qui consacrent leurs « loisirs » de missionnaires à la culture des sciences profanes, soit pour les obliger à servir leur Créateur, soit pour s'en servir en vue de gagner la confiance des hommes, soit enfin pour les enseigner à la jeunesse. Le Père Boginet publie des études sur la cosmogonie biblique ; le Père Paquin, déjà nommé, fait adopter par tous les collèges de Ceylan son Traité de trigonométrie et de calcul différentiel et intégral ; le Père Kieffer

approfondit les principes constitutifs des corps; le Père Lejeune, après vingt-cinq ans de travail, fait paraître un *Dictionnaire général du Canada*, que la presse de ce pays reconnaît comme une Encyclopédie nationale; le Père Philippe découvre la préhistoire des Basutos et interprète leurs chants secrets; le Père Hauersperger apporte une collaboration à la revue *Anthropos;* le Père Hermer — émule de l'abbé Rousselot — étudie les sons du langage et leur représentation; les missionnaires de Good-Hope, sur le cercle polaire, établissent une station météorologique, utilisée par le gouvernement canadien; le Père Le Goc, professeur de biologie à l'Université de Colombo, l'enrichit d'une « carte des fleurs » et l'école normale de la même ville emploie les ouvrages singhalais du Père Montagnon; le Père Dutilly, de la Baie d'Hudson, offre aux Musées du Vatican toute une collection commentée de minéraux des régions septentrionales et le Père Girard, « curé du Pôle Nord », y ajoute un herbier de la flore des neiges; enfin, le Père Lytton, à Ceylan, fait construire à travers la jungle la voie ferrée de Colombo-Jaffna, que le gouverneur de l'île avait déclarée plus irréalisable qu'un « chemin de fer de la terre à la lune »...

Il semble, en vérité, que dans l'ordre humain, rien ne soit impossible à ces modestes Oblats qui veulent tourner toutes choses au salut des âmes et à la gloire de Dieu.

Nous avons un peu débordé le champ du catalogue Bernad. Il y faut revenir, pour compléter cette esquisse de l'apostolat intellectuel des Oblats de Marie.

Ils ne seraient pofnt ces hommes d'obéissance,

attentifs à toutes les directions du Pape, et ces hommes d'initiative, prêts à saisir toutes les inventions modernes pour en faire les échos de la parole de Dieu, s'ils avaient négligé la presse.

Le Père Bernad, en 1915, énumérait déjà, dans leurs provinces et leurs missions, 98 périodiques, dont 50 en français, 27 en anglais, 7 en allemand, 1 en italien, les 13 autres en langues indigènes de l'Afrique du Sud et de Ceylan, voire des tribus indiennes du Canada nordique. Depuis lors, une trentaine au moins de nouveaux organes ont grossi cette collection. Mais il est difficile de donner un chiffre précis ; car des créations nouvelles élèvent fréquemment le total. Hier encore, à Gravelbourg, Mgr Guy, l'évêque oblat de ce jeune diocèse canadien, fondait un journal dont le titre seul affirme déjà la volonté de vivre : *Tenir.*

La majorité de ces publications se compose de bulletins édités par les provinces, les missions, les sanctuaires ou les œuvres, dont plusieurs, du reste, avec un tirage qui atteste leur influence, ont une envergure et un intérêt que leur pourraient envier bien des revues.

Parmi les autres, on relève d'importants journaux d'opinion, soutenus quelquefois par des œuvres de presse. A ce dernier point de vue, soulignons encore une fois les initiatives allemandes : un Oblat de ce pays, le Père Félix Hardt, a établi, pour les journalistes, une association confraternelle, une organisation de retraites, une revue technique, *Presskunde*, ou « Science de la Presse », et une correspondance d'information.

Mais c'est au Canada surtout qu'on trouve le plus grand nombre d'organes hebdomadaires ou quotidiens, fondés, inspirés ou soutenus par la

Congrégation. Elle a donné au *Droit* d'Ottawa un précieux concours ; dans l'Ouest, elle a contribué, pour les populations françaises, à la création de la *Liberté* au Manitoba, de la *Survivance* en Alberta, du *Patriote* en Saskatchewaan ; de leur côté, les catholiques de langue anglaise lui doivent en grande partie *The Ottawa Catholic Times*, la *Northwest Rewiew*, la *North Western Publishing;* et elle n'a pas davantage oublié, dans cet apostolat de la presse, les émigrés polonais, allemands et ruthènes.

Car, pour les fils de Mgr de Mazenod, la presse est essentiellement un apostolat. Aussi les missionnaires des régions les plus lointaines, voire des tribus les plus arriérées, l'ont-ils classée, eux aussi, parmi leurs moyens de propagande. Non seulement, dès 1874, à Jaffna, Mgr Bonjean publiait en anglais et en tamoul le *Jaffna Catholic Guardian*, qu'est venu renforcer à Colombo le *Ceylon Catholic Messenger;* mais encore les pionniers de l'Afrique du Sud, au cœur du Basutoland, éditent actuellement en langue sesuto le *Moelesti.*

Et nous voici derechef entraînés vers ces missions des peuples infidèles, unies si étroitement, dans cette Congrégation d'apôtres, au ministère des nations chrétiennes, que, plus d'une fois, nous avons dû suivre, au fond de ces empires païens, le prolongement des méthodes ou des œuvres instituées pour les milieux catholiques.

Il s'agit maintenant d'y rechercher, d'une façon plus directe, plus précise et plus approfondie, la vie, l'âme et l'action du Missionnaire oblat.

CHAPITRE VII

MISSIONNAIRES CHEZ LES INFIDÈLES : LE CHAMP D'ACTION, LES OUVRIERS

L'évangélisation des pays infidèles était en puissance dans l'âme de Mgr de Mazenod, dans ses premières croisades apostoliques, dans la devise de son Institut, dans l'orientation de son zèle.

Esprit éminemment surnaturel, sa sollicitude passionnée pour le salut des pauvres ne devait point s'arrêter à l'indigence matérielle ; toute déchéance morale, tout état de délaissement spirituel et toute ignorance de Dieu devaient émouvoir sa compassion et tendre son effort. Qu'on se souvienne de l'argument décisif qui l'entraîna au secours des « pauvres » missions de Ceylan !

Ame catholique au sens universel du mot, son dévouement ne pouvait se limiter aux horizons de sa seule patrie ; c'était un de ces fils de Dieu qui, devant le Père, se sentent la responsabilité de toute la famille.

Serviteur docile et empressé de l'Église et du Pape, ses activités ne s'enfermaient point hermétiquement dans ses vues personnelles ; toute impulsion de Rome le trouverait prêt à l'obéissance.

Volonté toujours aux écoutes de la Providence,

ses résolutions ne seraient point subordonnées sans appel à son programme primitif ; elles s'adapteraient à toute révélation des convenances ou des désirs divins.

Or, de ces dispositions du fondateur, dont ses fils ont fidèlement recueilli l'héritage, une seule aurait suffi pour lancer les Oblats vers les peuples païens.

Au surplus, chez les premiers collaborateurs du Père de Mazenod, le désir des missions devança l'appel des évêques d'outre-mer ; et c'étaient précisément les religieux les plus pénétrés de son esprit, un Albini, un Guibert, un Tempier, qui, le plus instamment aussi, sollicitaient cette grâce. Un autre encore, le Père Touche, que son apostolat des montagnards avait fait surnommer « le missionnaires des Alpes », s'était engagé par vœu à renouveler tous les ans la même prière. Au lendemain de la prise d'Alger, la Provence eût été presque abandonnée pour l'Afrique, si le Père avait cédé aux instances de ses enfants. Du reste, quelques années plus tard, il devait essayer, à Philippeville et à Blidah, deux établissements qui, toutefois, se voyant étroitement confinés dans le ministère paroissial, ne furent pas maintenus.

Et puis, à ce moment, c'était l'appel du Canada. Et les aspirants missionnaires, enflammés par les récits qui leur venaient du pays des neiges, préféraient maintenant la traversée de l'Atlantique à celle de la Méditerranée. Dans la suite, en ces régions glaciales, on verrait se déchaîner « la ruée vers l'or ». Combien plus émouvante, héroïque et sublime, cette ruée vers les âmes !

Elle ne devait plus s'arrêter désormais, soutenue,

d'ailleurs par les formelles et pressantes approbations du Saint-Siège.

Ces approbations, Mgr de Mazenod les rappelle aux premières lignes de son *Instruction relative aux Missions étrangères*. « L'Église elle-même, déc -t-il, qui semblait déjà, par la voix de Léo XII, d'heureuse mémoire, nous avoir ouvert tout le vaste champ du monde, sanctionne de nouveau cet acte d'une manière solennelle, dans les Lettres apostoliques où les Souverains Pontifes, Grégoire XVI et Pie IX, ont daigné confirmer notre Institut. »

« Ainsi donc, ajoute aussitôt le fondateur, les Missions étrangères ont leur place obligatoire dans les pieux ministères dévolus à notre Société. »

Un peu plus loin, tout en exaltant la haute valeur de cet apostolat, Mgr de Mazenod tient à souligner qu'il est pleinement conforme à l'esprit de l'Institut : « Ces Missions sont, en effet, dit-il, une véritable source de biens spirituels qui rejaillit sur des multitudes d'âmes, converties ou maintenues dans la vraie foi, en même temps qu'elles constituent une preuve palpable de la divinité de l'Église catholique, non moins que du zèle de notre Congrégation pour la gloire de Dieu et de sa charité indéfectible à l'égard des âmes les plus abandonnées. »

Déjà, dans sa Lettre d'obédience à la première équipe des « Canadiens », il avait formulé la même affirmation : « L'esprit de notre Institut, précisait-il, est de procurer le salut des âmes partout où Dieu veut bien nous appeler. » C'est donc insistait-il, pour « obéir à cette divine vocation » qu'il s'est empressé de répondre à la demande de Mgr Bourget.

Donc, ainsi qu'il est stipulé désormais dans l'article 37 des Constitutions, « les missions auprès des infidèles et des non-catholiques ont leur place parmi les fins de la Société »; par conséquent, continue cet article, « le vœu et la vertu d'obéissance s'étendent à ces missions et à toutes les œuvres qu'elles comportent ».

Et, commentant plus tard cette dernière disposition, qui témoigne surtout de l'importance essentielle attachée par le fondateur à ce ministère lointain, le Père Soullier, dans sa circulaire de 1895, en accentue encore la netteté péremptoire : « Ceux qui auront été choisis (pour quelque poste que ce soit) ne refuseront jamais l'ordre qui leur aura été donné au nom de l'obéissance... Un Chapitre général a même déclaré que le supérieur général avait le droit d'envoyer les membres de la Société porter le saint Évangile jusqu'aux extrémités du monde, partout où la sainte Église a confié aux Oblats un champ d'apostolat. »

Mais, en vérité, les successeurs de Mgr de Mazenod n'ont jamais besoin d'invoquer cette loi d'obéissance, pour imposer aux nouveaux profès le départ vers « les extrémités du monde ». N'était l'esprit surnaturel et la sainte discipline de ces religieux, ce serait plutôt pour leur faire accepter des résidences plus proches et moins ardues, qu'on devrait recourir à cet argument. Chez les jeunes Pères, écrit le Père Perbal, un des maîtres de la pratique et de la science des Missions, « c'est comme un plébiscite ardent et continuel en faveur de l'apostolat lointain ? Il n'y entre jamais d'esprit d'aventure, encore moins de goût romantique pour l'exotisme ; c'est uniquement l'amour des âmes les plus abandonnées, le besoin de se consa-

crer aux pauvres entre les pauvres, selon la formule et la pensée du fondateur. »

Rien de plus émouvant, d'ailleurs, ni de plus significatif, que les manifestations contenues, mais frémissantes, dont la distribution des obédiences est l'occasion dans les scolasticats. Les visages rayonnants qui s'épanouissent aux félicitations chaleureuses et les figures résignées dont le sourire mélancolique accueille les sympathies encourageantes nous révèlent, à coup sûr, ceux qui vont partir pour quelque Basutoland ou quelque Baie d'Hudson et ceux qui n'ont qu'à se rendre au Juniorat de la province ou à la Communauté du voisinage.

Et ceci est vrai, tout particulièrement, des postulants plus âgés, qui n'ont entendu l'appel de Dieu qu'après avoir commencé leurs études sacerdotales ou même reçu les Ordres majeurs. Car, presque toujours, l'impulsion qui les a jetés chez les Oblats, c'est l'attrait de l'apostolat des infidèles. Un jour, au Séminaire de Viviers, Mgr Clut, vicaire apostolique du Mackenzie, gagna d'un seul coup trois recrues (dont l'abbé Pascal, son futur collègue au Vicariat voisin de la Saskatchewan), par le simple exposé des peines et des souffrances dont il faut payer la conversion des Peaux-Rouges.

On le voit : pour fournir des apôtres à toutes les missions de l'Institut, les supérieurs n'ont qu'à se pencher sur l'immense réservoir des aspirations généreuses et des volontés ardentes. Néanmoins, dans ses *Instructions*, Mgr de Mazenod recommande à ses successeurs de ne choisir, après l'enquête approfondie qui incombe aux provinciaux, que des sujets véritablement capables, et dans l'ordre surnaturel et du point de vue purement humain.

« Un désir ardent de propager la foi, précise le fondateur, un cœur magnanime et une volonté solide, de la promptitude et de l'élan dans l'action, de la fermeté et de la constance dans l'épreuve, un commerce agréable, une bonne santé et des forces au niveau des entreprises non moins que des difficultés avec lesquelles la vie pourra les confronter, voilà, en bref, ce qu'il y aura lieu de demander aux candidats à cette œuvre des œuvres. »

En outre, aux religieux qui réalisent cet ensemble de dons et de qualités, le fondateur prescrit, leur obédience aussitôt reçue, de perfectionner encore leur formation générale, en se préparant « de leur mieux à la tâche importante qui leur est dévolue, par un progrès chaque jour plus accentué dans les vertus, par l'observation fidèle de la discipline régulière et par l'application à l'étude des sciences les plus appropriées à leur vocation ».

Les *Instructions* règlent aussi l'impressionnante cérémonie du départ, que doit précéder une retraite de trois jours ; elles accompagnent le missionnaire au cours de son voyage où, déjà, en toute occasion, c'est son devoir de faire acte d'apôtre ; elles le suivent, enfin, jusque dans son poste et dans son labeur de mission...

Et c'est là, en rejoignant les évangélisateurs au cœur de leur action, que nous pourrons étudier, vivantes, les *Instructions* de Mgr de Mazenod.

Mais, auparavant, il faut situer ces hérauts de l'Évangile dans les multiples champs de leur apostolat.

On a vu que trois semences avaient été jetées par le fondateur — et, déjà, de son vivant, fécondées par le travail de ses premiers émissaires — qui devaient fructifier en moissons magnifiques :

au Canada, en 1841 ; à Ceylan, en 1847 ; en Afrique du Sud, en 1851.

Pour mémoire, il convient d'y ajouter les essais du Mexique et du Texas. Dans le premier de ces deux pays, la petite mission que Mgr de Mazenod y voulut établir en 1857, en fut chassée dix ans plus tard, et, restaurée en 1902, elle en a été de nouveau proscrite en 1914. Quant au Texas, où l'effort missionnaire entrepris sous l'impulsion du fondateur se heurta d'abord aux difficultés les plus rudes et fut éprouvé par les plus douloureux sacrifices, les fruits que cette initiative a portés dans la suite, après une période où les germes en apparence perdus fermentaient dans le sol, ne relèvent plus de l'apostolat chez les infidèles. Ils se développent, en effet, dans la seconde province des États-Unis (dont l'avant-dernier provincial, le Très Révérend Père Labouré, fut élu supérieur général en 1932), desservie maintenant par 150 Pères et 23 Frères coadjuteurs.

Le Canada ! L'on a vu plus haut que toute une partie du vaste Dominion, évangélisé sous le gouvernement de Mgr de Mazenod, s'est aussi transformée, de pays de Mission, en terre de chrétienté. Dans ce Grand-Ouest, en ce temps-là presque à demi-sauvage, où se lançaient en 1845 le Père Aubert et le Frère Taché, le pauvre diocèse de Saint-Boniface, alors administré par une dizaine de prêtres, a donné naissance à cinq archevêchés et à sept évêchés. Trois des cinq provinces entre lesquelles se répartissent les Oblats canadiens, celles du Manitoba, de Sainte-Marie de Régina et de l'Alberta-Saskatchewan, y procurent, au clergé séculier, le concours de 267 prêtres et de 90 frères, qui se consacrent en même temps au ministère

des quelques « missions » indiennes enclavées dans ces territoires. Mais, au Nord de la Grande-Prairie, par delà les villes, les villages, les cultures et les routes de la civilisation, s'étend toujours le champ illimité de l'apostolat proprement missionnaire. Le Vicariat de l'Athabaska, qui commence au 54e degré de latitude, le Vicariat de Mackenzie, qui le prolonge du 60e degré jusqu'au Pôle Nord et, sur leurs flancs, les vicariats du Keewatin, de la Baie d'Hudson et du Yukon, riverain du Pacifique, constituent un domaine aussi vaste que les deux tiers de l'Europe, où 198 Pères, 8 Scolastiques et 94 Frères, presque tous envoyés par la France, évangélisent quelques milliers d'Indiens et d'Esquimaux, répartis, dans ces immensités presque désertiques, à raison d'un habitant par 250 ou même (pour les seconds) par 450 kilomètres carrés.

Tout différents, l'aspect et le destin de la Mission ceylannaise. Ici, loin de s'agrandir en étendue, les successeurs du Père Séméria et de ses premiers compagnons, devant l'abondance de la récolte et l'extrême densité de la population, du moins dans certains districts, ont dû partager avec la Compagnie de Jésus le champ primitif de leur apostolat. Conservant pour eux toutes les stations de l'Est et du Nord, avec l'évêché de Jaffna qu'ils occupèrent dès l'origine et l'Archevêché de Colombo qui leur fut confié en 1883, ils ont cédé, dans la partie Sud-Ouest, aux fils de saint Ignace, les nouveaux diocèses de Gallo et de Kandy. Mais, pour la seule région qu'ils ont conservée, la petite équipe de 1847 a fait place à une phalange de 195 Pères et de 16 Frères, en grande majorité Français, dont plusieurs exercent aujourd'hui, à Colombo et à Jaffna, le ministère des paroisses,

des œuvres et de l'enseignement, tandis que les autres poursuivent le défrichement spirituel de la jungle ou de certaines agglomérations misérables.

Partage analogue en Afrique du Sud, mais déterminé par le même succès providentiel et rendant le même témoignage !

Lorsqu'en 1852, Mgr Allard, avec quatre compagnons, débarquait à Port-Natal, aujourd'hui Durban, l'évangélisation n'était guère organisée qu'à l'extrême pointe du continent, dans les deux vicariats apostoliques de Port-Élizabeth et du Cap de Bonne-Espérance. Au nord de ces deux territoires, s'étendait à perte d'exploration la multitude innombrable des Noirs, à peu près inabordés par l'apostolat catholique, en dépit de quelques tentatives échelonnées de loin en loin. Seules, un petit nombre de missions protestantes, appelées ou soutenues par les Boers émigrés de Hollande et par des familles de calvinistes français proscrites après la révocation de l'Édit de Nantes, avaient pénétré dans ce monde païen. L'Église romaine n'y était représentée que par une poignée de prêtres, uniquement consacrés d'ailleurs, dans les bourgades, au ministère de quelques îlots de colons ou d'émigrants. Et c'est pour entamer la masse indigène que le nouveau vicariat de Natal était confié par la Propagande aux Oblats de Marie Immaculée.

Il n'entre pas dans le plan de ce chapitre de suivre pas à pas l'histoire presque séculaire des efforts accomplis sur ce champ demesuré par les fils de Mgr de Mazenod. C'est leur domaine actuel qu'il s'agit simplement de définir ici.

Sur l'emplacement occupé par le premier vica-

riat du Natal, des divisions et subdivisions successives en ont créé huit autres, sans compter quatre préfectures et deux missions isolées. De ces quatorze circonscriptions qui, toutes, ont gardé, des premiers Oblats, quelques fondations et quelques tombeaux, ces religieux ne dirigent plus que cinq vicariats, alimentés par les diverses provinces de l'Institut. Ici, toutefois, quant à la répartition du recrutement, une remarque s'impose : aucune mission, chez les Oblats de Marie, n'est exclusivement réservée à la province qui en assume la direction et en fournit généralement les sujets; car la fraternité profonde, qui unit tous les membres de cette famille religieuse, permet au supérieur général de mélanger sans inconvénient les diverses nationalités. Sous cette réserve, indiquons néanmoins que le vicariat primitif de Natal est toujours évangélisé en majorité par des Pères français; celui de Basutoland, une des plus belles chrétientés du monde noir, a été confié aux Canadiens, depuis la démission de Mgr Genez, qui en fut le véritable fondateur et qui, maintenant, retiré à Notre-Dame de Sion, consacre sa vieillesse à se faire l'apôtre des apôtres ; le vicariat du Transvaal est dirigé surtout par des Pères de la province irlandaise et sud-africaine; enfin, les Pères allemands ont pris en mains le plus jeune de ces vicariats, celui de Windhoek, créé en 1926, et, plus récemment, celui de Kimberley.

Dans cet ensemble de missions, l'effectif des Oblats, venus au nombre de cinq, y compris l'évêque, en 1852, s'est élevé progressivement, pour un territoire réduit presque de moitié, à 271 Pères, 17 Scolastiques et 104 Frères. Et, sur une population de 445.000 catholiques (y compris

48.000 catéchumènes) actuellement répandus dans la totalité du domaine où Mgr Allard, il y a quatre-vingt-dix ans, ne découvrit que quelques centaines de fidèles, sa congrégation en dirige aujourd'hui 273.000, dont 226.000 indigènes sur les 415.000 qui sont compris dans ce demi-million de fidèles.

Mais ce magnifique épanouissement des trois foyers missionnaires allumés par Mgr de Mazenod ne devait pas limiter indéfiniment l'effort apostolique de ses successeurs.

Cinq pierres d'attente, posées sur divers points du globe, la première en 1894, les autres en ces dernières années, préparent peut-être, pour un avenir encore incertain, de nouveaux centres d'évangélisation.

En 1894, ce fut en Australie, dans le diocèse de Perth, qu'un essaim détaché de la province britannique fonda la mission de Freemantle. La publication spéciale éditée pour le Centenaire, en 1926, n'y comptait encore que 5 religieux ; l'annuaire de 1939 en mentionne 19, dont 3 Frères, répartis en trois résidences. Un vaste champ n'est-il pas ouvert, à ces infatigables défricheurs, dans les profondeurs encore si peu connues du continent austral ?

C'est en 1925 que 3 Pères et 2 Frères de la province allemande, s'établissant parmi les tribus indiennes du Chaco, sur une terre hérissée de forêts inextricables et pourrie de marécages, fondèrent la rude et difficile mission de Pilcomayo, devenue maintenant, avec 13 Pères et 9 Frères, une préfecture apostolique.

Fort peu de temps après, cette même région de l'Amérique du Sud voyait apparaître un nou-

veau groupe d'Oblats, cette fois chez les pauvres populations de l'arrière-pays uruguayen. Quatre petites résidences y occupent actuellement 8 Pères et 2 Frères. Ils y furent envoyés par la vice-province d'Espagne, depuis lors si cruellement éprouvée. Rien de plus poignant, dans leur sobriété voulue de répertoire, que les pages consacrées, par l'annuaire de 1938, aux maisons espagnoles ! A cette date, sur quatre établissements, trois sont perdus, dont un seul a pu se reconstituer dans une région plus hospitalière ; sur les 32 Pères et Frères qui formaient le personnel des deux autres, on est sans nouvelles de 17 ; enfin, une rubrique exceptionnelle nous donne les noms des 9 « Frères scolastiques sous les armes ».

Mais revenons à l'apostolat des peuplades ou des tribus qu'on appelle sauvages !

Les deux plus récentes fondations missionnaires des Oblats de Marie, toutes deux élevées hier au rang de préfecture apostolique, sont les postes d'Ipamu, dans le Congo belge, et du Laos.

C'est en 1931 que les religieux de la province de Belgique, appelés à la rescousse par les Pères Jésuites du Kwango, sont venus leur prêter main-forte dans l'empire colonial de leur patrie. En sept ans, malgré des difficultés de toutes sortes, ils se sont installés dans six résidences et ont fait monter de 7.000 à 15.000 le total des chrétiens. Mais, dans leur secteur des forêts équatoriales, il leur reste encore 300.000 païens à convertir et ces apôtres généreux ne cessent d'intensifier leurs efforts : sur les 117 prêtres que contient leur province, et malgré les œuvres de la métropole, ils en ont envoyé 28 aux pauvres Congolais.

Population bien pauvre également que les indi-

gènes de la nouvelle préfecture du Laos, démunis des biens de la terre et mal pourvus d'énergies spirituelles. Aussi, quand, en 1935, la Société des Missions étrangères offrit aux Oblats de leur abandonner quelques régions de leur vicariat du Mékong, une petite équipe ceylannaise accourut avec empressement dans cette nouvelle brousse ; et, déjà, dans cinq résidences, 15 Pères assistés d'un Frère se sont mis au travail.

Tels sont donc, en raccourci, les multiples terrains sur lesquels, depuis un siècle bientôt, pâtissent et bâtissent, en pays infidèles, les religieux Oblats de Marie Immaculée.

Or, leur œuvre missionnaire, à la considérer d'ensemble et dans ses lignes maîtresses, offre partout deux caractères fondamentaux, qui souvent se rencontrent et même se confondent, mais qu'il faut distinguer si l'on veut prendre une vue plus nette et plus décisive de leur apostolat : ce sont d'héroïques défricheurs et de puissants civilisateurs.

Ces deux traits généraux et synthétiques nous fourniront, dans les chapitres suivants, deux tableaux successifs de leur action chez les peuples païens.

Mais d'abord, avant d'étudier l'œuvre, il faut voir l'artisan.

***

Au travers et au delà des différences, quelquefois très profondes, de tempéraments personnels et de fonctions apostoliques, on peut évoquer, en effet, la physionomie spirituelle de l'Oblat missionnaire.

Quelques indications générales, appuyées

d'exemples, et puis le portrait de quelques modèles, choisis presque au hasard entre des centaines d'autres, nous permettront au moins de tenter cette esquisse.

Avant tout, comme le fondateur de la Congrégation, l'Oblat missionnaire est une âme essentiellement surnaturelle. Au plus fort de l'action la plus absorbante, la plus harcelante, ou la plus dispersante, il maintient en lui le primat de la vie intérieure ; elle constitue le tremplin de son élan, le réservoir de son énergie, le foyer de son zèle. Il l'entretient par la ferveur et la ténacité de la prière, par l'amour filial et la scrupuleuse observation de la règle ; il la manifeste au dehors par un rayonnement simple et spontané de dévotion.

La prière ! Cet homme du labeur intensif et perpétuel est aussi « l'homme de la prière ». D'eux-mêmes et bien souvent, les sauvages, avec leur sens aigu de l'observation et leur précision colorée de formule, ont donné ce titre au missionnaire. Il définit exactement, chez les fils de Mgr de Mazenod, plus encore que leur rôle dirigeant dans les exercices religieux, l'exemple de leur vie.

Fidèle aux injonctions de la Règle et aux *Instructions* du fondateur, l'Oblat en mission, fût-il sous la paillotte des brousses africaines ou dans la hutte de neige des pays esquimaux, fût-il même en randonnée dans les glaces polaires ou dans la jungle de Ceylan, n'omettra jamais, ni son oraison de chaque matin, ni son examen de conscience de chaque soir, ni sa lecture spirituelle quotidienne, ni sa visite journalière au Saint-Sacrement, qu'il fera au moins de cœur et d'esprit, s'il ne la peut accomplir en réalité ; pour ne pas manquer son bréviaire, il domptera bien souvent des somnolences

ou des lassitudes écrasantes ; enfin sa récollection du mois et sa retraite annuelle lui seront toujours une obligation chère et sacrée.

Son respect des Constitutions rejoint ici les aspirations de sa piété ; mais combien de fois les élans de celle-ci dépasseront encore les prescriptions de celle-là ; Mgr Joulain, le très actif évêque de Jaffna, qui trouvait chaque jour le temps de réciter son rosaire, a bien des imitateurs parmi les plus surmenés de ces apôtres ; et l'on en cite beaucoup, qui ne se coucheraient point, malgré les fatigues de la journée, sans avoir fait leur Chemin de Croix.

Mais cette Règle, aimée d'un tel cœur et suivie avec une telle conscience, ne comporte pas seulement des ordonnances spirituelles. Elle est un code, ou plutôt un principe de vie. Par la pratique et la dévotion de l'obéissance, elle attache indissolublement le religieux à ses supérieurs, à sa Congrégation, à la Sainte Église. Et, sur ce point encore, l'amour qu'elle inspire se conjugue étroitement avec les lois qu'elle impose. Et nous découvrons là, peut-être, un des secrets de cette rayonnante allégresse des Oblats de Marie : de l'obéissance, ils ne recueillent pas seulement les mérites, ils savourent les joies.

Ils ont le culte et la passion de leur Institut. Mgr Bonjean déclarait qu'une offense à sa Congrégation le blessait au cœur et, archevêque de Colombo, il ne lisait qu'à genoux les lettres du supérieur général. D'ailleurs, son prédécesseur à Ceylan, Mgr Séméria, dès son installation dans l'île, avait voulu que la petite communauté, dans son labeur apostolique, restât toujours une « parfaite image de la Maison-Mère ».

Les fils de Mgr de Mazenod aiment leur Congré-

gation comme une personne vivante ; ils la chérissent, en même temps, comme une grande famille et l'affection qu'ils lui portent embrasse également tous les membres. Un vénérable évêque de la Compagnie de Jésus, Mgr Lavigne, après un séjour à Ceylan, proclamait qu'au-dessus même de leurs œuvres, il avait admiré leur charité fraternelle. « A les voir, disait-il, on serait tenté de croire qu'ils sont tous nés d'un même père et d'une même mère. »

Et, au fond, cette hyperbole n'est-elle point l'image d'une vérité ? Ils portent en leur âme, avec une telle intensité, la conscience et le sentiment de la paternité du Souverain Pontife et de la maternité de l'Église ! L'émouvante intimité qui les unit, qui les unifie pour ainsi dire, à travers le monde entier, n'est-ce pas l'un des fruits ou l'un des reflets de leur sens catholique ? C'est encore Mgr Bonjean qui se plaisait en toute circonstance à répéter cette recommandation : « Faites aimer le Pape, faites aimer le Pape ! »

Esprit surnaturel, en tout ! J'ai parlé de leur dévotion simple et rayonnante. Elle jaillit de cette source profonde et limpide. Avec des constances et des intrépidités de héros, ils ont des candeurs et des confiances d'enfants. Tous, à l'exemple du Père Gourdon, ce « ceylanais » d'une énergie puissante, d'une fougue pittoresque et d'une piété angélique, appelleraient volontiers Marie « la bonne maman ». Avec Elle, protectrice et souveraine de la Congrégation, comme avec saint Joseph, pourvoyeur inépuisable et vigilant des missions indigentes ou des missionnaires bâtisseurs, comme avec saint Michel invoqué contre le démon, comme avec leurs anges gardiens par eux traités en com-

pagnons intimes, comme avec sainte Thérèse de Lisieux dont la doctrine d'enfance spirituelle est si merveilleusement accordée à leur ascèse, on dirait qu'ils vivent dans une sorte de familiarité. Ils leur demandent des miracles, avec une simplicité dont le monde sourirait, mais que Dieu récompense. Les récits pathétiques et sincères du Père Duchaussois sont émaillés de traits qui portent évidemment la signature divine. Rapide qui pousse au rivage le canot qu'il devait fatalement entraîner à l'abîme, troupeau de rennes qui vient se livrer aux chasseurs d'un orphelinat affamé, rizière qui échappe à l'insecte rongeur au milieu de toute la récolte anéantie, glace rompue qui soutient un naufragé jusqu'à l'arrivée du secours, pluie soudaine et invraisemblable qui sauve à point nommé la moisson compromise, en vérité les bêtes et les éléments semblent obéir à ces hommes du bon Dieu, dont la foi soulèverait des montagnes ! Et la mort même, à certains jours, recule devant eux. Au malade en danger, qu'il ne peut visiter immédiatement, le très original et très saint Père Oillic *ordonne* de vivre assez longtemps pour recevoir le prêtre, et l'agonisant ne trépasse que muni de l'huile sainte et du Saint-Viatique ; en 1855, au plus fort de la terrible épidémie de choléra qui ravage Ceylan, non seulement le fléau disparaît à la fin d'un Triduum à la Vierge Immaculée, mais encore on voit, dans les hôpitaux, des malades perdus renaître à la santé !

Telle est donc, envers leur « bonne maman », la filiale et victorieuse confiance de ces « enfants de Marie ». Que dire de leur séraphique et puissant amour pour Jésus ! Dans les stations perdues de la brousse hostile, de la jungle étouffante ou

de la plaine glacée, c'est le compagnon, c'est l'ami, qui suffit à peupler la solitude. En ces postes lointains, parfois si déprimants, combien d'adorations prolongées et brûlantes ont, tout à la fois, sanctifié la pauvre demeure du missionnaire des pauvres et chassé loin de lui le démon du « cafard ». Confession touchante et, plus encore, saisissant témoignage, que cette lettre où Mgr Pascal avoue que, certain jour, écrasé par l'isolement et l'angoisse, il pensa défaillir. « N'en pouvant plus, révèle-t-il à son correspondant, j'allai me prosterner dans la petite chapelle. Là, la tête appuyée sur l'autel, absolument seul avec Jésus vivant pour moi dans cette étroite prison, je lui parlai, comme un ami à son ami, je lui confiai mes troubles, mes lassitudes, mes tristesses... On dit parfois que le bon Dieu ne parle pas. Mais si, il parle !... Combien promptes et claires furent, cette fois, les réponses de l'invisible Conseiller ! Aussi je me relevai fort comme un lion !... »

Miracles secrets, que, bien souvent sans doute, a renouvelé la ferveur ou plutôt la tendresse eucharistique de ces religieux, suscités pour nos temps par un apôtre de l'Eucharistie ! Miracles cachés, générateurs de manifestations rayonnantes ! C'est dans son intimité familière et constante avec l'Hostie qu'un Mgr Cenez puisa l'inspiration de consacrer au Divin Cœur, avec les Basutos fidèles, toute cette mission du Basutoland, où, bientôt, la piété des premiers convertis multipliait prodigieusement les conversions ; c'est en communion lointaine avec ce grand prélat qu'un humble Frère Leroux, par ses humbles moyens, conçut le projet et trouva la puissance de faire adopter par une tribu d'Indiens cette dévotion du Cœur de Jésus.

Est-il besoin d'ajouter qu'en dehors même des initiatives d'apostolat qu'elle inspire, cette vie intérieure et surnaturalisée constitue déjà, par le respect et l'édification qu'elle impose, une très efficace prédication ? C'est elle, pour ne citer que cet exemple entre bien d'autres merveilles opérées par son rayonnement, qui, avant toute autre démarche, ouvrit aux Oblats les portes du Basutoland ; car, si le grand chef Moshesh, prévenu par les ministres protestants contre les prêtres catholiques, autorisa finalement Mgr Allard et le Père Gérard à s'installer dans son pays, c'est qu'ayant surveillé les deux missionnaires, il fut conquis par leur sainteté. C'est elle encore qui, souvent, donne aux Frères, habituellement confinés dans les travaux manuels et réduits à ne prêcher que par leur vie, ce merveilleux dynamisme convertisseur. « Si je suis catholique, assurait un jour à Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackenzie, le vieux protestant qui venait d'abjurer, c'est grâce à vos Frères dont la vie religieuse et dévouée m'a profondément convaincu. » Et combien de Basutos ont été conquis par l'admirable piété, l'activité laborieuse et le respect du sacerdoce, dont le Frère Mulligan incarnait à leurs yeux le silencieux modèle !

Or, cet intense amour de Dieu, comme un feu sa chaleur et une fleur son parfum, produit naturelment — ou surnaturellement — l'ardent amour des âmes.

L'amour des âmes, l'amour inextinguible et dévorant des âmes, l'amour de prédilection pour les plus pauvres, les plus souffrantes et les plus délaissées des âmes, c'est, avec le culte passionné de la vie intérieure, un des traits distinctifs et dominants du missionnaire oblat.

Dans l'irrésistible élan de sa passion apostolique, il n'exprimait au fond que l'aspiration générale, ce jeune Frère Grollier, qui, du noviciat, ne cessait d'écrire à son supérieur : « Donnez-moi des âmes ! Donnez-moi des âmes ! » Et le vieux Père Laity, se sentant mourir au bord du Grand Lac des Esclaves et rappelant avec sérénité les souffrances d'un demi-siècle d'apostolat dans les neiges, résumait bien l'expérience commune, lorsqu'il déclarait : « Il a fallu bien aimer le bon Dieu et les pauvres âmes. »

Entre ces premiers enthousiasmes et ces ultimes confidences, toute la vie du missionnaire oblat s'est consumée pour les âmes.

Le Père Le Bihan, perdu depuis des mois chez des Basutos qui, aux ardeurs de son zèle, opposent une force d'inertie décourageante, sanglote de douleur, en s'écriant devant eux : « Si je pouvais du moins conquérir une seule âme ! — Eh bien, ce sera la mienne », répond alors une pauvre négresse, émue de ces larmes qui vont se changer en pleurs de joie. Car, bientôt, dans le village, c'est une rafale de conversions.

A Ceylan, le Père Leydier, courant, en plein midi, sous un soleil meurtrier, pour secourir des malades en danger de mort, repousse les indigènes qui le veulent retenir : « Je risque la vie de mon corps, je le sais, leur répond-il; mais la vie d'une âme que j'arracherai peut-être à sa peine éternelle n'est-elle pas plus précieuse ? »

C'est l'amour des âmes qui soutient encore ces apôtres au milieu des plus épuisantes fatigues. Imitateur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui marchait pour les missionnaires, un missionnaire comme Mgr Breynat, que les Indiens, émer-

veillés de ses courses apostoliques, ont surnommé « l'évêque du vent », marche pour les âmes immobilisées dans la solitude et l'ignorance. Et ce religieux de Ceylan, que le Père Duchaussois découvre, au moment de Pâques, exténué par des journées d'emprisonnement dans l'étuve d'un confessionnal, exulte de joie : il a récolté des âmes !

Tout pour les âmes, y compris le sacrifice de la santé, voire l'holocauste de la vie, c'est d'ailleurs, une tradition qui remonte aux premiers disciples du fondateur ; car, dans ses *Instructions*, Mgr de Mazenod croit déjà nécessaire de rappeler à ses fils les lois de la prudence. « Si le zèle des missionnaires pour la gloire de Dieu, fait-il remarquer, doit se développer de plus en plus chaque jour, si leur charité à l'égard du prochain ne saurait jamais se ralentir, par contre, en matière de fatigues et de pénitences corporelles, il faut savoir user de mesure, de crainte que des excès en ce domaine ne rendent leurs auteurs incapables de faire face à leurs obligations de missionnaires. » Et ce Père, toujours plein de sollicitude, fait un devoir aux vicaires des missions et aux supérieurs de résidence, de veiller sur la santé des religieux soumis à leur direction.

Mais il ne paraît pas douteux que, dans la pensée de Mgr de Mazenod, toute précaution de prudence est momentanément suspendue, quand le salut d'une âme en péril ou le simple sauvetage d'un malheureux en détresse impose un excès de fatigue, un risque de maladie, voire un danger de mort.

***

Nous avons essayé de saisir la physionomie spirituelle de l'Oblat missionnaire. Peut-on pousser

plus loin ce portrait synthétique et ramener à quelques traits communs le tempérament moral et même le caractère humain de tant de personnalités diverses ?

A première vue, la tâche paraît difficile et la tentative hasardeuse ; n'aurait-elle point pour résultat de ne donner qu'un type artificiel au lieu d'un être vivant ? Car, on l'a déjà remarqué, ni la précision de la règle, ni l'obligation de l'obéissance ne tendent ou n'aboutissent à couler tous ces religieux dans le même moule ; chacun d'eux garde, au contraire, une forte et saisissante individualité.

Et, cependant, la famille oblate est une réalité si incontestable, et je dirais volontiers si totalitaire, qu'elle se manifeste jusque-là, de conférer l'air de famille à chacun de ses membres.

D'ailleurs, tout ce que la communion profonde et résolue à un même idéal surnaturel peut ajouter de puissance à une formation identique, tout ce surcroît d'emprise que l'ardente adhésion des disciples peut apporter à l'enseignement du maître, toute cette force intérieure, animée d'un souffle divin, doit nécessairement, sans amoindrir aucune personnalité, modeler un caractère commun ; et, chez les Oblats missionnaires, à cause de leur intime communauté d'épreuves, de sollicitudes et d'apostolat, ce caractère est encore plus saillant.

A quels traits principaux se reconnaît-il ? Il semble qu'on peut les réduire à quatre : initiative, endurance, bonté, joie.

Ne soyons pas surpris que, chez eux, le culte de l'obéissance s'harmonise avec le sens et parfois le génie de l'initiative ! Aucune contradiction entre les deux termes ; car, en mission, l'initiative est encore une forme de l'obéissance. Dans le

cadre précis des Constitutions générales et des directives particulières, le missionnaire, en effet, de par l'isolement de son poste et l'urgence des décisions à prendre, est souvent obligé, non seulement sous la contrainte de la nécessité, mais encore en vertu même de son mandat, d'arrêter seul et sans retard les résolutions qui s'imposent. Si je puis employer cette expression familière, il faut qu'il se débrouille. Or, avec la grâce de Dieu, toujours invoquée d'un cœur confiant, droit et simple, avec la collaboration des Frères dont l'ingéniosité tient du prodige, il est bien rare qu'il n'y réussisse pas.

Il faut davantage insister sur sa force ou mieux sa vertu d'endurance. Elle atteint en bien des cas les sommets de l'héroïsme.

Nous la voyons s'affirmer, d'abord, au cours d'un apostolat, prolongé pour beaucoup pendant des dizaines d'années, par une constance opiniâtre, indéfectible et sereine en face des épreuves et des difficultés, voire des lassitudes et même des déceptions. Elle se manifeste aussi par une patience obstinée, intrépide et calme, dans le martyre obscur et quotidien d'une vie d'inconfort, de souffrances et de privations, que nous pourrons entrevoir en suivant ce labeur du défrichement, qui s'est longtemps poursuivi sur tous les secteurs et qui se continue toujours au milieu de terres presque impénétrables, peuplées généralement d'âmes incultes. Elle se traduit encore par cette persévérance quelquefois surhumaine, qu'aucun obstacle, aucune déconvenue, aucune douleur, aucun sacrifice ne peut arrêter ni même ralentir : persévérance que l'on retrouve à tous les degrés de cet effort, ignoré du monde, depuis les humbles

tâches de la vie quotidienne jusqu'aux vastes et longues entreprises de l'évangélisation des tribus infidèles. Au plus modeste échelon, voyez ce Père, qui, pas à pas, sur le sable brûlant, dans le froid mortel ou sous la forêt maléfique, avance pendant des heures et des jours pour rejoindre une âme en péril, ou bien ces Frères qui, pour ravitailler la résidence, tantôt contraignent le roc à germer des plantes nourricières et tantôt plongent et maintiennent leurs bras dans la glace fondue à la recherche du poisson, jusqu'à l'ultime seconde avant l'engourdissement fatal ! Au sommet, admirez cette suite de héros ou plutôt de saints qui, dans un coin presque inabordable de l'Afrique du Sud, à Njangana, du pays d'Okawango, s'y reprennent à *dix fois*, en enjambant les morts semés sur le chemin, pour créer, malgré tout, cette mission du Sacré-Cœur, où d'autres après eux engrangeront la récolte. Cette endurance, enfin, elle resplendit une dernière fois dans la suprême réaction qui refuse encore à l'impotence ou même à l'agonie le droit d'immobiliser les apôtres. Un Père Grollier, perclus et muet, continue jusqu'au bout d'instruire et de prêcher par signes ; un Père Lacombe, au plus fort d'une épidémie, ne consent à mourir, tout d'une pièce et debout, qu'après avoir, moribond, porté le Christ à ses malades ; un Père Hippolyte, — une des premières recrues du peuple ceylannais — sentant venir sa dernière heure, s'arc-boute à l'autel pour dire la messe dominicale attendue de ses paroissiens, leur adresse d'une voix expirante un sermon testamentaire et tombe mort après la bénédiction.

Cette endurance apparaît ici comme témoi-

gnage d'une bonté surabondante et surnaturelle. Bonté, dont les effusions généreuses et les dévouements magnifiques ont, peut-être, opéré plus de conversions que le ministère de la parole ! C'est encore le Père Grollier qui, dans l'Extrême-Nord, en vérifie l'efficace, le jour où, terrassé par l'épuisement et la fièvre au seuil de cette tribu dont il n'a pas voulu prolonger l'attente, il a le réconfort d'entendre les Indiens se dire l'un à l'autre : « C'est parce qu'il nous aime beaucoup qu'il vient ainsi nous voir, quoiqu'il soit malade ». A Prétoria, l'intrépide abnégation du Père de Hovre, qui s'immole au soin des lépreux, fait plus que consoler ces pauvres entre les pauvres ; elle devient, pour la population d'alentour, une prédication conquérante. Et, à Ceylan, combien d'âmes ont été touchées et saisies par le geste magnanime du Père Roux, qui, laissé pour mort par des assassins fanatiques, se relève, avant sa guérison, pour venir, devant le tribunal, implorer en faveur de ses bourreaux la miséricorde des juges !

Or, chez le missionnaire, initiative, endurance et bonté s'épanouissent enfin dans la joie.

Cette joie extraordinaire, quiconque a fréquenté les Oblats de Marie l'a vu sourdre au milieu des scolastiques et s'épancher dans toutes les résidences. Mais il en retrouve encore les échos dans les confidences ou les récits des apôtres. Un jour, Mgr Grouard, qui, bientôt nonagénaire, allait rejoindre encore une fois son vicariat septentrional, fit cadeau d'une conférence à un groupe de journalistes, un peu blasés sur tous les genres de manifestations oratoires et littéraires. Il les étreignit d'émotion, les souleva d'enthousiasme... et les dilata de gaîté. Dans sa causerie, l'exubérance

familière et spontanée des anecdotes ou des descriptions savoureuses alternait constamment, sans nuire à la belle simplicité oblate, avec les élévations sublimes et les évocations poignantes.

Mais sur place ?... Eh bien, sur place, écoutez le Père Duchaussois, retour de Ceylan ! Dans ces contrées des chaleurs déprimantes et des maladies de foie, le revenant des « glaces polaires » avait craint de découvrir, mais d'ailleurs avait résolu d'excuser, « certain état de lourdeur atrabilaire inéluctable ». « Révélation magique, s'écrie-t-il ! D'un bout à l'autre de Ceylan retentit la voix d'un joyeux entrain... Pas une fois n'avons-nous surpris l'humeur morose embusquée dans la jungle ni à la ville. » Et de citer, non comme exceptions, mais comme exemples, maints religieux tels que le Père Labouré (oncle du supérieur général) et le Père Bouvier qui, l'un et l'autre, ont mérité le surnom de « Père du Feu », pour l'allègre expansion de leur zèle apostolique.

Cette joie fleurit, je ne dis pas sans peine, mais sans tension apparente, au milieu des plus dures misères, et même des plus longues. On dirait qu'elle s'alimente aux difficultés qui la devraient éteindre et qu'elle triomphe des épreuves, en les tournant en plaisanteries. Incommodé jusqu'à la suffocation par les effluves de ses pénitents parias, le Père Favril évoque le souvenir de saint Philippe Néri, qui souffrait physiquement, au confessionnal, de la puanteur exhalée par les péchés mortels. « Eh bien, conclut-il en riant, je m'estime infiniment plus heureux, car je n'ai à endurer ici que le relent des corps. »

La mort elle-même est souvent accueillie par un « mot de la fin » : « Allons, s'écrie le Père Gour-

don, que Mgr Joulain vient d'administrer, la fin du chapitre est arrivé. Le bon Dieu n'a plus qu'à tourner la page. Nous allons voir bientôt la bonne Maman ! »

Énigme indéchiffrable et presque irritante, aux yeux des incroyants, que cette joie limpide, profonde et invincible ! Mais sanctifiante révélation pour les chrétiens !

Comme une nappe d'eau souterraine, qui jaillit en sources fécondantes, cette joie de l'apôtre est un réservoir caché d'ondes surnaturelles, qui s'épanchent en bonne humeur.

Reconnaissons, en elle, un fruit naturel et normal de cette méthode ascétique, dont le Père Mélizan, futur archevêque de Colombo, faisait toute la « philosophie du missionnaire ». Elle se résume dans la vertu d'espérance. Durant des semaines ou des mois, le missionnaire assailli et cerné par les épreuves, au lieu de murmurer contre elles, espère toujours que la prochaine étape lui apportera quelque soulagement. Soutenu de ce réconfort, il parvient sans faiblir au terme de la course. « La souffrance, ainsi mêlée d'espoir et servie, pour ainsi dire, à petite dose chaque jour, lui aura paru plus légère et il aura enduré une somme totale de petits sacrifices qui, vus ensemble et à l'avance, auraient pu l'effrayer ».

Et, dans une formule plus laconique, « aucune place à l'ennui », résumait le Père Lefebvre, accablé d'un surmenage intense qu'aggravait encore une maladie chronique.

Et c'est toute la simplicité, mais aussi tout le surnaturel des Oblats de Marie Immaculée. Surnaturel surtout. Car, au fond, la force qui les soulève et toujours les maintient dans cette joie

supérieure, inconcevable aux incrédules, c'est le perpétuel sentiment de l'œuvre qu'ils réalisent ou, pour parler comme eux, de l'œuvre que la Providence accomplit par leurs mains. Tombant dans sa trente-neuvième année, sur les confins de l'Extrême-Nord, au pied de la Croix qu'il venait de planter pour prendre possession de ces marches du Pôle, le Père Grollier révélait, dans cette exclamation, le secret des allégresses oblates : « Je meurs content, ô Jésus, maintenant que j'ai vu votre étendard élevé jusqu'aux extrémités de la terre ! »

***

Quelques portraits ou du moins quelques esquisses — il faut se limiter — donneront peut-être, à cet aperçu du caractère et de la spiritualité de l'Oblat missionnaire, un relief plus vivant. Les modèles choisis ne sont point, dans la Congrégation, des êtres exceptionnels et, parmi leurs frères, des centaines d'autres religieux pourraient fournir des exemples analogues. Mais, recherchés dans des fonctions et des missions diverses, issus de milieux différents, marqués d'empreintes originales, ils feront ressortir l'idéal commun dans la variété des personnes.

Voici d'abord un des plus illustres évêques de l'Institut, vénéré de la France qui le vit naître en 1829 et du Canada dont il fut cinquante ans l'apôtre, Mgr Grandin, « le Saint du Nord-Ouest », dont la cause est introduite à Rome depuis 1937 et dont le tombeau, dans son humble cathédrale de Saint-Albert, est déjà entouré de la dévotion des pèlerins. Disciple de Mgr de Mazenod qui, en 1859, à trente ans, l'avait sacré coadjuteur

de Saint-Boniface et qui le proclamait « missionnaire achevé », valant « à lui seul dix missionnaires », il fut, avec une admirable simplicité, dans une vie prodigieuse de travail, d'épreuves et de merveilles, où ses laborieuses randonnées couvrirent un chemin égal à neuf fois le tour du monde, un puissant conquérant d'âmes et un vrai fondateur d'empire spirituel. Or, si nous pénétrons les ressorts de son apostolat, nous découvrons cette triple puissance : un invincible attrait pour l'oraison et la vie intérieure ; un amour profond, tendre et brûlant de la Sainte-Eucharistie, qui, un jour, se répandit en larmes aux pieds de Pie IX, lorsqu'il implora du Pape la faveur de conserver la Sainte-Hostie dans sa pauvre cabane de missionnaire, sans gardien permanent, sans lampe, ni veilleuse ; un esprit de mortification qui, dès le noviciat, l'avait poussé à s'offrir au Christ en « victime, non pas d'un moment, mais de tous les jours » ; enfin, comme tout religieux oblat, le zèle et la passion des âmes. Pour en sauver une seule, aucun surmenage, aucune peine, voire aucun dégoût ne pouvait l'arrêter. Le labeur et l'effort ? « Quand on n'en peut plus, aimait-il à prêcher de parole et d'exemple, on en peut encore. » La mortification la plus rebutante ? Il se résignait, dans la cohabitation forcée des voyages avec les sauvages et les chiens, à se laisser dévorer par la vermine. Dans un article célèbre, où Louis Veuillot opposait cet « évêque pouilleux » aux délicatesses et aux raffinements de la corruption policée, le grand écrivain nous montre le prélat missionnaire, « cet homme qui fait comprendre, dit-il, que le froid brûle », exultant de joie sous ce pullulement infect. C'est qu'au prix de cette pénitence cruelle

et répugnante, il achète des âmes ! « Ce sauvage, s'écrie l'évêque interprété par le journaliste, cette bête moins estimée du trafiquant européen que la bête qu'il lui fait tuer pour en avoir la peau, cette chair vile et cette âme avilie, je les dessouille et j'en fais des vases d'honneur où je verse Dieu. Oui, je fais cela, j'ai ce bonheur tous les jours !... Et je bénis avec allégresse mon grand Dieu de miséricorde et de bonté qui a daigné me faire venir de si loin, afin que ce pauvre sauvage pût mourir en paix et pût mourir pour la résurrection. »

Auprès de Mgr Grandin, l'épiscopat de Ceylan nous réserve-t-il à son tour une autre cause de béatification ? Comme le tombeau du « Saint du Nord-Ouest », celui de Mgr Brault, dans le cathédrale de Jaffna, voit monter les prières et les actions de grâces, autour du corps vénéré de cet évêque, enlevé prématurément en 1923, au diocèse qu'il ne gouvernait encore que depuis trois ans. Trois ans, d'ailleurs, remplis d'une activité surmenante et féconde, en particulier pour la formation des clercs et la protection des orphelins ; et trois ans précédés d'un laborieux et très efficace apostolat de vingt-huit années dans les stations les plus pauvres et les plus difficiles, où les œuvres et la mémoire du Père Brault sont toujours vivantes. Or, à l'exemple de l'évêque de Saint-Albert, deux forces intimes et débordantes ont animé l'action de l'évêque de Jaffna : la ferveur intense et le zèle des âmes. « Enfant de Marie », dans tout ce que l'expression peut impliquer de tendresse et de confiance filiales, il brûlait d'une telle dévotion pour l'Immaculée que sa seule attitude aux pieds d'une statue de la Vierge et pendant la récitation du rosaire opérait des conversions. Quant à son apostolique et

fraternelle affection pour les âmes, et tout spécialement pour ses prêtres et pour les pauvres, cet amour avait dans son cœur une telle force et une telle sensibilité que la vue des souffrances qu'il ne pouvait consoler fut sans doute une des douleurs qui le brisèrent avant l'âge. Et ne serait-ce pas, dans le ciel, un des motifs mystérieux de sa puissance consolatrice ?

Nous trouvons également, dans l'Afrique du Sud, un autre tombeau vénéré, qui rendra peut-être un jour un corps glorifié par l'Église. Les catholiques, et parfois même des païens ou des protestants, y viennent nvoquer l'un des créateurs et des animateurs de cette admirable mission du Basutoland, le saint Père Gérard. Lorsqu'en 1863, ce tout jeune missionnaire y célébrait la première messe qui, depuis la naissance du Christ, eût sanctifié cette terre alors désespérément stérile où le même religieux, cinquante ans plus tard, devait mourir au milieu d'une chrétienté florissante, c'était un fils spirituel de Mgr de Mazenod qui, formé directement par le fondateur, apportait dans ce pays l'ardente dévotion de son Père. Comme le maître, le disciple était surtout une âme eucharistique ; en quoi l'on peut discerner le secret de son dynanisme surnaturel. Ses contemplations au pied du Tabernacle et ses recueillements au Saint-Sacrifice attiraient et retenaient les âmes. Ce qui le caractérisait encore, avec cette intime, continuelle et fervente adoration du Christ-Eucharistie, c'était l'amour filial et scrupuleux de la Règle, ainsi que le culte du bréviaire. Isolé quelque temps, dans un nouveau poste, il y sonnait consciencieusement l'office, à l'heure réglementaire, avant de gagner son très pauvre oratoire, pour le

psalmodier tout seul auprès de Jésus. Pour demeurer fidèle à son bréviaire, en dépit de l'invincible sommeil qui terminait parfois ses journées épuisantes, il n'était jamais à court d'ingénieuses et touchantes industries : tantôt il tenait sa chandelle au ras de la mèche, pour se ménager des brûlures éveillantes ; tantôt, de la main droite, il s'accompagnait avec l'orgue de Barbarie qui lui servit longtemps d'harmonium. A la fin, toutefois, ses supérieurs, au nom de la sainte obéissance, lui défendirent de ruiner, à cette lecture, le reste de ses yeux. Mais cette interdiction lui infligea l'une des deux grandes peines de sa vieillesse. L'autre, ce fut l'impossibilité de monter à cheval, pour porter lumières et secours aux villages de la brousse. Impotent, demi-paralytique, il avait cependant poursuivi ses chevauchées missionnaires jusqu'à l'extrême limite de ses forces, et même un peu plus loin, se faisant hisser sur sa monture et se fiant à l'instinct de la bête pour éviter des chutes dont il n'aurait pu se relever ; car il s'agissait là de sauver, d'instruire et de sanctifier des âmes, et, comme tous ses frères, il eût avec élan donné sa vie pour elles. Il dut se contenter désormais d'un apostolat sédentaire, accompagné d'une prière indiscontinue. Mais son rayonnement de ferveur émouvante et de sainte joie continuait de prêcher.

De la même trempe et de la même génération, le Père Le Doussal, apôtre de la tribu des Cris, dans l'Athabaska, réalisa peut-être un des types les plus achevés de cette âme intérieure et rayonnante, qui constitue l'idéal de l'Oblat missionnaire. Sa ferveur pour l'Eucharistie, qui le tenait parfois plusieurs heures immobile au pied du Tabernacle, touchait presque à l'extase ; à certaines minutes,

on ne pouvait l'arracher à ses adorations qu'au nom de l'obéissance. Entendre sa messe, affirmait Mgr Joussard, c'était se préparer à la sienne. Avec une piété séraphique, il multipliait et savourait rosaires et chemins de Croix. Son office, il trouvait le temps de le psalmodier chaque jour, avec une lenteur qui semblait caresser les mots. Sa vie n'était qu'une perpétuelle oraison, que les journées ne parvenaient pas à contenir et qui souvent absorbait une part de ses nuits. Ses aspirations semblaient le détacher de la terre pour le porter aux cieux. « Ici-bas, mon Dieu, soupirait-il, on ne sait pas vous aimer. Oh ; que j'ai hâte de vous aimer à la façon du ciel ! » Pour la Vierge Marie, sa piété avait toutes les tendresses et toutes les simplesses d'un fils de Mgr de Mazenod. Un jour, au plus fort d'un incendie qui menaçait d'anéantir la Mission, il la supplia d'arrêter le feu, et le feu s'arrêta. Par ailleurs, à l'image du Poverello, son âme sans tache et sans détour semblait parfois communier avec la nature. On le vit, tour à tour, « exorciser » des insectes qui ravageaient le jardin de la résidence et se faire obéir des étourneaux qui picoraient les semailles. Par contre, un autre jour, assailli par les maringouins, qui lui procuraient gratuitement l'occasion d'une pénitence, il demanda doucement qu'on les laissa tranquilles : « Il faut bien qu'ils fassent leur besogne... » Et, pour compléter cette esquisse, ajoutons ici que le P. Le Doussal, en même temps, fut un puissant travailleur et un apôtre incomparable. A son arrivée, les Indiens Cris comptaient parmi les plus réfractaires à l'Évangile. Brûlé pour eux d'un amour d'autant plus compatissant qu'il les voyait ainsi plus misérables, il résolut de les convertir.

Il se perfectionna dans leur langue, afin de pénétrer plus avant dans leur âme. Il se remit à l'étude, afin de leur expliquer plus clairement la doctrine. Enfin, tout en assurant, à la mission, par charité pour ses frères, les travaux les plus absorbants et les plus pénibles, il se dévoua sans réserve à ses sauvages. Ainsi parvint-il à les conquérir, à force d'amour et de bonté. Quand il mourut, les Cris étaient cités en modèles aux autres tribus.

Un Père Le Doussal et un Père Gérard avaient passé, de plain-pied, de l'enfance chrétienne à la vie religieuse. On rencontre parfois, dans la Congrégation, des Oblats d'une autre venue. Mais le bon Maître et « la bonne Maman » se chargent de les mettre à l'alignement des autres, je veux dire de les élever à leur niveau. Ainsi le Père Vedrenne. L'aventurier transformé en apôtre ! A 35 ans, ce cerveau brûlé, qui ne rêvait que batailles et qui, successivement, décoré pour sa belle conduite et dégradé pour son indiscipline, avait fait l'Algérie, la Crimée, l'Italie, ne possédait pour tout bagage religieux qu'une médaille de la Sainte Vierge, acceptée par courtoisie, d'une sœur de Charité. Il errait sur les quais de Marseille, en quête d'un engagement dans les troupes garibaldiennes, quand un ami protestant lui donna un livre catholique. Huit jours plus tard, il se confessait à un Oblat de Marie ; quinze jours après, il entrait au noviciat de Notre-Dame de l'Osier. Désormais, toute sa fougue, endiguée par l'obéissance et surnaturalisée par une ferveur d'enfant et de héros, se rua vers la sainteté par l'apostolat des pauvres. A Ceylan, pendant près d'un quart de siècle, il défricha, retourna, sanctifia tour à tour, avec une rondeur militaire, un entrain apostolique et une piété

rayonnante, les missions les plus difficiles; il n'en voulait pas d'autres. Mais toujours aux postes subalternes; il n'ambitionnait que ceux-là. D'ailleurs, il manifestait, au milieu de ses frères, la gaîté des âmes simples, en paix avec le Ciel, et, si parfois, dans sa barbe chenue, l'on voyait glisser une larme, c'est que le souvenir avait percé son cœur, du temps qu'il n'aimait point Dieu et les pauvres âmes. Enfin, à 57 ans, il accepta la mort avec la crânerie du soldat et la sérénité de « l'enfant de Marie ». Et, comme son supérieur croyait devoir l'encourager, « un zouave ne tremble pas devant la mort, répliqua-t-il. J'ai l'âme en joie maintenant. J'avais demandé au Bon Dieu d'accepter mes services au moins le même temps que je l'avais offensé. Cela fait les vingt-deux ans! Le compte y est. Vivement le bout! »

Cette trop courte galerie serait singulièrement incomplète, si elle ne comprenait un Frère coadjuteur. Mais, dans cette humble, héroïque et sainte légion d' « apôtres inconnus », l'on n'a d'autre embarras que le choix du modèle. Entre tous cependant, le Frère Joseph Kearney qui, venu de l'Irlande au Canada, fut, cinquante-sept ans le *factotum* de la mission polaire de Good-Hope, s'impose à l'admiration par le renom de sa sainteté qui, vingt ans après sa mort, chez les Pères et chez les Indiens, continue d'auréoler sa mémoire. Un *factotum*, par étymologie, c'est celui qui « fait tout ». Auxiliaire universel, capable d'arracher des moissons à la pierre, habile à travailler le bois, — grâce, disait-il, à la collaboration de son bon ange, — expert en cuisine autant qu'il le fallait, meneur de chiens plus adroit qu'un Peau-Rouge, il faisait vraiment tout, pour assurer la vie de la Mission;

mais il faisait bien plus encore. Une âme éminemment sacerdotale, enlevée souvent jusqu'aux élévations mystiques, animait ce « serviteur » des prêtres qui, d'ailleurs, après ses études classiques, n'avait voulu que par humilité se cantonner dans les fonctions de Frère. A la fin de ses jours, dans une lettre émouvante à son vicaire apostolique, il révèle, en s'accusant de n'avoir su l'atteindre, l'idéal qui, toujours, aimanta sa vie. « Hélas ! gémit-il en réclamant pour lui des prières instantes, que n'ai-je compris, comme je l'aurais dû, que le religieux et le missionnaire ne peuvent faire du bien aux âmes, à commencer par la leur, que dans la mesure où leur union avec Jésus s'est réalisée, et que le Bon Dieu ne veut nous utiliser que comme des réservoirs comblés de ses grâces et de ses dons, mis à profit par notre bonne volonté et débordant alors de leur trop plein, sur les pauvres indigents qui nous sont confiés ! Nos travaux ne sont rien, nos succès rien, je le vois maintenant, si nous ne sommes avant tout des hommes de Dieu. » Et, après un humble retour sur lui-même, accentué d'un nouveau recours à la prière, « quel obstacle à la gloire de Dieu, s'écrie-t-il, serait un frère, qui n'aurait pas l'esprit intérieur, l'amour du sacrifice, l'obéissance surnaturelle ! Que pourrait-il faire, en ces dispositions, pour la conversion des âmes ?... »

La conversion des âmes, aucun missionnaire n'y travailla d'une ardeur plus brûlante et plus efficace que ce modeste apôtre ! Non content d'être le modèle du catéchiste, il attirait à Dieu, par le rayonnement de sa ferveur pour le Christ et la bonne Vierge et par le reflet lumineux de sa sainteté, les pauvres Indiens qui couraient à lui comme à un ange visible !...

Tels sont les ouvriers de l'œuvre ! Mais, avant de les suivre au champ de leur travail, un dernier mot, sur les auxiliaires lointains de leur apostolat.

Mgr de Mazenod était une âme trop surnaturelle pour ne pas avoir compris, dès l'origine, à quel point son effort missionnaire avait besoin d'être soutenu par une vaste et perpétuelle croisade de sacrifices et de supplications. Dès ses premières campagnes, il avait mobilisé ces « services de l'arrière » qui, bien souvent, sur le plan providentiel et aux regards de Dieu, devancent et entraînent les colonnes militantes. En 1840, il les organisa sous la forme d'une *Œuvre des vocations religieuses et apostoliques sous le patronage de Marie Immaculée*, qui, dans toute les provinces de la Congrégation, compte aujourd'hui des milliers de membres, attachés par des liens intimes à la grande famille des Oblats, dont les entretiennent périodiquement des bulletins ou des revues publiés en plusieurs langues. Ces auxiliaires portent aux évangélisateurs le secours de leurs aumônes ; mais, toutes nécessaires et bienfaisantes qu'elles soient, ces générosités pécuniaires, qui, d'ailleurs, possèdent, elles aussi, une valeur méritoire, sont moins précieuses encore aux religieux que la propagande missionnaire et la prière ininterrompue de ces âmes fidèles.

Et voici qu'en France, au berceau même de la Propagation de la Foi, tout modestement, dans l'ombre de cette vaste association laïque et de cet admirable Institut de la Sainte-Famille, dont nous allons retrouver les Sœurs en Afrique du Sud et à Ceylan, vient d'éclore une humble communauté religieuse, les *Apostoliques de Marie Immaculée*, qui, agrégées depuis 1926 à la Congrégation des

Oblats, déjà leur assurent un fervent concours, de prières et de services, en attendant, c'est leur espoir, une collaboration plus large et plus puissante. La petite société ne dispose encore que d'une résidence à Lyon, tenant à la fois du monastère et de la procure, et d'une maison de formation à Ecully, sous l'égide de Notre-Dame de Fourvière. Mais, dès maintenant, des affiliées spirituelles et des dames de charité la prolongent au dehors, tandis que les Sœurs elles-mêmes, dans un faubourg de la grande ville, ont adopté une agglomération de miséreux, convaincues que, pour obtenir la grâce d'aider efficacement les fils de Mgr de Mazenod, elles doivent elles aussi, dans leur milieu, se constituer les missionnaires des pauvres.

CHAPITRE VIII

MISSIONNAIRES CHEZ LES INFIDÈLES : LES DÉFRICHEURS

Nous connaissons les ouvriers ; nous avons pris un aperçu de leur champ d'action. Essayons de les saisir à l'œuvre !

Sur quelque point que leur apostolat s'exerce, il se répartit en deux grandes phases, le défrichement des terres ou des âmes incultes, l'établissement de la civilisation chrétienne. A l'origine, ils étaient absorbés par le premier travail ; aujourd'hui, soit dans des contrées diverses et distantes, soit même en des pays voisins, les deux labeurs se poursuivent à la fois. Des terres, en apparence irrémédiablement stériles, sont devenues par eux de florissantes chrétientés ; par eux, la hiérarchie catholique s'établira un jour au milieu de brousses encore impénétrables.

Ce sont les efforts et les souffrances des défricheurs, en lutte patiente, héroïque et tenace avec les natures hostiles et les populations amorphes ou réfractaires, que nous voulons d'abord esquisser.

L'œuvre préférée des Oblats de Marie ! Ne vont-ils pas, avec une prédilection compatissante et pieuse, aux plus pauvres, au plus délaissés, aux plus déshérités ? N'est-ce pas l'exemple que leur

donna Mgr de Mazenod, quand il voulut apporter, aux malheureux des faubourgs les plus misérables et des campagnes les plus abandonnées, voire aux condamnés de droit commun et aux malades des hôpitaux, les prémices de sa sollicitude et de sa parole sacerdotale ? N'est-ce pas aussi le mot d'ordre et la direction qu'il laisse à ses fils envoyés en pays lointains, lorsqu'il les exhorte à marcher toujours de l'avant dans les friches infidèles ? « Il n'admet pas, fait observer le Père Perbal, que l'on s'immobilise dans les positions conquises, mais excite sans cesse les missionnaires à pousser plus loin leurs efforts et à s'adonner à la conversion des païens ; ils ne doivent pas devenir des curés de paroisse, mais demeurer missionnaires dans le sens plein du mot. »

Et, sans doute, par obéissance à l'Église, les Oblats consentiront à occuper des postes sédentaires ; mais toujours, ils pousseront des équipes volantes au delà de la civilisation et toujours, à leurs yeux, ce seront les équipes privilégiées.

Dans la forêt canadienne, on rencontre encore des familles de pionniers qui n'ont d'autres besoins, d'autres aspirations, que de « faire de la terre ». Une clairière déboisée et cultivée, au prix du plus rude travail, les désenchante ; ils l'abandonnent à de moins robustes, à de moins hardis, à de moins aventureux ; ils pénètrent plus loin sous la futaie séculaire et vont, avec une sorte de jouissance et d'orgueil, planter la cognée dans les vieux arbres. Eh ! bien, sur le plan spirituel, les Oblats de Marie sont de cette trempe ; ils veulent « faire de la chrétienté ».

L'Église elle-même, à maintes reprises, leur en a rendu témoignage. « Ils ont reculé les bornes de

l'héroïsme », affirmait le Cardinal Verdier, dans son discours commémoratif du Séminaire d'Ajaccio. Et le Cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande, en s'associant naguère au Centenaire de leur fondation, « bravant le froid, déclarait-il, bravant la faim et toutes les misères de la vie, ils ont été les messagers de Dieu jusque dans les contrées les plus lointaines, les plus inhospitalières, les plus abandonnées des hommes, voire même les plus inhumaines, pour y porter le flambeau de la foi et de la charité du Christ. » C'est enfin Pie XI lui-même qui, recevant en audience un apôtre des glaces polaires, attestait un jour : « Les Oblats sont dans les missions les plus difficiles et s'en font une spécialité. »

De cette marche en avant, persévérante et passionnée, nul exemple aussi probant que celui du Canada ! De proche en proche, ils ont pénétré, ils se sont établis, jusqu'aux confins du monde habitable. Au delà de leurs extrêmes missions septentrionales, il n'y a plus d'âmes à conquérir. En Afrique du Sud, ils continuent d'avancer pas à pas dans les profondeurs du monde noir, en des brousses rébarbatives et ennemies, que la superstition païenne, à leur arrivée, tenait en son pouvoir. Ils ont défriché la luxuriante mais redoutable jungle de Ceylan. Au Texas, ils avaient devancé la civilisation américaine ; ils viennent encore, au Congo belge, au Laos, au Pilcomayo dans l'arrière-Paraguay, d'entreprendre une lutte nouvelle contre la forêt vierge et la sorcellerie, contre la pauvreté de la terre et des âmes, contre la nature malsaine et des naturels difficiles.

Ils ont défriché, ils défrichent.

Dans quelles conditions, par quels moyens ?

Deux grands labeurs à distinguer, dans leur action, déterminés par deux obstacles à vaincre ; contrées adverses, populations inabordables.

Presque toujours ils rencontrent à la fois ces deux oppositions formidables, qui sembleraient décourageantes à des hommes attirés seulement par l'intérêt et qui sont toujours crucifiantes pour des apôtres assoiffés de ces âmes, d'abord inaccessibles ou impénétrables. Il leur faut triompher du désert infini, de la forêt inextricable ou de la terre stérile, de la température qui glace ou qui brûle, du climat qui engourdit ou qui déprime, des intempéries cruelles, des maladies douloureuses et débilitantes, des nourritures odieuses et indigestes, d'une pauvreté confinant à la misère, enfin de la faune dangereuse ou intolérable, depuis le dévorant carnassier jusqu'aux vermines grouillantes. Épreuve bien plus pénible encore, et plus amère, et plus désolante, car c'est le cœur qu'elle atteint, non la chair : il leur faut s'ouvrir un chemin, vers les âmes païennes, à travers les langues mystérieuses et parfois totalement inconnues, derrière lesquelles se dresse le triple rempart de la sauvagerie barbare, ou des mœurs tranquillement dissolues, ou des superstitions invétérées.

Toutes ces barrières morales, il sera nécessaire de les franchir ou de les renverser, avant d'obtenir l'audience et l'accès de ces créatures de Dieu qu'on est venu chercher si loin ; et toutes ces épines mordantes ou vénéneuses, dont se hérisse une nature qu'on dirait jalouse de son indépendance maléfique, le missionnaire devra constamment en subir la piqûre, s'il veut garder ses conquêtes.

Prenons d'abord l'apôtre harcelé de ces épines,

c'est-à-dire en lutte perpétuelle avec la contrée mauvaise !

Au Canada, par exemple, pour découvrir, approcher, gagner de loin en loin quelques âmes éparses à travers l'immensité, le défricheur doit affronter une étendue presque sans limite, à demi déserte, épuisante à qui veut la parcourir, endormie sous la neige pendant un hiver de neuf à dix mois où le thermomètre descend à certains jours jusqu'à 50 et même 60 degrés centigrades, écrasée par la nuit ininterrompue durant une période de trois à treize semaines, enfin une étendue qu'on a pu qualifier de ce nom qui dit tout : « Les pays d'épouvante ».

On a vu plus haut que cinq vicariats apostoliques en couvrent la surface. Quatre d'entre eux, Grouard, Mackenzie, Yukon et Keewatin, totalisent une superficie de 3.210.000 kilomètres carrés, où campent et vagabondent un peu plus de cent mille habitants. Nous parlerons ci-dessous du cinquième, le vicariat de la Baie d'Hudson ; car, fondé après les autres, il constitue pour le moment la dernière étape des Oblats en direction du Pôle, en même temps qu'il représente leur effort le plus tenace et leur conquête la plus rude. Il couronnera dignement ce chapitre.

La vie de l'apôtre, en ces « pays d'épouvante », a été définie par le Père Duchaussois, dans son livre *Aux glaces polaires* : « Une lutte sans trêve contre les distances, contre le climat, contre la pauvreté ».

Les distances ! Entre deux missions, l'intervalle minimum est de 300 kilomètres ; il s'allonge parfois jusqu'à 600 et plus. Une visite de voisinage, entre deux postes, exige une véritable expédition,

qu'on hésite à entreprendre et qu'on ne pourra de longtemps renouveler. Voici quelque soixante ans, le Père Pascal, futur vicaire apostolique de la Saskatchewan, avait 280 kilomètres à parcourir pour faire sa retraite et sa confession annuelles. « Au moins, se consolait-il, j'ai le temps de faire l'examen de conscience à l'aller et la pénitence au retour. » Il ne connaissait pas son bonheur ! On cite aujourd'hui tel missionnaire de l'Extrême-Nord, pour qui le même voyage absorbe un bon tiers de l'année.

Cet éparpillement des résidences inflige parfois aux pionniers des territoires polaires un des supplices les plus déprimants que puisse subir l'homme civilisé : le martyre de la solitude. A ses envoyés les plus lointains, Mgr de Mazenod avait voulu l'épargner ; sa Règle, en effet, n'admet pas l'isolement des religieux. Mais trop souvent, surtout dans les débuts de certaines missions, cette prescription a dû fléchir devant la nécessité inéluctable. Pendant de longs mois, pendant des années entières, plus d'un de ces apôtres a dû vivre seul. C'est durant sept années que le Père Pascal dut attendre sa récollection annuelle, pour rencontrer un de ses confrères, et le Père Bruno Roure, sauf un intervalle de quelques mois, endura quatorze ans la même épreuve.

Aucun des deux ne fléchit, malgré des heures pesantes : leur solitude était peuplée du Christ.

Quand la communauté se compose de deux ou trois membres, pères ou frères, on n'a plus à souffrir que les menus inconvénients d'une extrême pauvreté, d'un inconfort total, d'une suite presque ininterrompue de rudes labeurs et quelquefois de la faim.

Les premiers défricheurs, en effet, connurent des dénuements invraisemblables, qu'on retrouve encore, au surplus, dans quelques missions. Comme il n'existait point de hiérarchie dans les logements, les « palais épiscopaux » de Mgr Grandin et de Mgr Clut, vers 1860, donnent quelque idée de l'ensemble. Le premier raconte, avec bonne humeur, que ses trois compagnons et lui-même n'ont d'autre lit qu'une seule natte de peau, étendue dans un grenier qui la contient tout juste, entre un toit de terre et un plancher branlant, qu'on ne peut d'ailleurs réparer, faute des outils indispensables. La « hutte » du second possède une chapelle, où deux servants peuvent entrer avec le prêtre ; c'est le seul luxe de la maison, dont le toit, soutenu par des solives informes qui empêchent l'évêque de porter sa mitre, laisse généreusement tomber la neige fondue.

C'est pourtant là que Mgr Clut fut sacré par Mgr Faraud, accompagné de deux pères en guise d'évêques assistants et d'un frère coadjuteur comme suite épiscopale. On ne manqua de presque rien pour la cérémonie, grâce à une branche de sapin qui servit de crosse ; on put même, à la solennité religieuse, ajouter un banquet, fait de viande séchée suivie de poisson sec.

Qu'on me pardonne d'évoquer ces épisodes sublimes, avec un semblant de sourire ! Ne faut-il pas se mettre au diapason des Oblats ?

Et, pourtant, au milieu de ces terribles hivers, que de souffrances ne doivent-ils pas endurer dans ces abris mal clos ! Heureux encore de pouvoir se réfugier entre des murs et sous un toit ! Parfois, en effet, certains travaux les condamnent à s'en passer. Voyez au plus fort de la saison glaciale,

le Frère Boisramé, l'un des modèles des « apôtres inconnus », par sa foi naïve et magnifique et par son énergie virile animée d'une simplicité d'enfant, voyez-le, en plein bois, dans sa « loge » imitée du « wigwam » indien, besognant en bûcheron ! Le jour où le Père Seguin vient, de la mission toute proche, — à 60 kilomètres seulement, — lui célébrer la messe, il doit entretenir quelques charbons allumés sur l'autel, afin d'empêcher que le Précieux Sang ne gèle dans le calice. Et, en bon fils de Mgr de Mazenod, le Père Seguin, qui lui-même a failli se geler les doigts au contact du vase sacré, de pousser ce cri du cœur à la fin de son récit : « Ce que doivent souffrir les pauvres sauvages !... »

Il est vrai que, pour se réchauffer, le missionnaire a la ressource des rudes besognes indispensables ; et, de ce moyen énergique, il use, au point de s'user lui-même. Interrogé par la Propagande, Mgr Grandin reconnaît que bien des Pères se livrent à des « travaux manuels au-dessus de leurs forces » et que ce surmenage excessif aggravé par les fatigues des voyages et l'insuffisance de l'alimentation, les met parfois, au bout de dix ans, « accablés de douleurs et d'infirmités, dans l'impossibilité de rendre les services auxquels leur expérience les rendrait propres ». Et, cependant, fait observer le Père Duchaussois, « le diocèse de Mgr Grandin se trouvait alors le plus voisin des commodités de la civilisation ».

Car il faut bien, dans les missions séparées du monde, que les pères et les évêques eux-mêmes assument leur part des plus humbles ou des plus durs labeurs. Les frères n'y pourraient suffire, à qui les prêtres, au surplus, dans leur fraternelle affection, n'en voudraient point laisser toute la charge.

Ah! certes, on ne le dira jamais trop, ces modestes et précieux coadjuteurs, dont la générosité sans limites est servie bien souvent par des aptitudes universelles, — à la maison, cuisiniers, tailleurs, charpentiers, mécaniciens; au dehors, jardiniers, chasseurs, pêcheurs, meneurs de chiens, bûcherons, sans cesser pour autant d'être apôtres et en se permettant quelquefois d'être artistes, - ce sont des auxiliaires incomparables. Ils sont même quelque chose de plus : des collaborateurs et des émules, dans la commune ascension vers Dieu par le souci commun des âmes indigentes. Après avoir rendu compte à son évêque, avec une émouvante simplicité, de ses labeurs et de ses misères, le Frère Olivier, grand pourvoyeur de l'orphelinat de Notre-Dame de la Providence, ajoute qu'il est « toujours content », même de souffrir, « parce que c'est pour l'amour de Dieu et de Marie Immaculée ». Et, de sa joie toute surnaturelle, il donne encore cet autre motif : « Quand j'ai de la peine, ça me console de penser que ce n'est pas pour moi que je travaille, mais pour nourrir les enfants les plus pauvres du pays ».

Mais, en dépit de l'activité des coadjuteurs, la besogne impérieuse et pressante exige souvent le concours des pères et, je l'ai dit, des évêques eux-mêmes. Combien de fois Mgr Grandin consacra ses « loisirs » d'apôtre, soit à couper des arbres dans la forêt et à les charrier dans la neige, soit à blanchir son linge et à ravauder ses habits! Combien de fois Mgr Grouard et Mgr Faraud passèrent une partie de leurs hivernages à scier de long avec leurs frères! Le Père Duchausssois nous révèle que jusqu'en 1903, dans le Mackenzie, et jusqu'en 1912 en Athabaska, toutes les planches

destinées aux résidences, aux chapelles, aux couvents, furent équarries à la hache et sciées à la main par les missionnaires.

J'ai noté que ce travail manuel offrait l'avantage de combattre le froid. Sans doute ! Mais, par contre, il a l'inconvénient d'aiguiser l'appétit dans des déserts stériles où il n'est pas toujours aisé de le satisfaire. « Nourriture repoussante et parfois insuffisante », avoue Mgr Grandin, dans son rapport à la Propagande, elle se réduit certains jours au poisson boucané, qui peut tout juste apaiser la faim quand il ne soulève pas l'estomac par des relents trop insupportables.

Ici encore, est précieux le dévouement des frères, habiles chasseurs et pêcheurs intrépides, qui souvent ont risqué leur vie et plus d'une fois l'ont sacrifiée dans leurs expéditions de ravitaillement. Car ces humbles auxiliaires ont aussi leur martyrologe, où, parmi ceux qui trouvèrent une mort obscure et sanctifiée dans le « service », il faut inscrire en place d'honneur ce Frère Alexis qui tomba héroïquement sous les coups des sauvages, contre lesquels il défendait la vertu d'une orpheline confiée à sa garde.

Mais, lorsque le gibier et le poisson se font plus rares ; lorsqu'une mission, comme celle du Sacré-Cœur, au fort Simpson, dont le ravitaillement doit arriver de 320 kilomètres, en est privé par quelque accident de voyage ; lorsque les ours découvrent et dévorent une réserve de 1.500 poissons boucanés, comme il advint en 1937 à la mission de Hornaday, alors, durant des semaines ou des mois, c'est la famine. Combien de fois nous entendons des pères ou des évêques, Mgr Clut et Mgr Grandin par exemple, déclarer avec une

résignation sereine que la disette est chez eux à demeure et, souffrance plus cruelle encore, que la farine leur manque pour fabriquer des hosties !

La farine, objet de luxe en certaines résidences éloignées ! Cinquante années durant, à la station polaire de Good-Hope, les seuls frais de transport faisaient monter, jusqu'à 110 francs, le prix du sac de farine acheté pour 25 francs en pays civilisé, — quand il parvenait du moins sans encombre, — et l'on réservait cette coûteuse marchandise pour le sacrifice de l'autel, pour les malades et pour deux ou trois galas de fêtes solennelles. Quand au Père Roure, du temps de sa longue solitude, sa ration annuelle de farine tenait tout entière dans une des manches de la chemise, que lui apportait le ballot de l'année.

Telle fut longtemps, dans les vicariats du Grand-Nord, telle est encore en plus d'un poste missionnaire, la vie de résidence du défricheur des âmes.

Il est vrai que, de son port d'attache, il s'évade une bonne partie de la saison glaciale, pour rayonner à travers sa « paroisse ». Mais croyez bien que ses longues randonnées n'ont qu'une vague ressemblance avec les agréments des sports d'hiver. Lorsque Mgr Grandin répondait en conscience au questionnaire de la Propagande, il devait inscrire ces voyages au premier rang des souffrances de l'apôtre. Et ceci est vrai, tout particulièrement, des vicaires apostoliques, désireux de visiter, dans le minimum de temps, leur immense domaine. Rois incontestés, je ne dirais point des *globe-trotter*, mais du moins des *ice-trotter*, ils couvrent des distances qui battraient tous les records, si l'on pouvait les enregistrer. Mgr Grouard, un jour, ayant entrepris d'en faire le calcul, découvrit.

qu'en dix-neuf mois, il avait parcouru, la plupart du temps en traîneau, — c'est-à-dire à pied, devant ou derrière le véhicule encombré de bagages, — exactement 8.345 kilomètres. Moyenne simplement honorable, assure le Père Duchaussois, qui nous révèle que, pendant longtemps, au Mackenzie, Mgr Breynat, missionnaire, puis vicaire apostolique de cet empire glacé, dépassa chaque année, de beaucoup, ce total.

Quelque lecteur s'étonnera peut-être que le voyageur doive accomplir à pied la plus grande partie de ces courses interminables ; il caressait peut-être la vision pittoresque et romantique du missionnaire emmitouflé de fourrures, au fond du traîneau que les chiens emportent au galop dans l'infini des neiges.

D'abord, les premiers missionnaires ne possédaient pas même de traîneaux, faute de pouvoir se payer des chiens. Tantôt pliant sous le faix des *impedimenta* cruellement lourds, bien que réduits au minimum, ils cheminaient des jours et des jours, à la recherche de leurs brebis éparses ; tantôt ils profitaient de la complaisance intéressée d'un trafiquant de fourrure, qui acceptait le transport des bagages, à condition d'être payé par les services de l'homme.

Plus tard, les subventions des œuvres apostoliques leur permirent de se procurer quelques équipages, tout juste assez pour les atteler au traîneau chargé de vivres, de couvertures, et du mobilier de mission, mais insuffisamment pour s'offrir le confort d'une voiture personnelle. Il faut donc imiter le Juif errant, avec cette différence qu'Ashaverus n'avait pas à « battre la neige » pour frayer la route aux chiens, ni à « pousser le traîne » pour

seconder leurs efforts. En certain voyage, Mgr Clut dut se livrer sept jours de suite à ce dernier sport, qui consiste à s'arc-bouter sur un bâton dont l'un des bouts s'applique au creux de l'estomac et l'autre à l'arrière du traîneau. Pour se reposer, la nuit, après avoir pris le temps de dégeler le repas et de l'absorber, de déblayer la place du feu, de quérir le combustible (qu'on ne trouve pas toujours) et de l'allumer, l'on s'endort pêle-mêle dans les couvertures, Missionnaires, Indiens, chiens et vermine. Et le lendemain, aussitôt le réveil, sonné plus d'une fois par le hurlement des loups, l'on reprend la route, agrémentée de divers incidents tels que la traversée d'un lac hérissé de banquises ou troué de crevasses, la « poudrerie », qui, tourbillonnant en rafales, obscurcit l'air et crible la peau d'une mitraille acérée de menus glaçons, les opérations sommaires imposées par le gel d'un doigt, qu'il faut sacrifier en toute hâte au fil du rasoir ou du couteau de poche, la rencontre d'un campement de sauvages affamés avec lesquels on partagera les provisions, au risque de jeûner plusieurs jours de suite !...

Du moins, pendant les deux ou trois mois d'été, le Missionnaire des Peaux-Rouges peut-il prendre un repos relatif ? Oui, dans la mesure où le changement de labeur procure une sorte de détente. Au bord des grands lacs et sur les côtes de l'Océan Glacial, c'est la saison du ravitaillement nécessaire, au prix d'expéditions fiévreuses qui ne sont point sans fatigue, ni parfois même sans danger, puisqu'une douzaine de Pères et de Frères y ont trouvé la mort. C'est aussi la saison des maringoins et des brûlots, qui, par milliers, vrombissent et zigzaguent dans l'air et dont les piqûres innom-

brables, cuisantes, inévitables provoquent une irritation dont le souvenir fait trouver presque caressants les aiguillons de nos moustiques. Il faut être Oblat de Marie pour garder le sourire au milieu des lancinantes exaspérations de ces « petites misères ».

Bien petites misères, en effet, que toutes ces épreuves, puisqu'elles ouvrent à l'apôtre le chemin des âmes !

Les âmes, en ces contrées polaires, il les faut quêter et saisir, une par une, éparpillées dans le désert de neige. En Afrique du Sud, au contraire, — où ne manquent point cependant les solitudes hostiles, — les premiers apôtres se trouvèrent plongés en plein grouillement du monde noir, tantôt à demi sauvage dans les régions encore peu fréquentées des blancs, tantôt asservi et exploité dans les pays qui devraient pratiquer la justice et la fraternité chrétiennes.

Du temps même de Mgr de Mazenod, l'on sait quels furent les débuts et les mécomptes de Mgr Allard et de ses compagnons.

C'est que, sans parler de la résistance ou de l'inertie des âmes sur laquelle nous reviendrons dans la seconde partie de ce chapitre, la terre elle-même toute différente qu'elle fût du Canada septentrional, leur opposait souvent des obstacles aussi rébarbatifs et en apparence aussi infranchissables.

« Point de chemins de fer alors, écrivait naguère le Père Duchaussois dans une étude publiée par la *Vie Catholique*. Les voyages s'exécutaient à pied, à cheval ou en charrettes sans ressorts tirées par des bœufs. On sait que l'Afrique du Sud surgit brusquement de ses rivages en un plateau élevé, raboteux, montagneux, brûlé de soleil le jour et

frais durant les nuits, si frais qu'à la saison d'hiver un gel rigoureux blanchira les hauteurs. Une distance couverte aujourd'hui par vingt-quatre heures de train demandait de longs mois de marche aux premiers venus. Ils allaient par ces sautes de température, sans autre abri que le firmament, si la hutte d'un indigène hospitalier ne se rencontrait pas, et traversant toutes les rivières à la nage ou en radeau de fortune. Le R. P. Le Bihan prenait six mois pour franchir la distance de Maritzburg au Basutoland. Le R. P. Rousset, premier apôtre du Zoulouland, allait à pied pendant des semaines, le long d'une côte toujours brûlante, de l'une à l'autre de ses missions, ses chevaux et ses bœufs n'ayant pu supporter une telle fatigue. Le brouet de maïs ou de sorgho dont se contentent les Noirs, avec leur lourde « bière cafre », constituait la nourriture du missionnaire ambulant. »

Pour supporter, tout au long d'années interminables et parfois durant toute une vie de missionnaire, ce cercle décevant de voyages pénibles, coupés de tristes repos dans une station indigente où ils ne trouvaient pas même, au début, la consolation d'un ministère, on peut dire qu'il fallut au premier vicaire apostolique du Natal et à ses collaborateurs une persévérance héroïque, entretenue par une force surnaturelle. »

Mais, dans le sillon de cette brousse africaine, ils jetaient la semence de leurs prières, de leur souffrances, de leurs vertus rayonnantes au milieu de la nuit, de leurs déboires même accueillis avec sérénité. Ils y jetaient encore leurs immolations volontaires ou généreusement consenties. Si la Providence permit qu'un Père Gérard survécût longtemps, comme un glorieux témoin de ces

débuts légendaires, à la fondation presque invraisemblable de la mission du Basutoland, sur l'emplacement rocheux et nu, sans chemin d'accès, sans culture, sans hutte, sans une âme hospitalière, où depuis s'est élevée la ville sainte de Roma, par contre un Père Rousseau tomba sur la route, avant toute espérance de récolte, en offrant sa vie pour la moisson future.

D'autres achetèrent cette victoire au prix d'un long martyre, plus dur que la mort même. Ce Père Le Bihan, par exemple, dont le Père Duchaussois évoque les randonnées sans fin, fut le héros d'une odyssée qui paraîtrait incroyable si elle n'était connue que par des traditions lointaines. Mgr Allard avait compté sur ce tenace et robuste Breton pour pénétrer dans le Zoulouland, mais le Père Le Bihan devait d'abord apprendre la langue du pays. Le missionnaire, isolé à plusieurs mois de route de son vicaire apostolique, entreprit cette étude dans un village perdu, dont le chef lui avait garanti le vivre et le couvert, moyennant quelques redevances. Or, l'hospitalité de ce noir se résuma dans une moitié d'étable, partagée avec des veaux et des chèvres, et dans une nourriture misérable, d'ailleurs intermittente; et, quant au prix de la pension, le chef ne l'estimant point au niveau de sa munificence, le Père y dut ajouter de rudes travaux manuels. Mais, pour acquérir cette clef de la langue qui lui permettrait d'ouvrir de pauvres âmes, ce fils de Mgr de Mazenod, prêt à payer plus cher encore, accepta tout. Cependant, lorsqu'après plusieurs mois de cette vie de bagne, étant désormais ferré sur le zoulou, le Père Le Bihan voulut repartir, ce fut une autre difficulté. Impossible de s'enfoncer tout seul à travers des brousses

inconnues ; non moins impossible de trouver guide et véhicule. Pour six mois encore, il fallut que ce religieux se mît au service d'un nouveau maître. Un trafiquant boër, calviniste résolu, qui possédait carriole et attelage, consentit à le prendre pour domestique et le Père Le Bihan parcourut l'interminable désert, le jour en conduisant les bœufs, la nuit en couchant sous la voiture. Enfin libéré de cet esclavage à quelques journées de la mission, il essaya vainement de franchir cette dernière étape ; on le ramassa tombé sur la route et il fallut de longs mois pour lui rendre ses forces.

Or, du point de vue purement humain, cette héroïque et miraculeuse endurance « ne paya pas » ; le Zoulouland demeura encore impénétrable. Heureusement que les calculs de Dieu ne sont pas les nôtres !

Bref, lorsqu'après vingt ans d'un écrasant labeur presque stérile à première vue, Mgr Allard, à bout de forces, dut abandonner le terrain qu'il avait ensemencé, Mgr Jolivet, son successeur, chargé comme lui de l'immense domaine où s'installeraient bientôt les vicariats futurs, trouvait encore presque tout à faire. A son tour, il s'y épuisa, menant la rude vie de ses collaborateurs, payant de sa personne, donnant toujours l'exemple, poursuivant sa course perpétuelle par les steppes arides ou les marécages pestilentiels, rôti par le soleil ou trempé par les pluies, mais d'un bras inlassable plantant partout de nouvelles missions.

Était-elle au moins révolue, cette période de défrichement dans un sol réfractaire ? Non ; car, en Afrique du Sud, aussi bien qu'au Canada, même à côté des moissons blanchissantes, toujours sur quelques points il faut besogner encore et peiner

et souffrir pour retourner la friche. L'ère des pionniers aventureux et opiniâtres n'est pas encore close. Après Mgr Jolivet, le Père Porte, installé sur le sable nu, sans autre demeure que son chariot, doit longtemps célébrer la messe au milieu de l'indifférence hostile. Plus près de nous, le Père Dubach, après des chevauchées brisantes, où parfois il dut tirer sa bête au lieu de la monter, n'ayant même plus de nourriture, tombe accablé sur la route et ne doit la vie qu'à la compassion des Noirs. Hier encore, un Père Lebreton s'épuise à parcourir sans cesse une « paroisse » hérissée de montagnes, où tiendraient aisément trois diocèses de France.

Mais, pourquoi citer des noms ? C'est l'équipe entière qui poursuit, toujours par amour pour les âmes en détresse, le travail surhumain.

Le missionnaire du Basutoland, qui doit passer souvent jusqu'à neuf heures à cheval, sur des chemins impossibles, pour atteindre ses ouailles... ou les brebis vagabondes ; l'apôtre du Natal, campé en marge de la « réserve » où, sur une étendue de trois à quatre mille kilomètres carrés, végètent des milliers de pauvres Noirs confiés à son ministère pastoral ou conquérant ; le « curé » des « compound » transvaaliens, qui plonge dans la masse grouillante et parquée des travailleurs indigènes, pour y recueillir des catholiques ou des âmes errantes, qu'il réunira dans un abri d'infortune ; et surtout le défricheur de ce redoutable Windhoek, la mission meurtrière, où, souvent, pour rejoindre et pour aborder des populations miséreuses, il faut affronter tour à tour les marais de la fièvre et ce « weld » sablonneux, désert et brûlant que les naturels ont nommé « la zone de

la soif », — tous offrent leur vie, goutte à goutte ou d'un seul coup, pour sauver les pauvres Noirs.

Dieu leur a donné cette surabondante compensation de conquérir enfin des milliers d'âmes, en ces rudes contrées sud-africaines. Au milieu de la luxuriance et des foules de Ceylan, la même joie leur était réservée, mais après quel labeur et toujours au prix de quel surmenage !

Ceylan, l'île trompeuse et sournoise, dont le splendide et séduisant décor dissimule parfois des réalités si décevantes à qui ne lui demanderait pas autre chose que la satisfaction de vivre dans de la beauté !

D'ailleurs, outre le climat débilitant, la faune redoutable et exaspérante, les chaleurs torrides, étouffantes et lourdes, le missionnaire y découvre encore, au delà de la population des villes et des cultures, bien des friches impénétrables et de profondes misères.

Les débuts surtout, et longtemps prolongés, furent pénibles et cruels. Au cours des dix premières années, sur la première équipe dirigée par le Père Séméria et le modeste renfort qui la vinrent seconder, Ceylan dévora cinq jeunes Pères ; et c'est miracle si d'autres survécurent, en particulier le chef de la mission devenu vicaire apostolique de Jaffna, dont l'intense, intrépide et persévérante activité se poursuivit sous l'étreinte d'un mal chronique et douloureux, souvent aggravé de crises que chaque fois on aurait cru mortelles. Et c'est pourtant de cette même période que plus tard les vieux missionnaires échappés à l'épreuve affirmaient avec sincérité : « Ce fut l'âge d'or ». Oui, l'âge d'or du sacrifice préparateur de la conquête !

Le Père Duchaussois, qui passa des « glaces polaires « aux « feux de Ceylan «, déclare qu'aux déprimantes et cuisantes chaleurs de « l'île enchantée », il préfère encore les terribles froids de l'hiver arctique. Hormis les montagnes centrales où les colons vont parfois quérir un peu de fraîcheur et de repos, mais dont l'apôtre n'y trouvant point d'indigènes à convertir n'a pas le temps de rechercher les douceurs, c'est l'été impitoyable et indiscontinu. Deux fois l'an, il est vrai, la mousson vient pour quelques jours alléger le poids de l'atmosphère et tempérer les ardeurs du soleil, mais elle n'abaisse pas sensiblement la température et, d'ailleurs, c'est précisément entre ces deux répits trop brefs que le ministère apostolique exige les plus rudes et continuels efforts. C'est alors, écrit le Père Duchaussois, que nous voyons les missionnaires, « la mince soutane blanche continuellement trempée de sueurs, les épaules infléchies, les yeux grands d'insomnie, cherchant leur souffle sous l'étouffement des palmeraies inertes ou de la jungle brûlée, et prêchant des heures chaque jour, écoutant, sous les tuiles incandescentes de leurs églises, les files interminables de leurs pénitents, exécutant enfin dans l'étuve surchauffée les cérémonies de la liturgie, solennités que la piété orientale ne trouve jamais trop pompeuses ni trop longues ».

Mais qu'ils sont heureux d'avoir à subir de pareilles souffrances ! Ils récoltent des âmes ! Heureux aussi quand, au cœur de la jungle, après un lent et pénible voyage, ils retrouvent une portion perdue de leur troupeau !

La jungle, immense, profonde et mystérieuse, à la vie sourde et frémissante, mais trop souvent génératrice de mort par la griffe ou la dent des

fauves, la piqûre des serpents, les effluves empoisonnés de la terre humide ou de la pourriture végétale, combien n'a-t-elle pas inspiré de descriptions pittoresques et romantiques ! A qui la traverse au milieu d'un permanent péril et de fatigues inouïes, elle serait vite intolérable, s'il n'y cherchait que l'aventure ou même l'intérêt. Mais l'apôtre y court à l'appel des âmes. Et c'est pourquoi, cheminant, dans la saison des pluies, sur des levées qu'il faut parfois disputer aux bêtes féroces, entre des marécages qui respirent la fièvre et des ornières qui enlisent les chariots ; voyageant, durant la sécheresse, au sein d'une atmosphère qu'on a pu qualifier de « fournaise close » ; ne trouvant guère de repos pendant la nuit, soit au bivouac inquiété par les animaux rôdeurs, soit dans la hutte hantée par d'insatiables termites, — le « curé de la jungle non seulement lui trouve un charme ncompréhensible, aussi longtemps qu'il lui consacre son ministère ; mais encore, éloigné de ce que bien d'autres appelleraient un enfer, il en gardera toujours la nostalgie.

D'ailleurs, quelle que soit la difficulté de son apostolat, le missionnaire s'attache toujours au champ que l'obédience lui donne à défricher. Que, pour évangéliser des travailleurs de la campagne, il doive barboter dans les rizières infestées de crocodiles et de venimeux serpents d'eau ; que son terrain d'action lui soit attribué dans les sables rouges et flamboyants du littoral de Jaffna, qui inflige aux yeux le « mal de sable », encore plus terrible et plus douloureux que le « mal de neige » ; que, dans l'île lointaine et chagrine qui sert de lazaret aux plus pauvres des parias, il partage la nourriture grossière et la misérable cahute de ces

deshérités ; qu'il ait à subir les privations de toute sorte, et notamment la disette d'eau potable, longtemps réservée aux apôtres de Mannar — il est toujours le père au milieu de ses enfants, toujours l'Oblat de Marie marqué du signe de la joie !

Défricheurs, ils ne le sont pas seulement dans leurs trois grands domaines apostoliques des neiges du Canada, de la brousse africaine et de la fournaise de Ceylan. Dès l'origine, ils se dévouèrent à cet apostolat dans leurs premières expéditions du Texas et du Mexique ; ils le reprennent encore à l'heure actuelle, aux missions du Laos, du Congo belge et de Pilcomayo.

Cette entreprise du Texas, que de sollicitudes et de larmes elle coûta au cœur paternel de Mgr de Mazenod ! Car il ne ressemblait guère à l'État policé d'aujourd'hui, couvert de villes et de cultures, ce vaste territoire de 40.000 kilomètres carrés où, d'un ranch à l'autre, s'élargissaient des forêts profondes souvent impénétrables aux hommes, mais toujours infestées par les bêtes hostiles et dont, par surcroît, la population éparse était souvent décimée par la fièvre jaune. Aux qualités spirituelles acquises ou perfectionnées par la formation religieuse, il aurait fallu que le missionnaire ajoutât la vigueur et l'agilité du cow-boy, sans parler du flair et de l'endurance de l'explorateur. Aussi que d'holocaustes et de sacrifices, enfouis dans les sillons, ne payèrent-ils pas alors les moissons d'aujourd'hui ! En quelques années la terrible fièvre enleva le Père Baudrand, premier supérieur de la communauté, dont la mort généreuse au poste qu'il n'avait pas voulu déserter convertit une âme protestante, et après lui quatre autres pères, un novice mexicain, un frère coad-

juteur, tous victimes de leur inébranlable fidélité. Par ailleurs, dans un cyclone, audacieusement bravé pour transporter des vivres attendus, le Père Verdet sombrait en mer, après avoir conféré le baptême au capitaine et à son fils. Un peu plus tard, ce fut le tour du fondateur et du héros de la mission, le Père Keralun, vénéré par tout le pays sous le titre d' « El santo Padre Pedrito », modèle de l'obéissance et de l'initiative, d'une piété d'ange et d'une intrépidité de soldat, toujours en quête des âmes à travers la brousse et la forêt, tombé un jour dans la solitude, au cours d'une de ses expéditions aventureuses et apostoliques.

Au Mexique, on le sait, ce fut la persécution qui, par deux fois, arrêta le défrichement spirituel.

Enfin les trois dernières missions fondées par les Oblats connaissent à peu près des débuts analogues. Nous avons dit que le district assumé par les Pères du Laos leur offrait tout à la fois pauvreté de la terre et dénuement des âmes. Au Congo, quand on voit les Pères Jetzen et Collet, dans leur nouvelle station de Koshimbanda, déboiser de leurs mains 75 hectares autour de la « Grotte de Bethléem », qui leur sert de résidence, on peut bien leur reconnaître à double titre la qualité de défricheur. A Pilcomayo, enfin, dans cette région qu'on a pu nommer « l'enfer du Chaco », trois jeunes missionnaires, les Pères Sthall et Otto tombés sur place, et le Père Lambertz revenu mourir en Allemagne, ont déjà payé le tribut de l'immolation.

***

Pourtant, si quelquefois les apôtres oblats perdent le sourire, ce n'est point sous les coups de

la nature ennemie ; c'est devant l'hostilité des âmes impénétrables, inertes et ou agressives, embusquées souvent derrière des idiomes primitifs ou compliqués, des superstitions grossières ou des coutumes sauvages.

Pour ces religieux de volonté tenace, impatients de s'ouvrir le chemin des cœurs, l'obstacle de la langue est regardé comme le moins redoutable. Et, néanmoins ce n'est pas sans de longs efforts et parfois même une prodigieuse et persévérante ingéniosité, qu'ils réussissent à le vaincre, au Canada surtout. Chez les Peaux-Rouges, en effet, non seulement la plupart des tribus se différencient par leur dialecte ; mais parfois les premiers missionnaires eurent à découvrir et à reconstituer des langues, qui jamais encore n'avaient subi l'épreuve de l'écriture. Or, il ne suffisait pas de se faire entendre des Indiens ; il fallait encore, selon les instructions du fondateur et les besoins de l'apostolat, composer pour eux catéchismes, recueils, manuels et leur révéler à la fois la science de la lecture et la figure de leur propre langage.

C'est à quoi ont pourvu les apôtres des glaces polaires.

Dans le catalogue des ouvrages publiés par les Oblats de Marie, nous relevons des Catéchismes, des Histoires saintes, des Nouveaux Testaments, des Cours d'Instruction religieuse, des Livres de Prières ou de Cantiques, des Manuels de Piété, en iroquois, en sauteux, en cri, en maskegon, en chinook, en montognais, en esclave, en chipeweyan, en skonamisch, en esconmains, en castor, en pied-noir, en algonquin. Et, pour mieux défricher ces âmes ignorantes, pour les élever toujours plus haut, les missionnaires, se faisant une fois de plus

éducateurs, ont complété ces œuvres de doctrine ou de spiritualité par des grammaires et des vocabulaires qui, tout en élargissant la modeste culture de leurs convertis, facilitent singulièrement la tâche de leurs successeurs.

La difficulté fut peut-être moins grande en Afrique du Sud. Les relations déjà nouées par les émigrés d'Europe avec les peuples autochtones qu'ils visitaient sur leurs territoires ou attiraient dans les colonies, avaient rendu certaines langues un peu moins hermétiques ; et, d'un autre côté, l'existence de véritables nations noires, telles que les Basutos forts de 500.000 habitants, restreignait le nombre des dialectes indigènes. Il fallut cependant, aux premiers missionnaires, un dur et patient labeur et parfois même un héroïsme soutenu, comme le Père Le Bihan nous en donna la preuve, pour se perfectionner dans ces idiomes étranges et rudimentaires qui se nomment le sesutu, le sechuana, le mana, le herrero, le hottentot, et pour les contraindre, ainsi que les langues des Peaux-Rouges, à chanter la gloire de Dieu et à faire monter vers lui l'intelligence humaine.

A Ceylan, tout autre embarras, mais ne réclamant pas une moindre énergie. Point de langues multiples, inconnues ou grossières ; deux, seulement, que la science linguistique étudie depuis de longs siècles et qui sont parlées par des multitudes. Mais c'est le tamoul et c'est le singhalais. La première ne compte pas moins de 247 lettres et les spécialistes la classent au premier rang pour la richesse de sa littérature ; la seconde se contente plus modestement de 18 voyelles et de 34 consonnes, mais elle se prête aux nuances les plus subtiles et se diversifie par des formes infiniment

variées, les noms étant déclinés sur 81 modèles et les pronoms sur 33. Pour les bien connaître et surtout les pratiquer couramment, il faut de longues études aux mieux doués des polyglottes et des érudits. Or, tous les missionnaires, en un temps record et parmi des difficultés éprouvantes et un absorbant ministère, tous, pères et frères, sans distinction de culture, ni d'aptitude, depuis les anciens junioristes habitués dès l'enfance au travail intellectuel jusqu'à ce fougueux aventurier de Père Vedrenne que la vocation et la conversion jetèrent à quarante ans dans la vie religieuse, ont appris et possédé ces langues au point d'y déployer parfois les dons de l'orateur ou le talent de l'écrivain.

C'est la grâce d'état poussée jusqu'au miracle et servie par la sainteté.

Cependant, si la langue est la clef qui permet d'entrer dans les esprits, quel autre sésame ne faut-il point pour ouvrir les cœurs ? Les évangélisateurs des tribus ou des nations païennes ont souvent reconnu qu'il est plus facile de dégager le mystère d'un dialecte sauvage ou de pénétrer les arcanes d'un idiome savant, que d'atteindre le fond d'une âme réfractaire ou cadenassée.

Or, quelles sont les populations que trouvèrent, à leurs débuts, les premiers envoyés de Mgr de Mazenod ?

Au nord du Canada, dans les immenses solitudes parcourues plutôt qu'habitées par les Peaux-Rouges, la plupart des tribus se partagent entre les deux familles des Dénès et des Cris.

Des premiers, l'on peut bien dire qu'à cette époque, tout ce qu'il y avait d'humain dans leur nature était comme étouffé par des mœurs et

des préjugés barbares. Dépourvus de cette vaillance et de cette sorte de noblesse qu'on retrouvera chez les Cris, craintifs devant les forts, ils étaient par contre impitoyables aux faibles. Et l'on aurait pu croire qu'ils avaient perdu jusqu'aux sentiments les plus naturels à l'humanité : le respect de la femme et du vieillard, la tendresse pour l'enfant.

Chez les Dénès, les femmes étaient réduites à un tel degré de servitude et d'abjection, que beaucoup de ces malheureuses, se croyant inférieures aux bêtes, ne concevaient pas, au début de l'évangélisation, que Dieu, descendu du ciel pour les hommes, pût s'abaisser jusqu'à elles. Condamnées sans relâche aux travaux les plus durs et aux mépris les plus humiliants, leur existence n'était qu'un enfer et leur vie même était subordonnée aux caprices du mari, toujours en droit de les tuer ou de les torturer. Vers 1860, le Père Gascon, survenant dans la tribu dénès des esclaves, fut surpris de voir nombre de femmes absolument camuses. « C'est qu'elles n'ont pas été sages, lui expliqua sereinement un Indien ; leurs maris, pour les punir, leur ont coupé le nez. »

Quant aux enfants, les infirmes étaient froidement sacrifiés, les orphelins souvent livrés aux loups et, en cas de famine, les moins intéressants devenaient viande de boucherie.

Toutefois, les garçons robustes et bien bâtis recevaient bon accueil ; ils rendraient service à la tribu. Mais les filles, dès leur naissance, étaient accablées du dédain qui frappait leur sexe. On n'en admettait que la quantité nécessaire aux besoins de la race et des travaux. Celles qui venaient en surcroît étaient aussitôt, sur l'ordre du chef,

étouffées par leur mère. Au fond, c'étaient les plus heureuses ; car les autres ne prenaient conscience de la vie que par l'apprentissage de la misère.

Enfin, hommes ou femmes, qui se permettaient de vivre trop longtemps, se voyaient privés du nécessaire et traités en êtres inutiles, jusqu'au jour où, incapables de suivre la tribu dans ses perpétuelles pérégrinations, l'on décidait de les abandonner sur le bord du chemin.

« L'Évangile, résume à leur propos l'auteur des *Glaces polaires*, a dû créer pour ainsi dire, dans ces cœurs sauvages, l'amour conjugal, l'amour maternel, l'amour filial ».

Si les Cris, généralement supérieurs aux Dénès, jouissaient d'une réputation de bravoure et, parfois même, allaient jusqu'à montrer, pour la femme, épouse, mère ou jeune fille, des attentions quasi chevaleresques, le paganisme, hélas, avait fait dégénérer leur belliqueux courage en violence brutale, voire même en férocité. C'est chez eux que sévissaient la frénésie des batailles au *tomahawk* et la fureur du *scalp*. Plus même que les hommes, les femmes de cette race, en certains cas, poussaient la cruauté jusqu'au raffinement. Le Père Duchaussois rapporte, sur leur compte, un horrible témoignage, enregistré par Mgr Laflèche, en 1855 : le dépeçage à vif, et lentement exécuté, d'un prisonnier sans défense.

Souvent, d'ailleurs, les plus absurdes et les plus odieuses superstitions venaient surexciter leur barbarie : la « danse du soleil » avec ses sacrifices humains, le massacre des pauvres hallucinés qu'on désignait sous le nom de *windigo* et qu'on soupçonnait de puissance maléfique, entravèrent longtemps l'action des apôtres.

Ces obstacles ont été vaincus, peu à peu, dans tous les secteurs occupés par les porteurs de la Croix. Mais c'est hier encore qu'il fallait poursuivre la lutte en certains territoires, comme cette mission de Lower-Post, dans le vicariat de Yukon, à l'extrême pointe de la Colombie britannique, où la sauvagerie la plus révoltante exerçait toujours ses ravages il y a quinze ans. Là, en effet, continuait de croupir dans l'immoralité une agglomération connue sous le sobriquet trop significatif de « la tribu du mauvais monde ». Le meurtre, aggravé de la torture par le feu, par le fer, par la glace, y était continuellement pratiqué; les enfants eux-mêmes n'étaient pas épargnés, qu'on allait jusqu'à livrer, chargés de liens, aux moustiques sanguinaires.

Et telles sont les âmes que, dans la plupart des tribus, les missionnaires ont dû *défricher !*

Comment ont-ils pu opérer ce miracle ? Avec la grâce de Dieu, par trois grands moyens : cette vie intérieure intense, alimentée par leurs exercices spirituels et leur fidélité à la Règle, qui les soutient de la force divine et qui, dans l'ordre surnaturel, les charge, pour ainsi dire, d'une incomparable puissance radio-active; cette bonté inépuisable, qui, prodiguant toutes les délicatesses et toutes les générosités, parvient à émouvoir les âmes les plus frustes ou les plus dures et, par les cœurs gagnés à l'amour, conquiert les intelligences à la lumière; et puis, cette héroïque ténacité, que ne rebutent ni les déceptions les plus amères, ni les plus interminables attentes.

Un jour, Mgr Clut, après un voyage hivernal de 290 kilomètres, à peine arrivé dans un camp de la tribu des Esclaves, qu'il est venu préparer

à la confession et à la communion, se voit abandonné soudain de tous ses fidèles, entraînés au loin par un Indien de passage à la poursuite de quelque gibier plus ou moins hypothétique... et le pauvre évêque se contente, avec une résignation relevée de confiance, d'offrir à Dieu ce douloureux mécompte pour le salut de ses ouailles, vers lesquelles il reviendra sans se lasser.

Tous les autres missionnaires du Canada auraient eu, dans l'occurrence, la même attitude que le vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie.

Et, de même, tous leurs frères de l'Afrique du Sud.

Ces derniers, peut-être, au milieu de la population noire généralement moins cruelle que les Peaux-Rouges et déjà quelque peu touchée par les blancs, n'ont pas rencontré d'aussi rudes obstacles que les pionniers des glaces polaires.

On se souvient pourtant de la surhumaine persévérance qu'il fallut aux premiers Oblats pour entamer certaines peuplades, attachées aux superstitions païennes et souvent figées dans une indifférence et une inertie, contre lesquelles se brisait tout effort et dont seules pourraient triompher à la longue la silencieuse immolation, la prière perpétuelle et la bonté sans borne. On se rappelle, notamment, que Mgr Allard et ses compagnons, dans leur première tentative auprès des Zoulous, s'obstinèrent pendant sept années de pénibles et d'inutiles labeurs, avant de se retourner vers le Basutoland où, du reste, ils ne purent enregistrer qu'au bout de trois ans leurs premiers baptêmes. On n'a pas oublié non plus qu'il fallut dix années entières, endeuillées de maints holocaustes, pour fonder, à Njangana la mission du Sacré-Cœur.

Et que d'exemples similaires ! Telle cette mission de Gethsémani, dont le saint Père Gérard avait prédit la miraculeuse efflorescence, mais qui, avant de réjouir l'apostolat du Père Rolland, avait, de longues années durant, sans porter un seul fruit, sous le double faix de difficultés sans nombre et de vexations lancinantes, épuisé le vaillant Père Biard !

Et, dans ces vicariats sud-africains, le défrichement se poursuit toujours, en quelques régions enténébrées par un paganisme persécuteur. Il y a deux ans, le Père Duchaussois nous révélait que, dans les immenses « réductions » du Natal, le missionnaire, avant de se lancer dans la brousse inquiétante, est encore obligé de se munir de provisions, pour ne pas être empoisonné par l'hôte auquel il demanderait le vivre et le couvert.

Le même témoin nous apprend que, dans d'autres secteurs, pour atteindre les âmes, il faut lutter aussi contre l'hostilité protestante. Au Basutoland, elle ne fut vaincue qu'à force de sainteté. Elle persiste ailleurs, et chez bien des noirs qu'elle rend inabordables, et chez certains blancs, hélas ! qui, employant et souvent exploitant les indigènes, alourdissent ou entravent, auprès d'eux, l'action des apôtres. Dans les grandes fermes de l'État d'Orange, en particulier, le messager du Christ, au prix d'un continuel surcroît de fatigue, ne peut disposer que de la nuit, soit pour réunir les fidèles qu'il veut entretenir dans la foi, soit pour approcher les païens dont il veut gagner la confiance.

Aussi chacune des victoires qu'il remporte, chacun des progrès qu'il réalise, est-il le prix, tout ensemble, et d'une persévérance et d'une charité surnaturelles, et d'une suite ininterrompue de

labeurs et de sacrifices, et parfois aussi de toutes les habiletés de la prudence et de la diplomatie, mises au service de Dieu et des âmes.

C'est à des difficultés de tout autre nature que s'est heurté le défrichement spirituel de l'île de Ceylan, pour la plus grande part habitée par une population qui ne manque point de culture et dont, seuls, les fourrés de la jungle et les îles lointaines occupées par de misérables parias comptent encore des éléments arriérés.

Sans en refaire ici l'histoire religieuse, rappelons seulement que le catholicisme y avait déjà pénétré dès le seizième siècle, à l'abri de la domination portugaise, et que, malgré les persécutions dont il fut victime jusqu'à la fin du dix-huitième, tour à tour sous la barbarie de tyrans indigènes et le sectarisme passionné des calvinistes hollandais, la foi y avait poussé des racines assez fortes pour y maintenir un troupeau fidèle.

Lorsque s'installèrent à Jaffna le Père Séméria et ses premiers compagnons, ce peuple catholique était encore imposant par le nombre. Mais, hélas ! faute d'un contingent sérieux de missionnaires, il ne gardait plus, en général, de la connaissance et de la pratique religieuses, qu'un vernis très superficiel.

Défrichement plus difficile que celui des Peaux-Rouges ou des Noirs, ignorants et superstitieux, mais plus neufs et plus ouverts.

Et puis, grave et terrible complication ! Chez ces catholiques, si tièdes à la vraie foi, la révolte religieuse, historiquement connue sous le nom de « schisme de Goa », venait, après une longue accalmie, de reprendre une virulence inattendue.

On sait que ce « schisme de Goa », né dans la

capitale des possessions portugaises, avait eu pour origine la prétention du gouvernement de Lisbonne au patronat exclusif et perpétuel de toute l'Église des Indes.

Or, Grégoire XVI ayant, de 1832 à 1837, érigé dans ce pays plusieurs vicariats apostoliques dont celui de Ceylan, le Portugal avait protesté violemment, contre cette « usurpation » de la Propagande, et le Pape, en 1838, venait de condamner cette attitude par le Bref *Multa præclare.*

Mais tout un parti de catholiques ceylanais, soutenus ou excités par quelques autorités locales, en possession de plusieurs églises, traitait en intrus, voire en « antéchrist », les missionnaires envoyés de Rome.

Et, par ailleurs, au delà de ces catholiques, alors malheureusement divisés, qui ne forment que la dixième partie de la population ceylannaise, les défricheurs des âmes, impatients de porter le Christ à la masse écrasante des païens, se trouvent ici en présence d'une multitude, pour les trois quarts boudhiste avec les Cinghalais, et pour un quart brahmaniste avec les Tamouls, multitude à peu près inabordable sous sa triple cuirasse de superstitions, de fanatisme et de préjugés, — à tel point que, dans certains villages, les enfants s'enfuient à la seule vue des « diables blancs », — multitude, enfin, dont la mentalité hostile et impénétrable se complique encore de cette intangible et intolérante hiérarchie des castes, qui a créé, dans l'âme hindoue, comme une seconde nature.

A cet ensemble de difficultés, ajoutez enfin l'esprit subtil, aiguisé, critique du Ceylanais que, bien souvent l'on ne peut atteindre qu'en faisant

appel à la vive sensibilité de son cœur, et vous aurez quelque aperçu des obstacles qui se hérissaient sur le chemin des défricheurs spirituels.

Quelles récoltes ils ont pu néanmoins engranger, c'est ce que nous verrons au chapitre suivant.

Notons toutefois, dès maintenant, que, tout d'abord, ils livrèrent et gagnèrent « la bataille du schisme ».

Mais il y fallut des miracles, je veux dire ces prières irrésistibles, à l'Immaculée surtout, cette pureté d'âme et de vie, cette foi intrépide, qui soulèvent les montagnes.

A Mantotte, en particulier, pour ramener les dissidents, Dieu se servit de l'horreur du choléra et de la sainteté du Père Le Bescou. Comme en Égypte, au temps de Moïse, le fléau s'arrêtait sur le seuil des maisons que le missionnaire avait marquées de la Croix ; les schismatiques, à l'envi, le vinrent supplier d'immuniser aussi leurs demeures ; la bourgade tout entière fut aussitôt sauvée et, sauvée, toute la population se rallia autour de son sauveur.

Dès ce moment, d'ailleurs, et toujours dans la suite, les Oblats recoururent au moyen préféré de Mgr de Mazenod : la mission.

Exerçant leur ministère au milieu d'agglomérations compactes, où, souvent, les catholiques se comptaient par centaines et même par milliers, ils purent appliquer exactement les méthodes inaugurées par leur fondateur dans les faubourgs et les campagnes d'Aix et de Marseille. Et la mission porta les mêmes fruits sous les feux de Ceylan que sous l'azur de Provence.

Dès 1857, sous la direction de Mgr Séméria, secondé par l'entraînant Père Chouvanel et par le

futur archevêque de Colombo, le Père Bonjean, la ville de Kaïts, une des plus redoutables citadelles de l'erreur et de la révolte, était, cinq semaines durant, travaillée en profondeur, avec un zèle intense ; et, commencés au milieu d'une résistance hostile, c'est par une conversion collective et triomphale que s'achevaient les saints exercices.

Toujours, l'apostolat soutenu, vivifié, irradié, par le dévouement et l'abnégation, par la bonté sans relâche et sans limites !

***

C'est ainsi que s'opéra le défrichement spirituel.

C'est ainsi que, sur plusieurs points du monde, il se poursuit encore. Les pionniers du Christ, avançant toujours plus loin, continuent de « faire de la chrétienté ».

Et je voudrais, pour couronner cette esquisse, évoquer la plus récente étape de cette conquête apostolique, ou plutôt le dernier chant de cette épopée : la pénétration des Esquimaux.

Sur les fils d'Eugène de Mazenod, missionnaire des pauvres, apôtre des abandonnés, des délaissés, des oubliés, elles exercent un mystique et invincible attrait, ces immenses plaines désertiques, infécondes et glacées, qui s'étendent, à l'Extrême-Nord, exilées de la civilisation, engourdies dans l'ignorance, ensevelies dans la misère matérielle et morale.

Ces terres infernales, enveloppées chaque hiver d'une nuit ininterrompue de trois mois, dont les confins septentrionaux se confondent avec les régions totalement inhospitalières à la vie humaine, elles ont, pour eux, des séductions de paradis !

C'est là, dans ce vicariat illimité de la Baie d'Hudson, où la densité de la population atteint tout juste un habitant par 960 kilomètres carrés, que le Père Girard, « curé du Pôle Nord », voit rayonner, autour de sa petite église de Pond-Inlet, une paroisse de 14 millions d'hectares, où ne résidaient encore, il y a deux ans, que 108 fidèles.

C'est là qu'en 1932, le Père Clabaut, aujourd'hui coadjuteur de Mgr Turquetil, devait faire, en traîneau, une petite excursion de 500 kilomètres, pour retrouver quelques catholiques, qui avaient changé de domicile.

C'est là que, deux ans plus tard, le même religieux remontait vers le Nord, à plus de 650 milles, pour atteindre le poste de Netchiliks et y baptiser deux familles, auxquelles on a depuis lors envoyé un autre missionnaire afin d'entretenir ce foyer chrétien allumé dans les glaces.

C'est là que le Père Bazin, isolé pendant sept ans à 1.400 milles de la station « voisine », se vit récemment condamné, par l'incendie de sa pauvre mission, à plusieurs mois de vie errante et misérable, au milieu d'un froid mortel.

C'est là que la moindre « paroisse » s'élargit sur un rayon de 300 à 400 kilomètres, dans lesquels, au début, le missionnaire ne compte qu'un petit noyau de familles baptisées.

A quoi bon, se demandent des esprits superficiels, immobiliser et user des prêtres dans un ministère aussi dérisoire ?

Dérisoire ! Il y a là des âmes deshéritées, pour qui Notre Seigneur a versé tout son sang. Cette raison suffit aux apôtres. Elle suffisait à Pie XI. « N'y aurait-il qu'une famille d'Esquimaux là-bas vers le Pôle, affirmait le Pontife au Père Girard,

et vous fallut-il deux ans pour l'atteindre, je vous le dis, allez-y ! Car ces gens-là, aussi, ont droit à la Rédemption. »

D'ailleurs, ce Pape, au cœur apostolique, avait une prédilection pour ces postes avancés, pour ces stations perdues, que d'aucuns prétendent inutiles ; c'est surtout en les évoquant qu'il aimait à glorifier, chez les Oblats, les « spécialistes des missions les plus difficiles ».

« Chaque jour, à la sainte Messe, confiait-il à Mgr Breynat, je prie pour vos missions du Pôle Nord. » Et c'est au même prélat qu'en 1937, il offrit, pour son église la plus septentrionale, le calice dont il s'était lui-même servi en la fête du Christ-Roi.

Peu de temps avant sa mort, enfin, « si je pouvais, déclara-t-il, visiter une mission lointaine, c'est celle-là que je choisirais. »

Et c'est bien celle-là que choisissent aussi tant d'aspirants missionnaires, non seulement pour la visiter, mais pour y vivre et, s'il le faut, pour y mourir.

Et, pourtant, quel cruel et interminable martyre ils y doivent affronter, surtout dans les débuts d'une installation, surtout dans les amertumes et les déceptions de ce premier défrichement d'une population rébarbative et, parfois même, moralement inaccessible.

Martyre du froid, d'abord, de ce froid glacial, pénétrant, quasi perpétuel, où l'engourdissement des basses températures, — jusqu'à 60 et même 70 degrés sous zéro, — n'est interrompu que par le terrible assaut des tempêtes de neige.

Cependant, voici Mgr Clabaut, qui, avec un enthousiasme presque lyrique, — où l'on croit

reconnaître, à l'autre extrémité du thermomètre et devant une nature diamétralement contraire, un pendant de cette étrange griserie que la jungle allume au cœur des « Ceylanais », — voici Mgr Clabaut qui nous chante les avantages et les charmes du froid : le froid sain, qui tue les microbes ; le froid silencieux, qui répand la paix profonde et permet *d'entendre vibrer son âme ;* le froid, dont on subit l'attirance, au point d'en emporter la nostalgie !

Toutefois, je n'ai jamais entendu missionnaire exalter cet autre supplice quotidien, auquel un blanc ne peut pas s'habituer : la nourriture nauséabonde, composée généralement du poisson gelé, qu'il faut moudre entre deux grosses pierres, et de la viande crue et faisandée du caribou, — aliments à peine préférables aux souffrances des longs jeûnes que l'on doit souvent endurer, faute d'approvisionnements.

Enfin, c'est l'hivernage dans les huttes ou *iglous* de neige, hermétiquement calfeutrés contre la température homicide, où l'on se serre dans un espace de quelques mètres cubes, saturé de relents d'huile grossière, d'haleines fétides et de déchets corrompus.

Oui, c'est là que devront *tenir*, et des années durant, ces missionnaires émoulus de pays civilisés, souvent seuls au milieu d'êtres misérables, indifférents, hostiles ou railleurs.

Railleurs, en effet ! Car les Esquimaux se croient volontiers supérieurs aux blancs, et ce n'est là que leur moindre défaut. Ne manquant pas d'intelligence, au surplus, ni surtout d'une rare ingéniosité, puisqu'ils savent tirer parti de la situation la plus dépourvue et la plus désolée qui soit au

monde, ils sont, par ailleurs, fourbes et voleurs, facilement meurtriers, tranquillement immoraux, généralement envoûtés par la sorcellerie.

Mais c'est précisément pour les arracher à ces dénuements et à ces dépravations que les Oblats ont rêvé de les atteindre et qu'aussitôt les premiers contacts établis, malgré le résultat décevant des premières expériences, ils ont opiniâtrement renouvelé leurs tentatives.

Car ce défrichement, qui se poursuit toujours à l'heure actuelle, a de lointaines origines et tient donc un rang de choix parmi les témoignages de l'héroïque ténacité des défricheurs.

La conquête spirituelle des Esquimaux fut amorcée, successivement, de plusieurs points de départ.

Dès 1860, aux bouches du Mackenzie, le Père Grollier, par deux fois, s'efforçait vainement de les joindre.

Par trois fois, entre 1865 et 1867, le Père Petitot pénétra chez les Esquimaux Tchiglit, à l'embouchure du fleuve Anderson, sur la baie de Liverpool, au 68e degré de latitude. Le résultat de ce triple voyage fut le baptême d'un mourant.

En 1868, ce sont les Esquimaux de la baie d'Hudson qui furent atteints, pour la première fois, par le Père Gasté, missionnaire des Montagnais. Mais, de cette randonnée malheureusement trop brève, il put seulement ramener quelques chasseurs de fourrures, désireux de chercher une autre résidence et bientôt gagnés par son apostolat.

En 1873 et 1874, c'est jusqu'aux lointains de l'Alaska que s'enfonça le Père Lecorre, pour y conférer quelques baptêmes, en dépit de la persécution des sorciers dont il faillit devenir la victime.

et pour y frayer la voie, longtemps d'avance, aux Jésuites qui évangélisent maintenant cet Extrême-Ouest du Grand Nord.

Un long intervalle ! Puis, en 1890, c'est à nouveau le nord du Mackenzie, qui attire cette fois le Père Lefebvre. Sept années durant, le tenace missionnaire y usera ses forces à suivre les Esquimaux qui viennent vendre leurs fourrures au fort Mac-Pherson. Entre temps, à trois reprises, il visitera la tribu esquimaude des Natavels, sans recueillir d'autre moisson que quelques baptêmes d'enfants en bas âge ou d'adultes en danger de mort.

Mais, au lendemain de cette tentative en apparence infructueuse, commence au Keewatin, dans la région qui forme aujourd'hui le vicariat de la baie d'Hudson, avec ses 3.850.000 kilomètres carrés occupés par 7.700 habitants, l'essai le plus persévérant et finalement le plus efficace, en dépit de difficultés humainement insurmontables, vaincues à la longue par un héroïsme surnaturel.

Le Père Turquetil, arrivé de la veille au Canada, n'a que vingt-quatre ans, lorsque, au mois de décembre 1901, il se lance dans l'espace ennemi qualifié de *Terre stérile*, avec la sainte ambition d'y conquérir les Esquimaux errants. Six années de souffrances et d'efforts absolument vains, au milieu d'une population obstinément hostile. En 1910, le vicaire apostolique, Mgr Charlebois, veut rappeler définitivement l'intrépide missionnaire. Le Père Turquetil obtient encore un sursis. En 1912, à Chesterfield Inlet, au Nord-Ouest de la baie d'Hudson, il réussit à fonder, de concert avec le Père Le Blanc, la station de Notre-Dame de la Délivrance. Mais, au bout de quatre ans,

le Père Le Blanc succombe à la peine, avant d'avoir récolté les premiers fruits de ses labeurs et de ses sacrifices. Son compagnon persiste. Assisté du Père Pioget, d'abord, et puis du Père Girard, le futur « curé du Pôle Nord », il consacre sa mission à la petite sœur du Carmel de Lisieux, Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui, déjà, entreprend la conquête du monde et prélude à son futur patronage de l'apostolat missionnaire. Et c'est le changement soudain, miraculeux ; c'est l'éclosion de la sève, dont les défricheurs n'avaient pas aperçu l'invisible montée. Quelques mois plus tard, douze baptêmes inaugurent la nouvelle chrétienté !

Par ailleurs, en 1911, au Mackenzie, Mgr Breynat, décidant encore une nouvelle tentative au nord du Grand-Lac de l'Ours, avait dépêché aux Esquimaux de son vicariat deux jeunes missionnaires, les Pères Rouvière et Le Roux.

Ceux-ci devaient être massacrés en 1913 et le Père Frapsauce, envoyé pour la relève entre tous les aspirants qui briguaient ce poste de choix, allait périr à son tour dans la glace, en courant à la recherche des païens. Mais, sur ces trois victimes, dont l'holocauste fut encore ennobli par l'admirable générosité de l'évêque, obtenant la grâce des meurtriers de ses fils, la moisson ne tarderait pas à lever.

Et, en étudiant, dans un autre chapitre, après les efforts prodigués par les défricheurs d'âmes, les prodiges accomplis par les civilisateurs de peuples, nous verrons les fleurs qu'elle a fait germer jusque dans ces glaces.

MISSIONNAIRES CHEZ LES INFIDÈLES : LES CIVILISATEURS

Semeurs d'Évangile, les fils d'Eugène de Mazenod se classent au premier rang des civilisateurs. Car cette civilisation chrétienne, adaptée à tous les peuples et à toutes les races, dont l'humanité, par l'esprit de ses élites et l'instinct de ses foules, reconnaît de plus en plus la puissance salvatrice, ils la propagent et l'organisent à travers le monde.

Jusque dans les moins évoluées des tribus de Noirs, de Peaux-rouges ou de parias, c'est une œuvre sociale qu'ils réalisent, en même temps qu'un apostolat religieux.

Consigne, au surplus, qui leur fut dictée par leur saint fondateur. L'article 40 de la Règle, en effet, recommande aux missionnaires de « former les sauvages aux devoirs de la vie civile, dans le but de les mieux disposer à comprendre les choses spirituelles ».

Et, dans ses *Instructions*, Mgr de Mazenod développe ainsi ce précepte général :

« Loin de considérer le travail de formation des sauvages aux nécessités de la vie sociale comme étranger à leur programme, les membres de la Société y verront, au contraire, un excellent

moyen de contribuer au bien de la Mission et de rendre plus fructueux leur apostolat... » Ils auront même « la préoccupation du progrès matériel de leur troupeau ». Aussi prépareront-ils les populations indigènes « à entretenir des rapports pacifiques avec les tribus voisines, à maintenir entre elles la concorde, à sauvegarder l'union dans les foyers et, enfin, à s'accoutumer, à force de travail et d'intelligence, à conserver et même à accroître le pécule familial. »

Qu'ils aient obtenu ces résultats, le pouvoir civil en témoigne, en même temps que l'autorité religieuse. Pie XI, à l'occasion du Centenaire de l'Institut, proclame que la Congrégation « a grandement mérité, non seulement de l'Église, mais encore de l'humanité ». Et c'est Clemenceau qui, de passage à Ceylan, manifestant aux Oblats sa sympathie admirative, rend hommage « à l'action civilisatrice des missionnaires français ».

Cette action civilisatrice, d'autant plus profonde et durable qu'elle pénètre les âmes avant de perfectionner les institutions, il faut d'abord en indiquer les diverses étapes.

C'est, en premier lieu, ce qu'on pourrait appeler la simple « humanisation » des peuplades hier encore étrangères à tout idéal supérieur, à toute conception fraternelle, à toute vie policée. Ascension morale, au surplus, qui, dans certains cas, doit s'opérer ailleurs que chez les tribus arriérées. Il se rencontre, en effet, de prétendues civilisations dont le vernis dissimule des habitudes ou des sentiments barbares.

C'est, ensuite, la première organisation rudimentaire qui se substitue progressivement à l'état anarchique ou aux coutumes sauvages.

C'est, enfin, l'aménagement de l'ordre social marchant de pair avec l'établissement de la nouvelle chrétienté.

Nous retrouverons les Oblats de Marie Immaculée, dans leurs missions multiples, à ces différents échelons, toujours au niveau des devoirs que leur imposent des circonstances ou des milieux divers, sans toutefois que l'on puisse, entre les trois étapes, élever des cloisons étanches.

***

C'est le défrichement des Esquimaux qui couronna le précédent chapitre. Ouvrons celui-ci par un aperçu des progrès déjà réalisés dans cette population primitive, encore à peine touchée par l'apostolat civilisateur.

Sans doute, en dépit des voyages à peu près réguliers du bateau missionnaire, le *Pie XI*, et des communications occasionnelles établies par la voie des airs, la région esquimaude reste toujours isolée du monde et, par ailleurs, une grande partie de ses habitants s'attardent encore dans les anciennes et grossières superstitions.

Cependant, même en ce vicariat de la baie d'Hudson, dont la première mission ne fut créée qu'en 1912 par le religieux qui en est aujourd'hui le pasteur et dont les premiers convertis ne furent baptisés qu'en 1917, on compte déjà, sous la direction de 2 évêques, de 28 prêtres, de 5 frères et de 5 religieuses, autour de six postes et d'un hôpital, plus de 1.000 chrétiens, que rejoindront bientôt de nombreux catéchumènes ; un tiers du vicariat est en plein essor, un autre tiers entamé profondément. Enfin, dans l'ensemble des territoires occupés

par le peuple esquimau, du Labrador à l'Alaska, seize résidences, en relations périodiques avec une cinquantaine de postes, jalonnent déjà l'étendue glacée.

D'autre part, entre ces îlots de créatures humaines et la civilisation qui leur était totalement inconnue, le contact est désormais établi. En 1937, la station de Chesterfield eut le double spectacle d'un sacre et d'un synode. Car c'est dans cette bourgade de l'Extrême-Nord que le Père Clabaut, — qui naissait près de Lille l'année même où Mgr Turquetil se lançait en direction du Pôle, — reçut l'onction épiscopale des mains de ce prélat dont il est maintenant l'auxiliaire ; et c'est là aussi que les missionnaires de toute la région se sont réunis pour vaquer aux intérêts spirituels et sociaux de leur peuple.

L'année suivante, une délégation d'Esquimaux, sortant pour la première fois de leurs plaines de neige, rendaient cette visite aux peuples civilisés. A 3.000 kilomètres au sud de leurs iglous, ces prémices d'une chrétienté boréale venaient prendre part, dans la ville de Québec, au Congrès eucharistique national du Canada, présidé par un frère de leurs pères, le Cardinal Villeneuve, à cette occasion Légat du Pape. Et leur tenue, leur dignité, leur tact, leur ferveur y provoquaient l'admiration de tous.

Enfin, depuis deux ans, grâce à l'initiative d'un missionnaire breton du Mackenzie, le Père L'Helgoua'h, les Esquimaux ont même un journal, où, pour la première fois, leur langue enregistre, avec les enseignements de la religion, les nouvelles du monde.

Ces premiers fruits, promptement récoltés dans

les solitudes septentrionales, font deviner les moissons que les Oblats ont pu recueillir chez les tribus Peaux-Rouges, évangélisées depuis bientôt un siècle.

Sur la population de 73.000 Indiens, dont la conquête spirituelle fut progressivement confiée à leur ministère, ils dirigent actuellement 60 p. 100 de fidèles, contre 31 p. 100 de protestants et 9 p. 100 de païens. Dans certains districts, où l'effort missionnaire a pu se poursuivre d'un mouvement plus profond, plus intense et moins contrarié par les prédicants, la proportion voisine avec l'unanimité : sur les 18.000 habitants de l'Athabaska Mackenzie, 90 p. 100 professent la vraie foi.

Et tous ces Indiens sont généralement de bons catholiques.

Si la civilisation doit consister d'abord à faire des hommes, intégralement humains, à l'exemple de l'Homme-Dieu, ces sauvages d'hier, encore éprouvés par leur vie rude et fruste, peuvent être mis au premier rang des civilisés.

Car, chez ces êtres, dont nous avons marqué les tares et les vices, le baptême opère une vraie transfiguration.

Dans ces âmes insociables et parfois cruelles, éclôt une fleur de délicatesse et de charité. Telle « chéferesse » de la tribu des Esclaves pleure de vraies larmes, au récit de la Passion du Sauveur, et tel clan de Mangeurs de Caribou entoure d'une sollicitude affectueuse le jeune Père Breynat, que vient d'écraser la double mort de sa mère et de sa sœur. « Nous serons ta famille, ne pleure plus ! »

Cette sensibilité de cœur est soutenue par une haute conscience, dont les clartés, les scrupules

et les courages humilieraient bien des catholiques de naissance et d'éducation. Voyez ces Loucheux, réduits à la dernière extrémité par la famine, à qui des traiteurs protestants proposent des vivres en échange de l'apostasie : « Nous mourrons de faim, s'il le faut, refusent-ils ; mais nous resterons catholiques ! » Écoutez ces Cris, du Petit-Lac des Esclaves, que l'administration veut doter d'une école. « Oui, acceptent-ils, mais à condition qu'elle soit dirigée par le missionnaire ! » Admirez enfin ce chef de la même tribu, qui vient soumettre à Mgr Grouard une difficulté morale qu'on ne devinerait pas : « Puis-je céder notre territoire au gouvernement qui désire l'acheter ? N'est-ce pas Dieu qui en est le propriétaire ? Et ne serai-je pas coupable de vol, en vendant ce qui ne m'appartient pas ? »

Ainsi, du fond de leurs prairies sauvages, ils reconnaissent la souveraineté divine. Et ils discernent aussi la notion de l'Église. Émouvante en sa simplicité, leur dévotion pour le Pape ! Quand le Père Roure, pour retourner en France, abandonne momentanément ses Plats-Côtés de Chien, ces Indiens le supplient de se rendre, en leur nom, jusqu'au Très Grand Chef de la Prière et de lui offrir les présents qu'ils ont choisis, de ce qu'ils possèdent de plus précieux : friandises, comme une grasse langue fumée de caribou ; objets de toilette, comme de fins souliers en peau de renne, damassés en poil de porc-épic.

Quant aux pratiques religieuses, ils les observent avec une ponctualité attentive, un respect rigoureux de la discipline, une piété qui parfois s'élève à l'héroïsme. Souvent la confession les révèle sans péché depuis leur baptême, fût-il ancien de plu-

sieurs années. Ils tiennent pourtant à purifier leur âme, surtout devant la mort. Un jour, le Père Bonnald, au bord du lac Pélican, découvrit les cadavres de quelques pauvres errants tombés dans la solitude, au pied d'une image de la Vierge et le rosaire aux doigts. Fixées à leurs poitrines, des lettres écrites sur des morceaux d'écorce portaient cette inscription : « Le Père seul lira ceci. » C'étaient leurs confessions posthumes !

Jamais, d'autre part, ils ne sollicitent, ni ne veulent accepter, des dispenses à la loi du maigre. Le poisson manque-t-il un jour d'abstinence, ils n'hésiteront pas à jeûner.

Il y a déjà soixante ans que le Père Ducot s'enthousiasmait de voir « tous les sauvages assister à la messe et prier comme des religieux ». Et ces Indiens, — qu'il honorait de ce témoignage, — n'étaient autres que les Peaux-de-Lièvres, à peine relevés du cannibalisme.

Dans la même tribu, le Père Seguin vit, au plus fort de certains hivers, les fidèles du voisinage accourir chaque matin à la messe et, chaque soir, à l'exercice de la Sainte-Enfance... par un froid de 50 à 56 degrés. Une autre année, ce sont les religieux de Notre-Dame de Bonne-Espérance qui, durant une effroyable famine, eurent à recueillir deux familles Loucheuses, qui s'étaient littéralement traînées jusqu'à la mission. « Hélas ! nous n'avons plus rien à vous donner ! — Nous le savons bien, haletèrent les moribonds ; nous ne sommes venus que pour entendre encore une messe. »

Leur dévotion pour le Sacré-Cœur, atteste le Père Duchaussois, ravirait souvent Montmartre et Paray-le-Monial. A la station de Saint-Joseph, les Couteaux Jaunes, associés en confréries, n'ou-

blient jamais, quand ils sont à proximité de l'église, leur communion du premier vendredi et ils la remplacent, au loin, par une communion spirituelle. Beaucoup d'entre eux, du reste, pour assister à la fête du Sacré-Cœur, non contents de s'imposer plusieurs jours de marche, sacrifient des chasses et des pêches nécessaires à leur vie.

Non moins fervent, leur culte pour la Très Sainte Vierge. Un jeune protestant, qui venait d'explorer le pays des Flancs-de-Chien, ne cachait pas son admiration pour l'héroïsme avec lequel, à genoux dans la neige et claquant des dents, il les avait vus, de leurs doigts gourds, égrener leur chapelet.

De ces Indiens, plus de 5.000 viennent de signer une supplique au Saint-Père pour solliciter la béatification de la vierge iroquoise, Catherine Tekakwitha, qui vécut au XVIIe siècle et dont le rayonnement a traversé les âges... Et qui sait, si, parmi ses frères de la génération présente, les Indiens du XXIe siècle n'invoqueront pas un jour un nouveau modèle de sainteté ?

La même question peut se poser pour l'Afrique du Sud, en particulier pour le Basutoland.

C'est le Père Hentrich, de la mission de Béthel, qui nous engage à retenir le nom de la vieille négresse Eulalia' Ma Gabriel, morte en 1932. Ne sera-t-elle point, dans la suite des temps, glorifiée par l'Église, cette pauvre femme qui, en quarante années, pour entendre la messe, couvrit un parcours équivalent à deux fois le tour du monde ? La puissance de sa prière emportait des conversions réputées impossibles et que Dieu lui permettait de prédire, « Quand je serai au Paradis, promit-elle au missionnaire, je penserai à toi ! » Et, dès

le lendemain de sa mort, le Père Hentrich obtenait, par son intercession, des faveurs qui semblent dépasser les forces naturelles.

Comme il en est des régions montagneuses, on peut affirmer à coup sûr que de tels sommets, dans l'ordre de la grâce, révèlent des chaînes de hauteurs spirituelles.

Et, en effet, parmi ces peuplades noires, on se croirait parfois ramené aux chrétientés primitives ou accueilli dans une communauté religieuse.

Le zèle de l'apostolat brûle les néophytes. Ici, dans le vicariat de Windhoek, une petite servante, placée chez des Herreros protestants, travaille avec une intrépidité, d'ailleurs efficace, à la conversion de ses maîtres ; là, quelques habitants d'une tribu relativement évoluée, remplaçant désormais par l'amour fraternel le traditionnel mépris des populations inférieures, se penchent sur ces dernières avec sollicitude pour les élever jusqu'à Dieu.

Mais, le plus souvent, c'est toute la collectivité dont il faut admirer l'ascension mystique.

A Sainte-Marie-de-Kimberley, dans une paroisse de 1.500 fidèles, on compte près de 50.000 communions.

Chez les Bechuanas, de nouveaux convertis, pour retrouver le « père de leurs âmes », assister aux fêtes et communier le premier vendredi du mois, n'hésitent point à parcourir 40 kilomètres ; et c'est une distance de 250 kilomètres que couvriront, au moment de Pâques, des familles entières désireuses de s'agenouiller au confessionnal et à la Table Sainte.

Toutefois, c'est surtout au Basutoland que l'on peut respirer cette atmosphère de cloître.

Là, en effet, comme des moines se plaisent à battre leur coulpe, il n'est pas rare que des âmes ferventes et humbles, ayant péché au su de leurs frères, acceptent volontiers des pénitences publiques, qui les relèveront, loin de les abaisser, devant l'assemblée des fidèles.

Là, aussi, comme les religieux dont l'entretien se nourrit de problèmes spirituels, ces sauvages d'hier ont la curiosité des sujets de doctrine et posent au missionnaire des questions pertinentes.

Les « curés » de ces paroisses avouent qu'ils sont « écrasés par le travail », mais proclament qu'ils « surabondent de consolations ». A Sainte-Monique, pour un centre environné de onze stations, dont quelques-unes « voisinent » à trois jours de cheval, les Pères Thommerel et Romestaing administrent à eux deux 5.000 baptisés, tous pratiquants, sans compter 1.500 catéchumènes, tous assidus. A Gethsémani, le Père Guilcher, seul à diriger un groupement de 3.200 baptisés et de 900 catéchumènes, disséminés en trois postes également « voisins », doit, en un an, recueillir 8.000 confessions.

Aussi les indigènes, autant par compassion pour les pères exténués que par un personnel désir de perfection, réclament-ils ardemment de nouveaux missionnaires. Il y a seize ans, quand Mgr Dontenwill, alors supérieur général des Oblats, visita l'Afrique du Sud, cette supplique émouvante fut le leitmotiv des allocutions dont l'accueillirent les noirs : « Donnez-nous des prêtres ! »

Mais, ce qui toucha le plus vivement le cœur de l'évêque, ce fut de constater, chez ces convertis de la veille, le souci des populations encore ense-

velies dans le paganisme ou captées par l'hérésie. « Il y a deux grands pays qui n'ont point de vrais bergers, fait remarquer un chef *herrero;* ce sont les Ovambos et les Boschimans... Aie pitié de ces âmes, nous t'en supplions ! Envoie des bergers dans ces contrées, afin que ces nations abandonnées arrivent, comme nous, au bonheur de la vraie Foi... »

Dans la même harangue, un autre sentiment revient aussi sur toutes les lèvres : cet attachement total à l'Église et au Pape, dont nous avons déjà trouvé l'expression chez les Indiens du Grand-Nord.

« Quand tu seras rentré à Rome, recommande avec bien d'autres un catéchiste *nama,* porte à notre Saint-Père nos salutations parties du fond de notre cœur, et dis-lui que nous avons juré de rester fidèles à l'Église catholique, dans la vie et dans la mort ! »

Allons à Ceylan ! nous y retrouverons, jusque dans les classes les plus humbles, et cette même élévation spirituelle, et cette même foi clairvoyante, et ce même courage chrétien.

L'émouvant récit du Père Duchaussois surabonde de traits admirables. Il a vu, à Wennapuwa, les hommes, plus dévots que les femmes à la Sainte-Eucharistie, monter constamment la garde auprès du Tabernacle. Dans le petit village de Kepungoda, qui, sans avoir de prêtre résident, a obtenu la présence continuelle du sacrement divin, il a découvert, un soir, l'heure sainte quotidienne, instituée spontanément par les fidèles qui se réunissent au nombre de trois cents sous la direction d'un de leurs anciens. Dans des huttes de campagne, au temps du Carême, il a entendu le père ou l'aîné des fils lire à la famille assemblée des

sermons entiers sur la Passion, dont le récit émeut toujours, et parfois jusqu'aux pleurs, les âmes ceylanaises. Il a recueilli cette héroïque parole d'une jeune mère, à peine convertie : ayant perdu coup sur coup deux de ses fillettes baptisées avec elle, « j'aime bien mieux, répondit-elle à la compassion du prêtre, avec un rayonnement surhumain dans ses larmes, savoir mes enfants au ciel avec le Bon Dieu que de les posséder avec moi sur la terre. »

Héroïques aussi, ce Christophe et cette Clara, dont l'historien nous dit le long martyre !

Le premier, d'une famille fanatiquement brahmaniste, a été consacré aux dieux dès sa naissance et, comme il paraît curieux du christianisme, son père, à plusieurs reprises, l'a menacé de mort. Captif en sa demeure, l'adolescent s'affermit jusqu'à sa majorité dans ce projet, que l'étude et la réflexion ne cessent de mûrir. Aussitôt affranchi de la contrainte paternelle, il demande et reçoit le baptême. Mais ses parents réussissent à l'emprisonner par traîtrise et, de longs mois durant, chargé de liens, presque nu, réduit à la famine, injurié et maltraité quotidiennement, il demeure fidèle à sa foi. Enfin, il peut s'évader et trouver un abri chez les Pères, où ni la violence ni les procès ne pourront le ressaisir. Il est devenu le directeur d'une importante école catholique, où son histoire illustre ses leçons.

Clara, d'une riche famille également vouée à la religion des brahmes, avait pu, toute jeune, obtenir le baptême et elle faisait l'édification des sœurs, à qui ses parents l'avaient confiée pour lui assurer une instruction plus solide. Elle aussi, victime d'une trahison, se vit enlevée et séquestrée

par ses parents qui la marièrent de force, encore mineure, à un Hindou, dont le sectarisme païen la garda jalousement des milieux catholiques. Sept ans, elle resta prisonnière, en butte aux menaces et aux coups. Puis, veuve avec un enfant, elle retourna chez les siens, mais pour y subir une nouvelle et dure captivité. Enfin, de même que Christophe, elle réussit à s'enfuir et, dès lors, sourde aux promesses comme aux objurgations de sa famille, qui lui offrait une fortune contre le sacrifice de sa foi, elle se fit ouvrière pour vivre et pour élever son enfant, libre et chrétienne !

***

Telles sont les âmes arrachées aux superstitions du paganisme, que les Oblats élèvent aux sommets de la civilisation chrétienne.

Mais cette civilisation, il ne suffit pas aux apôtres du Christ d'en forger les éléments fondamentaux par la formation des âmes à qui l'empreinte divine confère une perfection d'humanité. Dès le début, même au sein des tribus sauvages, ils la fortifient par des institutions sociales et policées.

Et c'est encore l'esprit des *Instructions* laissées par le fondateur.

Nous en avons rappelé les principes ; Mgr de Mazenod en précise aussi les méthodes. Ayant en vue surtout les Indiens du Canada, que ses premiers missionnaires avaient adoptés, ceux-ci, recommande-t-il, « ne négligeront rien pour amener les tribus nomades à renoncer à leurs habitudes de vie errante et à se choisir des emplacements où ils apprendront à bâtir des maisons, à cultiver

la terre et à se familiariser avec les premiers arts de la civilisation ». Ils ouvriront aussi des écoles « où, sous la sage direction du maître, les enfants apprendront, avec les rudiments de la doctrine chrétienne, les connaissances humaines et ce qu'il convient de savoir des arts de la vie courante ». Ils « se garderont bien, toutefois, d'assumer, en qualité de chefs, le gouvernement des tribus ainsi constituées ; chaque groupement choisira, à son gré, un ou plusieurs citoyens auxquels incombera la charge des intérêts communs ».

Dans ce domaine, il faut reconnaître que le Canada est le chef-d'œuvre des Oblats de Marie.

Nous pourrions citer aussi le Texas. Sans doute, en cette région maintenant peuplée et industrialisée, où leurs humbles stations du début se sont élargies en une vaste province, qui compte 143 pères, 44 scholastiques et 20 frères, — sans parler de 16 novices et de 107 junioristes, — bien d'autres éléments contribuèrent à la transformation du pays. Mais il serait injuste d'oublier la part qu'ils y ont prise, en un temps où le défrichement spirituel exigeait des efforts intrépides, de longues patiences et de sanglantes immolations. Ils ont alors, dans la terre inculte, jeté ces semences morales, sans quoi l'enrichissement matériel demeure inefficace et parfois s'avère malfaisant.

Nul ne peut contester, en tout cas, que, dans l'Ouest canadien, les Oblats furent les principaux fondateurs de ces magnifiques provinces où leurs sacrifices, leurs hardiesses et leurs labeurs ont frayé la route à l'Évangile et au progrès humain.

Quels immenses et lointains bienfaits devait

engendrer, par exemple, cette prodigieuse randonnée du Père Lacombe qui, en 1860, entreprenait dans la prairie sans fin cette traversée de 1.500 kilomètres, que n'arrêtèrent ni les accidents du sol, ni les violences des Peaux-Rouges ! Comme le rappelle justement le Père Duchaussois, « c'est sur ce chemin du large, découvert et jalonné par le Père Lacombe, c'est à la suite et à la faveur de son prestige sur les brigands indiens, que toutes les caravanes du Nord, commerçantes, exploratrices et apostoliques, passèrent pendant trente ans ».

Aussi, de cette œuvre gigantesque, Mgr Roy, coadjuteur de Québec, évoquant, avec ses résultats civilisateurs, son inspiration et sa fin chrétiennes, pourra-t-il affirmer : « L'évangélisation du Nord-Ouest est le plus beau fleuron de la couronne que portent les fils de Mgr de Mazenod et l'un des plus merveilleux ouvrages de l'apostolat catholique dans le monde ».

Ce pacifique aménagement des pays conquis par le missionnaire, que d'exemples topiques on en pourrait citer, qui montrent toujours, intimement unis pour le plus grand bien des âmes et du peuple, le surnaturel et le social !

Telles, entre beaucoup, les chrétientés indiennes établies, voici quelques cinquante ans, par Mgr Durieu, venu du Puy-en-Velay pour évangéliser les indigènes de la Colombie britannique. Ayant pénétré et saisi la psychologie de ses ouailles, avec leurs élans, leurs énergies et leurs enfantillages, il les organise et les tient par un mélange de fermeté, de prévoyance et de bonté. A chaque tribu, il donne un chef local, secondé d'auxiliaires, qui, remplaçant au besoin le prêtre, exerce une

autorité morale, en même temps qu'un pouvoir de vigilance et, s'il le faut, de correction. Magistrat civil et « surveillant de l'Eucharistie », son gouvernement se tempère et s'affermit, tout à la fois, d'exhortations paternelles. Il obtient la discipline, en fortifiant la foi et en soutenant la ferveur. Et ces petites républiques, admirablement ordonnées, prennent, comme certaines paroisses entières dans l'Afrique du Sud, une sorte de ressemblance avec des communautés religieuses.

L'exemple de Mgr Durieu ne fut point perdu. Et, ailleurs, il se compléta d'institutions propres à policer et, dans la mesure du possible, à stabiliser ces éternels vagabonds ; l'enseignement, largement développé selon les *Instructions* de Mgr de Mazenod, s'élargit partout d'écoles industrielles.

Et, de nos jours encore, les vicaires apostoliques du Canada continuent d'étendre une sollicitude paternelle et vigilante sur ces noyaux de civilisation, constitués par leurs prédécesseurs avec des populations sauvages. A la fin de 1937, réunis, sous la présidence de Mgr Breynat, ils présentaient au gouvernement fédéral des suggestions opportunes en faveur de leurs chers Indiens menacés par l'envahissement progressif de la prairie. Là, comme partout, aujourd'hui comme toujours, ils agissent en pères du peuple et en défenseurs de la cité.

Ils sont même, ici, quelque chose de plus. Il y aurait, dans l'histoire de la Congrégation, du point de vue social et civilisateur, tout un chapitre à composer sur la vertu rénovatrice, et presque résurrective, des missionnaires Oblats dans les milieux indiens. Je ne crois pas que cette étude spéciale ait été écrite. Elle le mériterait cependant ; car elle mettrait en valeur un des témoi-

gnages les plus topiques de l'action de ces apôtres, de leur action éminemment humaine, en même temps que de leur surnaturelle charité pour les populations les plus abandonnées et les plus misérables. Ces Peaux-Rouges, ces âmes créées à l'image de Dieu, que, parfois, de mauvais colonisateurs ont durement écartés de leur route, au lieu de les relever, les fils de Mazenod se sont penchés sur eux avec tendresse. Grâce à la lente et laborieuse évolution, dont ils furent chez eux les guides attentifs, persévérants, jamais découragés par les échecs ou par l'obligation des longues patiences, les collectivités qu'ils ont pu saisir, éduquer, transformer, non seulement se stabilisent, mais encore progressent et multiplient. La vie sédentaire, le souci de l'hygiène, la pratique de l'épargne, le respect de l'ordre engendrent la prospérité ; les mariages entre tribus, jadis ennemies, maintenant réconciliées, développent la fécondité. De même, toujours inspirés de l'amour des âmes, et surtout des plus dédaignées, que n'ont-ils pas fait pour ces pauvres métis, objet de tant de mépris, qui sont pourtant, eux aussi, des créatures de Dieu !

D'autre part, en Afrique du Sud et à Ceylan, leur action civique et sociale a pris une ampleur qui nécessitera, dans la suite de cet ouvrage, un développement particulier.

Qu'il suffise de noter ici les efforts institutionnels, qui s'apparentent davantage à leur œuvre de l'Ouest canadien.

Dans les diocèses « noirs », leur influence civilisatrice a frappé les protestants eux-mêmes. A Kuruman, à l'ouest de l'État libre d'Orange, un pasteur leur avouait naguère : « Vous seuls, catho-

liques, avez ce qu'il faut pour organiser, moraliser, sauver ce peuple. Si un missionnaire catholique veut se fixer ici, je lui cède la place. »

La plupart des missions y deviennent, en effet, dans une ambiance religieuse, autant de petites cités modèles, où fleurissent, à l'ombre du presbytère, de l'église et de la maison des sœurs, tout un ensemble d'établissements scolaires, professionnels et bienfaisants.

D'ailleurs, c'est tout le royaume des Basutos, avec son demi-million d'habitants, qui tend à réaliser aujourd'hui, sous l'influence des Oblats, le type de l'État chrétien. Le chef de ce pays, Nathaniel Griffith, jusqu'à 38 ans ivrogne et polygame, mais converti à cet âge par l'intercession de la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, se conduit depuis lors en catholique instruit, convaincu, pratiquant. Il reconnaît la souveraineté spirituelle de l'Église et donne aux missionnaires le plus loyal concours. Voici tantôt seize ans, dans son discours de bienvenue à Mgr Dontenwill, Griffith évoquait l'arrivée des Oblats comme « le grand événement d'il y a un demi-siècle »; il sollicitait pour le bien de son peuple un surcroît d'apôtres; il rendait un solennel hommage à « Notre Saint Père le Pape, Chef visible de notre Sainte Mère l'Église ». Et, naguère encore, au Père Duchaussois, reçu avec honneur comme le délégué du « Grand Chef des Missionnaires oblats de Marie Immaculée, qui campe auprès du Seigneur Pape », il réitérait les mêmes protestations. « Soyez vingt fois plus, lui assurait-il, et tous les Basutos sont à vous. Ils n'attendent partout que des prêtres pour les conduire au Seigneur Jésus et à Marie, la Vierge pure. »

Aussi, le 11 avril 1938, ce fut sous la présidence religieuse de Mgr Bonhomme, vicaire apostolique du Basutoland, que ce roi chrétien célébra le vingt-cinquième anniversaire de son avènement.

Ses principaux lieutenants imitent son exemple. Tout récemment, son jeune frère, chef d'une importante tribu, recevait le baptême des mains de l'évêque, en même temps que 304 de ses sujets, et, le lendemain, il tenait à servir de parrain à 428 confirmands.

Il n'est point jusqu'à Ceylan, où, dans certaines provinces éloignées du centre et demeurées moralement en friche, le missionnaire n'essaie d'implanter la civilisation chrétienne, en y créant de petites cités. Ces pauvres parias méprisés de tous, ce sont les Oblats qui les relèvent et, en vérité, les constituent Témoins, ces îles d'Iranativou, peuplées de ces rebuts de l'Inde, que les apôtres ont ennoblis en les exhaussant tous à la foi catholique ; car ce petit archipel est devenu comme un État miniature où, sous l'autorité de trois chefs installés par les missionnaires, règnent une parfaite discipline et une moralité rigoureuse.

Ici, d'ailleurs, ainsi que dans toutes les missions de l'Institut, l'œuvre s'est accomplie sous la maîtresse impulsion de l'épiscopat.

L'épiscopat ! De tous ces grands pasteurs qui forment une des splendeurs de la Congrégation fondée par un saint évêque, ce livre a déjà esquissé plusieurs modèles. Il en faut compléter la galerie par quelques prélats civilisateurs.

Au Canada, par exemple, un Taché, représentatif entre tous de ces chefs de diocèses qui, plus encore que défricheurs et bâtisseurs, furent vrai-

ment des fondateurs de chrétientés, voire des fondateurs d'empires spirituels.

Voulant caractériser l'un des premiers vicaires apostoliques de Ceylan, le Père Duchaussois, dans son tableau de l'île de feu, ne trouve rien de mieux que de le mettre en parallèle avec Mgr Taché, « qui construisit l'Église du Nord-Ouest canadien. L'un et l'autre ont commandé les destinées de leur pays et de leur temps ». Et Mgr Ireland, le célèbre archevêque de Saint-Paul en Minnesota, pour définir l'envergure intellectuelle et la puissante autorité de l'archevêque de Saint-Boniface, a pu lui rendre ce témoignage : « J'ai connu trois génies : Léon XIII, Gladstone et Mgr Taché... »

Grand patriote et l'une des illustrations de son pays natal, il reste en même temps l'une des gloires de cet Institut, auquel, en 1844, un des tout premiers de la Nouvelle-France, il apportait sa jeunesse ardente et dont, archevêque, il demeura jusqu'au bout l'un des fils les plus humblement et filialement dévoués.

En 1845, à 22 ans, il est ordonné prêtre, sur les bords de la rivière Rouge, et prononce en même temps ses vœux perpétuels, après un noviciat mouvementé dont une partie s'est faite au fil des grands fleuves, pagaie à la main ou canot sur l'épaule, à la recherche de son poste lointain. Quatre ans plus tard, à l'île de la Crosse, après avoir jeté les premiers fondements des missions du Nord-Ouest, il est élu coadjuteur de Mgr Provencher, qui occupe le futur siège de Saint-Boniface, alors vicariat très vaste et très pauvre, et la main du très jeune évêque affermit l'entreprise apostolique, un moment ébranlée, dont le monde indien recevra le salut. Mgr Provencher meurt

en 1853 ; mais c'est seulement en 1857 que son successeur, en randonnées perpétuelles à travers les stations perdues, prendra possession de cet humble évêché que, trente-sept ans plus tard, il laissera promu par le Saint-Père au rang de métropole et surnommé par les Canadiens la Rome de l'Ouest.

C'est que, durant cette seconde phase de sa vie pastorale, Mgr Taché, sans abandonner la sollicitude de sa grande famille indienne, sera, dans cette modeste cité transformée par son effort en un puissant radiateur spirituel, le pasteur attentif et vigilant, d'une activité inlassable en dépit des souffrances d'une longue maladie, dont l'intelligence et le cœur embrassent les intérêts religieux et sociaux de tout un peuple en formation. Par les soins qu'il apporte au recrutement des colons catholiques, en cette belle région du Manitoba, et par tout un réseau d'institutions scolaires et bienfaisantes, il créera le plus intense foyer canadien-français des provinces de l'Ouest. A côté de l'agglomération populeuse, bouillonnante et cosmopolite de Winnipeg, il fera, de la petite ville de Saint-Boniface, une sorte de citadelle morale qui gardera la supériorité de l'esprit.

Or, l'évêque ceylanais qui, dans la pensée du Père Duchaussois, évoquait cette haute figure de Mgr Taché, c'est Mgr Bonjean.

Certes, depuis Mgr Séméria, les sièges de Jaffna et de Colombo ont connu d'éminents pasteurs et même de vrais saints. Mais, s'il faut choisir entre tous celui qui synthétise avec le plus de plénitude et d'éclat les mérites de cette lignée d'évêques, c'est le nom de Mgr Bonjean qui s'impose.

De ce prélat, un jésuite de large expérience et de sûr jugement, le Père Lavigne, a pu témoigner : « Personne, depuis saint Paul, ne fut plus missionnaire que lui ». Oserais-je ajouter, que, de tous les évêques oblats, après le fondateur lui-même, c'est peut-être le plus grand. Toutes les qualités de l'apôtre, du Père et du Chef, il les réunit dans sa nature, intensifiée et surélevée par le surnaturel.

Dès son adolescence, entraîné par un irrésistible élan que gouverne et dirige une volonté de fer, il se lance à la conquête des âmes et de la perfection. Pour saisir et gagner les âmes, il se fait apôtre et s'engage dans la milice des Missions étrangères ; pour atteindre la perfection, il se fait religieux et s'agrège à l'Institut des Oblats de Marie Immaculée. C'est en 1857, à 35 ans, qu'il devient, à Ceylan même, un des fils d'Eugène de Mazenod. Onze ans plus tard, il est vicaire apostolique à Jaffna. De ce premier siège, en 1883, il sera transféré sur celui de Colombo, promu en 1886 au rang d'archevêché. Et c'est de là qu'en 1892, il s'envolera vers le ciel.

Durant cet apostolat d'un tiers de siècle, il aura été l'un des plus puissants constructeurs et l'un des animateurs les plus dynamiques de la chrétienté ceylanaise.

Sa piété de séraphin lui donnait une force de héros ; sa vie intérieure intense, un rayonnement illimité ; sa mortification austère, une maîtrise absolue de soi-même et du monde.

Par nature, c'était l'éloquence de feu qui soulève les enthousiasmes et détermine les résolutions ; c'était aussi la plume d'acier qui cisèle et burine les pensées vigoureuses et claires.

Par caractère, c'était l'intrépidité des décisions, la persévérance des entreprises ; c'était, en même temps, la bonté patiente et généreuse envers tous.

Par conviction acquise et mûrement affermie, c'était la fidélité inébranlable au Christ, au Pape et à l'Église, l'attachement tendre et indéfectible à sa Congrégation, l'inépuisable dévouement pour les âmes, et surtout pour les plus indigentes.

Par étude clairvoyante, judicieuse, approfondie, c'était l'impeccable doctrine, la science vaste et la culture étendue. Dans une joute théologique, il fit l'admiration d'un Cardinal Pie et d'un Mgr Gay ; dans une discussion conciliaire, il l'emporta sur un Dupanloup.

Tous ces dons, toutes ces vertus, toutes ces qualités, toutes ces connaissances, harmonieusement conjuguées, furent constamment, par son sens du devoir, mises au service de sa mission.

Contre le schisme, contre l'hérésie, contre la superstition, parfois contre le pouvoir civil, il fallait défendre la vérité, les droits de l'Église, les intérêts du peuple chrétien. Dans une brillante et robuste série de circulaires et de brochures sur le régime scolaire, sur la législation du mariage, sur les erreurs accréditées par les protestants, sur les retours offensifs des sectaires de Goa, sur le statut des Congrégations, sur l'infaillibilité pontificale et sur d'autres problèmes encore, il se montra un controversiste, un apologiste, un maître, dont l'information, la clarté, le jugement et la verve, étaient également redoutables ; et, souvent, dans ces batailles, il enleva la victoire.

Il fallait affermir ou ranimer les fidèles, instruire les ignorants, les dissidents, les païens. Mgr Bonjean prodigua lettres patorales et discours person-

nels avec une énergie et une flamme convertissantes ; il orienta et stimula les prédicateurs en particulier par son *Directoire des Missionnaires*, avec une justesse, une expérience, un zèle, qui multiplièrent les fruits de leurs efforts.

Pour pénétrer l'opinion publique, il fonde un journal ; pour élever la jeunesse, il crée de nombreuses écoles et construit un grand collège ; pour développer les œuvres, il établit des institutions religieuses et charitables et fait appel à plusieurs Congrégations, d'hommes et de femmes ; pour augmenter le nombre des prêtres, il bâtit un séminaire et intensifie le recrutement du clergé indigène.

***

Par cette dernière institution, la plus chère peut-être à son cœur, l'évêque missionnaire applique exactement les méthodes et l'esprit des Oblats de Marie Immaculée, qui, eux-mêmes, se trouvent en communion parfaite, en communion préétablie, si j'ose dire, avec la pensée de l'Église.

Un des principes essentiels de leur apostolat et sans doute aussi l'un des plus puissants ressorts de leurs succès, n'est-ce point l'adaptation, toute l'adaptation permise et réalisable, à la vie, aux coutumes, à la psychologie des populations qui leur sont confiées ?

Or, de cette adaptation, l'élévation des indigènes au sacerdoce apparaît comme le point culminant. La fusion s'opère, ici, par les cimes ou plutôt par les sources, entre les évangélisateurs et toute la race évangélisée.

Ce clergé indigène, on sait qu'à peine installé à Ceylan, le Père Séméria voulut en commencer

de loin la préparation. Mgr Bonjean réalisait donc un rêve de son prédécesseur. Aux sillons ouverts il jetait la semence. Mgr Mélizan, deuxième archevêque de Colombo, put engranger la première récolte. Aujourd'hui, dans les deux provinces dirigées par les fils d'Eugène de Mazenod (dont l'effectif s'élève à 192 pères, 16 scholastiques et 16 frères), la majorité des prêtres est d'origine tamoule ou cinghalaise. Le seul diocèse de Colombo en compte 93, dont la relève future est assurée déjà par 106 séminaristes.

Ne les faut-il pas, au surplus, ces légions de moissonneurs, pour recueillir les moissons grandissantes ? Songez qu'en 1937, au lieu des 150.000 fidèles découverts à Ceylan par le Père Séméria, voici moins d'un siècle, et dont beaucoup durent d'abord être décrassés de l'indifférence ou libérés du schisme, l'île en comptait 424.318, dont 372.513 dans les deux diocèses oblats.

Mais, s'il est déjà par le nombre une milice impressionnante, le clergé ceylanais ne s'impose pas moins par la science et par la vertu.

Parmi les écrivains de la Congrégation, nous avons déjà mentionné les Pères Gnanapraganasar et Pahumanay. Ajoutons ici que le premier fut, par le verbe autant que par la plume, un conquérant d'âmes et que, dans le second, le Père Duchaussois nous révèle un héraut du Sacré-Cœur, disciple et presque émule d'un J. B. Lémius. Le chantre des *Feux de Ceylan* consacre d'ailleurs tout un chapitre au palmarès de ces pères et de ces prêtres indigènes : le Père Saverimouttou, fondateur de chrétientés en plein paganisme ; le Père Asirvatham, curé de la cathédrale de Jaffna ; les Pères Perera et Wiratunga, directeurs

de collège et de petit séminaire ; le Père Allès, supérieur de district ; d'autres encore, conseillers des évêques. Et nous en retrouverons !

Derrière ce bataillon sacerdotal, vient la phalange des Sœurs. Car, à côté des religieuses de la Sainte-Famille qui, rejoignant leurs frères oblats dès 1872, furent acclamées des populations comme les « Vierges d'Europe » et les « Femmes divines », à côté de leurs compagnes de l'Immaculée Conception, des Franciscaines missionnaires de Marie, de la Sainte-Croix, du Bon-Secours de Courtrai, — sans oublier les Carmélites, dont l'holocauste et l'oraison fécondent l'apostolat, — deux Instituts de sœurs indigènes apportent leur concours aux missionnaires : les Sœurs de saint François Xavier, du saint Mgr Brault, qui, parmi leurs établissements, comptent une école normale d'institutrices, et la Congrégation que la Sainte-Famille a fondée pour l'enseignement populaire, à Ceylan comme en Afrique du Sud.

En ce dernier pays, moins évolué, il faudra plus d'une génération pour mûrir de tels fruits. Dès aujourd'hui, cependant, la grande entreprise est commencée. Zoulous et Basutos ont depuis longtemps fourni des recrues excellentes aux frères coadjuteurs. Et, durant ces dernières années, le séminaire de Roma, capitale religieuse du Basutoland, a conduit quelques noirs jusqu'au sacerdoce. Ils sont trois prêtres maintenant, qui évangélisent leurs frères et que viendront bientôt seconder 70 grands ou petits séminaristes.

Or, encadrée et entraînée par ces apôtres, l'élite des fidèles doit non seulement s'affermir et se perfectionner dans la foi, mais collaborer, par la prière, les œuvres et l'exemple, à la conversion des païens.

C'est l'*Action catholique* organisée par Pie XI. C'était déjà le programme indiqué par Mgr de Mazenod : ses *Instructions* recommandent aux missionnaires de faire briller l'élite de leurs ouailles, au milieu des païens, comme un flambeau vivant.

Aussi nous voyons, à Ceylan surtout, des initiateurs ou des groupement laïques travailler, sous la direction des Pères et par des associations de piété, d'apostolat, d'assistance, d'action intellectuelle ou sociale, au grand œuvre de l'évangélisation civilisatrice.

Deux, principalement, parmi ces sociétés, sont symboliques autant que rayonnantes.

Sur cette terre qui fut consacrée dès le dix-huitième siècle à la « Reine du Ciel » et que bénit la Vierge de Madhu, est-il surprenant que se soit fondée une « Légion de Marie » ? C'est un Oblat de race tamoule, le Père Rajanayagam, qui fut, près de Jaffna, le créateur de cette ligue et qui en reste l'animateur : une vraie petite armée de jeunes « militants », qui, trempés par une solide formation religieuse, sociale et spirituelle, se constituent par équipes et qui, bravant respect humain, fatigue ou même persécution, s'efforcent de dépister et de combattre les misères, d'éclairer les ignorances, de réchauffer les tiédeurs, enfin de ranimer la foi des catholiques et de préparer les païens à la foi.

Per Mariam ad Jesum ! Après la « Légion de Marie », le « Bureau du Sacré-Cœur » ! Ici, nous retrouvons encore un de ces « Apôtres inconnus », si justement glorifiés par le Père Duchaussois : le Frère Groussault. Déjà, en 1929, l'historien des missions de Ceylan nous montrait cet humble auxiliaire penché sur l'enfance, et surtout l'enfance

abandonnée, pour la réunir en confréries eucharistiques et pour la conduire, par rassemblements de 2.000 garçons et fillettes, au pied du Tabernacle et de la Table Sainte. Depuis lors, il a pris en mains ce « Bureau du Sacré-Cœur », au titre modeste, à l'action puissante, qui fait une œuvre éminemment civilisatrice, en soutenant, contre le communisme athée, la croisade du Christ-Roi, et qui, par ailleurs, multiplie dans les foyers chrétiens l'Intronisation de ce Roi d'amour. Dans les foyers chrétiens, dis-je, et aussi dans quelques autres ! Avec une intrépide et surnaturelle hardiesse, le Frère Groussault ne sut-il pas, un jour, décider un païen notable à ce geste symbolique, lequel, d'ailleurs, par la grâce divine, entraîna l'infidèle au baptême ?

Ce Frère apôtre est, du reste, un « social », au sens pur et pratique de l'expression. L'une des plus caractéristiques et des plus bienfaisantes, entre toutes ses initiatives, c'est l'œuvre des enfants employés dans les nombreuses et grouillantes manufactures de tabac. Ses « petits cigariers » sont populaires à Colombo comme à Jaffna, et c'est par milliers aujourd'hui que, dans la chrétienté ceylanaise, on retrouve des hommes faits, vivant à l'aise et donnant le bon exemple, que, naguère, enfants pauvres, il arracha au paganisme ou raffermit dans la foi.

Mais cette association n'est qu'une maille dans le réseau des institutions de toutes sortes qui rayonnent autour de l'*Union Catholique* de Ceylan, de la *Social Service League*, du *Club catholique* de Jaffna, de la *Catholic Social Guild* de Colombo : orphelinats, réformatoires, hôpitaux, sanatoria, écoles industrielles, associations de travailleurs

(n'est-ce point un Oblat, le Père Deslandes, qui transforma très heureusement, par ce moyen, la vie routinière et besogneuse des pêcheurs tamouls de Valimissam ?), enfin, sociétés de secours mutuels, coopératives, *Credit Societies*, analogues à nos syndicats, les unes confessionnelles et guidées par les religieux, les autres d'inspiration chrétienne, mais ouvertes à quiconque en accepte la règle et en demande l'appui.

C'est surtout par l'irradiation de cette bonté, jointe à l'exemple des Pères, des Sœurs et des vrais chrétiens, que les missionnaires entraînent peu à peu ces multitudes brahmanistes ou bouddhistes, hostiles et fermées à leurs prédications. Dès l'origine, pour engager leur campagne, ils employaient des méthodes inspirées de leur fondateur. En 1865, se consacrant avec amour aux plus déshérités des parias, ils avaient fondé chez eux, sur la côte occidentale, d'édifiantes chrétientés. Vers la même époque, à Kandy, c'est dans les prisons, voire parmi des condamnés à mort, qu'ils conféraient leurs premiers baptêmes, affirmant ainsi, aux yeux de tous, un sublime dévouement qui leur frayait le chemin des âmes droites et vraiment humaines.

C'est par l'épanouissement du même esprit que, peut-être un jour, ils réaliseront le miracle d'un rapprochement sincère entre les castes, de tous temps séparées par des cloisons impitoyablement étanches.

Il y a dix ans, dans ces cloisons, le Père Duchaussois découvrait déjà quelques légères fissures, en particulier chez les Cinghalais de Colombo. Depuis lors, un Oblat ceylanais, le Père Thomas, a fondé, sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire, une

congrégation indigène qui, vivant de travail et de pénitence à la manière des Trappistes, se consume en prières, — et surtout en chapelets indiscontinus au pied du Très Saint-Sacrement, — pour la conversion de leur race et surtout pour cette réconciliation, humainement impossible. Et, prêchant d'exemple, ils ont accompli chez eux cette fusion sans précédent : une communauté, où des Indiens de différentes castes vivent sur le pied d'une égalité fraternelle.

Et, tout récemment, à leur image, un Institut de Rosariennes a réalisé le même idéal pour obtenir la même grâce.

Effort civilisateur, au premier chef, que, sur un autre plan, poursuivent aussi, dans l'Afrique du Sud, les laïcs organisés autour de leurs prêtres.

Longtemps, en ce pays suf-africain, dans les cités, les mines et les terres occupées par les blancs, la population noire a été victime d'une véritable exploitation, qui, malgré de généreuses campagnes et quelques réformes sérieuses, est loin d'avoir complètement disparu. Logements insalubres ; négligence coupable à l'égard de l'enfance, — à Johannesburg, il y a trois ans, l'Agence missionnaire *Fides* se plaignait que, sur 50.000 petits indigènes, 7.000 seulement fréquentassent une école, — et, parfois dégradation de ces pauvres abandonnés ; labeur excessif, souvent payé d'un salaire dérisoire, inférieur à celui des coolies hindous ; mauvais traitements et mépris, contre lesquels certains écrivains britanniques élevaient déjà des protestations douloureusement indignées.

Comment s'étonner qu'en de telles conditions, le communisme, aux mains de quelques meneurs inspirés des Soviets, ait trouvé chez les noirs un

effervescent bouillon de culture ? Entre 1922 et 1930, la poussée de révolte, fomentée et embrigadée par l'I. C. U. (*Industrial and Commercial Union*), s'étendit et s'exaspéra dans des proportions redoutables ; 80.000 adhérents se groupèrent aux ordres des chefs, envoyés et stipendiés par Moscou, qui les ameutaient à la fois contre la race blanche et le christianisme, englobés dans la même haine. Ces blancs qui vous oppriment, répétaient les excitateurs aux exploités, n'appartiennent-ils pas, pour la plupart, à la religion du Christ ?

Calomnies, que réduisirent à néant les vrais apôtres du Christ, missionnaires et fidèles ! Et c'est par leurs efforts, spirituels, charitables et civilisateurs, plus encore que par les mesures administratives et légales, que l'Afrique du Sud a vu se dissiper à peu près le cauchemar communiste.

C'est en 1927 que les évêques des différents vicariats sud-américains, réunis à Bloemfontein, fondèrent la C. A. U. (*Catholic African Union*), dont deux religieux de Marianhill, les Pères Huss et Hanisch, reçurent mandat de préparer les statuts. L'un de leurs premiers soins fut de faire appel à tous les autres missionnaires et c'est ainsi que, dès 1928, un fils de Mgr de Mazenod, le Père Kérautret, devenait, à Durban, l'un des animateurs et des pionniers de l'Association ; une dizaine de ses frères, en d'autres vicariats, se dévouent également à la même entreprise.

Entreprise éminemment d'*Action catholique*, on peut même affirmer modèle d'*Action catholique*, et par son esprit d'apostolat pénétrant, et par son organisation méthodique et vivante, et par

son rayonnement d'institutions spirituelles, bienfaisantes et sociales.

Mais *Action catholique*, admirablement adaptée au milieu sud-africain, où elle réalise une grande œuvre humaine, en même temps qu'un profond travail religieux.

Un des principes essentiels du programme de la C. A. U., c'est en effet, « la bonne entente et la coopération entre les deux races ».

Car, pour les blancs, il ne s'agit pas surtout de travailler au relèvement moral et matériel de leurs frères noirs ; ils veulent, plus encore, mettre ces derniers en état de collaborer eux-mêmes au progrès de leur âme et de leur position. C'est la méthode du clergé indigène élargie au laïcat. Dans les conseils de l'Association, les noirs sont admis sur le même pied que les blancs et leurs délégués participent, dans une atmosphère familiale, aux Congrès périodiquement réunis.

Ce qui n'empêche pas les blancs de témoigner aux noirs une affectueuse sollicitude et de leur prodiguer des attentions délicates. Dans une récente assemblée, l'on vit des scouts européens fixer les tentes aménagées pour les indigènes, des dames européennes servir le banquet préparé à leur intention, une société de race blanche représenter un mystère pour un public de couleur noire.

Menus faits peut-être, au jugement du lecteur ignorant des préjugés sud-africains ; manifestation presque invraisemblable, aux yeux de quiconque a vécu dans cette Afrique méridionale !

Quant aux résultats de cette campagne, ils sont attestés par des progrès constants. Dans le domaine économique, les terres mieux cultivées, et donc

plus productives, retiennent à la campagne des familles indigènes qui venaient se perdre à la ville, tandis que des banques populaires leur révèlent l'utilité de l'épargne. Dans l'ordre social, bien des noirs, qui gardaient encore au milieu des cités un tempérament de sauvages, aspirent aux bienfaits de la civilisation. Sur le terrain moral et religieux enfin, des milliers d'âmes, par l'attirance de la fraternité, sont conduites à la lumière. Il se forme des chefs et des élites au sein des populations indigènes ; en ces pays neufs, aussi bien que dans les vieilles chrétientés, l'apostolat du semblable par le semblable, cette croisade des temps nouveaux, démontre avec éclat son efficacité conquérante...

Et c'est une transfiguration qui s'opère aujourd'hui dans l'Afrique du Sud. Dans le seul Basutoland, — « une des premières missions du monde », affirmait Pie XI, — en ces vastes territoires où Mgr Allard et ses compagnons ne découvrirent pas un catholique et durent peiner trois ans avant d'opérer une conversion, l'Église, sur une population de 500.000 habitants, compte un effectif de 160.000 âmes. En 1937, on y conféra 10.032 baptêmes, dont 4.361 d'adultes.

D'ailleurs, dans l'ensemble de leur cinq vicariats, pour administrer leur troupeau de 420.000 indigènes et pour l'enrichir constamment de nouvelles recrues, les Oblats de Marie Immaculée, qui, voici moins d'un siècle, entreprirent avec un évêque et quatre religieux la pénétration de ce monde païen, sont maintenant représentés par 6 évêques, 271 pères, 47 scholastiques, 104 frères.

Et, pour récolter la moisson qui monte, il en faudrait plus du double !

CHAPITRE X

VERS L'AVENIR

Ce développement providentiel et surnaturel, qui, jaillissant de la tradition comme la plante de la racine, partout s'adapte aux nécessités présentes et apparaît tendu vers l'avenir, nous apporte une suprême indication sur l'esprit de l'Institut fondé par Eugène de Mazenod.

Les Oblats, désormais, forment au service de l'apostolat, dans toutes les parties du monde, une admirable légion, dont, pas plus que l'élan, la croissance ne se ralentit.

En 1850, ils étaient 257, y compris les novices ; en 1876, aux fêtes du cinquantenaire de leur approbation par Léon XII, leur total, plus que doublé, s'élevait à 650.

Un demi-siècle après, voici quels nouveaux chiffres énumérait le numéro spécial édité pour le Centenaire : 15 archevêques et évêques, 1.527 pères, 531 scholastiques, 587 frères convers, 241 novices, soit un effectif de 2.901 Oblats, sans compter 1.620 junioristes.

Or, en 1939, l'Annuaire de la Congrégation nous apprend qu'en douze années, ces contingents, obtenus par le travail d'un siècle, ont encore presque doublé. La phalange des Oblats se monte alors à 5.393, qui se répartissent ainsi : 21 arche-

vêques et évêques, dont un cardinal, 3 préfets apostoliques, 3.052 prêtres, 1.169 scholastiques, 1.172 frères, 312 novices, — auxquels il faut encore ajouter 2.014 junioristes et 78 postulants pour la milice des convers.

Avant tout, cette force d'expansion est due, sans conteste, à la fidélité intégrale, et j'oserais dire passionnée, que les Oblats ont gardée sans défaillance à l'esprit de leur fondateur et, suivant ses préceptes appuyés de ses exemples, à l'esprit de l'Église. Par eux tous, et toujours, tous les appels tous les conseils et jusqu'aux moindres indications de l'Église, sont l'objet d'une obéissance immédiate, ardente et filiale. Souvent même, ils les devancent, tellement leur âme, intimement accordée à son âme, en devine les plus secrets désirs !

Aussi tous les Papes ont-ils prodigué leurs louanges à cette famille religieuse, et les derniers, semble-t-il, avec un redoublement de sollicitude, d'admiration, souvent de tendresse.

Pie X la bénissait de tout cœur, cette Congrégation, « si méritante déjà de l'Église et des âmes, par toutes les œuvres qu'elle a semées dans toutes les parties du monde «.

Benoît XV formait « les vœux les plus ardents » pour le recrutement de l'Institut.

Et Pie XI, qui, nous l'avons vu, lui reconnaissait la « belle, glorieuse, sainte spécialité » de l'apostolat des « âmes les plus abandonnées, dans les missions les plus difficiles », accentuait ainsi cet éloge : « Bien noble et bien belle chose, qui vous assure d'une façon unique, inégalable, la bénédiction de Dieu et toute l'abondance de l'esprit missionnaire ». Car « cet esprit, soulignait

le Pontife apôtre, est bien de fait l'âme de votre âme ».

Cet esprit, d'ailleurs, pour le maintenir et pour l'intensifier, la Providence a donné aux Oblats des guides, des chefs, des pères, qui ont vraiment continué leur fondateur, en respectant sa pensée dans le développement de son œuvre.

On les a évoqués tour à tour, au fil de cette histoire et à l'occasion de leurs actes. Il faut encore esquisser ici, comme un modèle, celui qui récemment, pendant près d'un quart de siècle (1908 à 1931), dirigea l'Institut au milieu d'une période difficile et de progrès remarquables : Mgr Dontenwill.

Fils de l'Alsace, envoyé tout jeune au Canada, maître éducateur en même temps qu'apôtre, nous le trouvons, à quarante ans, évêque de New-Westminster, en Colombie britannique. Et c'est là, par l'activité fervente et féconde, aussi réalisatrice que surnaturelle, aussi sage que hardie, dont il fit preuve dans l'administration de son vaste diocèse, qu'il attira l'attention de ses frères, dont le choix lui donna la succession du Père de Lavillardière, enlevé prématurément.

Ame de prière et cœur affectueux, il sanctifiait rien que par son exemple et conquérait spontanément par sa bonté. Mais cette bonté n'amollissait point son énergie ; mais sa vie intérieure rayonnait sans cesse en action.

Comme Eugène de Mazenod lui-même, il embrassait toute sa Congrégation d'une tendresse délicate, profonde et généreuse. « Dieu m'est témoin, déclarait-il à la fin de sa vie, que je vous ai toujours aimés d'un amour paternel. Ceux d'entre vous qui me connaissent le mieux savent jusqu'à quel

point ce sentiment domine dans mon âme. C'est au point de m'identifier tellement avec vous, que vos peines sont les miennes, que je me réjouis de vos joies. »

Mais ainsi gagnés, électrisés, enthousiasmés, il entraînait ses fils vers un apostolat, qui, toujours identique en son esprit et sans cesse rajeuni dans ses méthodes, s'adaptait constamment aux âmes et aux nécessités contemporaines.

L'Institut, sous son autorité et sous son impulsion, ne s'est pas contenté d'accroître, en proportions considérables, et son effectif et son champ d'action. Cent créations nouvelles, dans l'ordre de l'enseignement, des œuvres, du mouvement social, sans altérer ni affaiblir en rien les fondamentales institutions missionnaires et surnaturelles, sont venues élargir la conquête des âmes.

Mgr Dontenwill a pour successeur, aujourd'hui, un autre religieux, venu de France et formé dans le ministère américain, le T. R. P. Labouré, qui avait affirmé sa maîtrise, son zèle et sa vertu, son esprit d'initiative et sa fidélité aux traditions, dans le gouvernement de la grande province du Texas.

Sous sa conduite, l'Institut continue d'aimanter les vocations nouvelles, de multiplier à la fois ses défrichements et ses constructions, d'accentuer et d'affermir ses progrès. Je ne dois pas faire ici l'éloge du supérieur vivant. Mais, après ce trop bref aperçu d'une grande histoire, n'est-ce pas le définir en deux mots que de constater qu'il est digne de continuer à son tour un Mazenod et de gouverner des Oblats ?

C'est donc ainsi que ces pionniers de l'Évangile et de la civilisation marchent à l'avenir.

Or, pour soutenir et développer, dans les temps nouveaux, cet apostolat qui, par l'esprit, se rattache aux premiers apôtres, ils savent utiliser toutes les forces modernes, sans en excepter les découvertes et les inventions profanes.

Si, bien souvent, ils doivent subir encore les longues solitudes ou affronter les épuisants et dangereux voyages, cependant l'aviation et la radiophonie commencent à leur devenir familières, en particulier dans les plaines désertiques et glacées du Grand-Nord. Il arrive à Mgr Breynat, dans le Mackenzie, de couvrir d'un coup d'aile plus de mille kilomètres pour sauver quelques âmes et Mgr Coudert, au Yukon, possède un avion dû, pour une grande part, à la générosité de Pie XI.

Rendons encore ce témoignage à l'esprit pratique et entreprenant de la province allemande : c'est le Père Kassiepe qui fut un des promoteurs de l'association la *Miva*, dont les générosités procurent aux missionnaires les moyens de transport et de communication les plus nouveaux ; c'est le Père Schulte, un de ses compatriotes, qui, au-dessus des immensités canadiennes arpentées péniblement par les coureurs des bois ou les coureurs des neiges, est devenu le plus intrépide et le plus habile des coureurs de l'air. Assisté quelquefois par des pilotes laïques, comme ce Jean Bisson qui, à dix-huit ans, pour aider les pères, s'aventure, par des températures glaciales et dans les sautes de vent, à travers des montagnes encore mal connues des cartographes, on ne compte plus les exploits du Père Schulte. Et ce n'est pas

seulement aux religieux et à leurs chrétientés que les as de l'aviation missionnaire rendent de précieux services ; en faveur des Indiens et des Esquimaux, ils accomplissent encore des sauvetages, en certains cas héroïques, soit qu'ils transportent dans la nuit, la neige ou la tempête, jusqu'au plus prochain hôpital, éloigné souvent de plusieurs centaines de kilomètres, des malades ou des blessés en péril, soit qu'ils apportent, au milieu des éléments hostiles, vivres et secours à des populations affamées ou perdues.

Parfois la radiophonie vient à leur aide ; car la *Miva*, dans les solitudes septentrionales, a déjà installé quelques postes, qui mettent le missionnaire en relation directe avec ses stations lointaines, ou les sauvages d'hier en rapport avec la civilisation.

Mais, bien au-dessus de ces facilités matérielles offertes par la science, l'attention des conquérants d'âmes, à l'affût de tous les progrès réalisés dans les méthodes apostoliques, — dont plus d'un, d'ailleurs, est dû à leur expérience et à leur zèle, — se hâte de les utiliser avec une sainte hardiesse.

Sur le plan le plus haut du domaine surnaturel, les Oblats furent les précurseurs du saint Pape Pie X, lorsque, dans leurs sanctuaires de pèlerinages et leurs exercices de missions, ils prêchaient et faisaient pratiquer la communion fréquente.

Sur le terrain de l'apostolat, leurs initiatives ont fourni plus d'une fois suggestions et exemples à la grande croisade missionnaire engagée par Benoît XV et si largement activée par Pie XI.

C'est chez eux, surtout, que le Pontife apôtre

a trouvé les techniciens, les maîtres et les animateurs de cette science nouvelle de la missionologie, qui pourra perfectionner et développer, presque indéfiniment, la puissance de conquête et de pénétration des évangélisateurs et dont, sous l'inspiration du savant génial que fut Pie XI, la Propagande organise les recherches et soutient l'enseignement. C'est le Père Robert Streit, de la province allemande, qui en fut le principal initiateur et qui, pour la constituer et l'ordonner, commença l'œuvre magistrale de la *Bibliothèque missionnaire*, poursuivie, depuis sa mort (en 1930) par un Oblat alsacien, le Père Dindinger, avec l'aide d'un autre fils de Mgr de Mazenod, le Père Jean Rommerskirchen. Intéressé profondément par ces travaux, Pie XI, au cours du Jubilé de 1925, fit venir à Rome le Père Streit, pour lui confier, tour à tour, l'Exposition missionnaire et la Bibliothèque de la Propagande, — autre charge, à laquelle lui a succédé son collaborateur, le Père Dindinger.

Ce dernier est, en même temps, professeur de missionologie au Collège de la Propagande, avec le Père Rommerskirchen et un Oblat français, le Père Perbal, maître aujourd'hui dans cette science des missions, dont il fut d'abord un généreux praticien, bien connu du reste en France par ses remarquables ouvrages et ses cours de haute valeur à l'Institut catholique de Paris.

Cette science, d'ailleurs, est maintenant cultivée dans toutes les institutions dirigées par les Oblats. L'Université d'Ottawa l'a dotée d'une chaire spéciale et tous les scolasticats de la Congrégation l'ont inscrite à leurs programmes.

Ici, encore, les fils de Mgr de Mazenod s'affirment, à la fois, défricheurs et constructeurs.

Collaborateurs de l'Église, pour la conquête des infidèles et la restauration des vieilles chrétientés, l'on a pu reconnaître, en effet, dans ce livre, que les Oblats lui apportent leur concours obéissant et spontané dans le quadruple domaine où les directions des derniers Papes, et notamment de Pie XI, ont ouvert des perspectives et frayé des voies vers l'avenir : d'abord, ce clergé indigène, qui fut dès l'origine une de leurs préoccupations maîtresses et dont leurs initiatives de Ceylan constituent, dans le monde missionnaire, un des plus beaux exemples ; — ensuite, cette croisade de l'*Action catholique*, que l'Université d'Ottawa, par une autre chaire spéciale, fait aujourd'hui rayonner sur la terre canadienne et qui, soutenue par les fidèles de l'Afrique du Sud et de Ceylan, exerce, en ces deux pays, une si heureuse influence religieuse, morale et civilisatrice ; — en troisième lieu, ces institutions sociales et même économiques, inspirées de la doctrine et du sens chrétiens, dont ils furent parfois les précurseurs et dont ils sont toujours les apôtres ; — enfin, ces efforts multipliés pour le rapprochement et la concorde entre les membres disjoints de la famille humaine, dont un si magnifique exemple est donné par cette Congrégation elle-même, qui réunit fraternellement, sur tous les terrains et pour tous les travaux, les représentants de dix-sept nations différentes.

Partout, on le voit, ces bâtisseurs, non contents d'élever de puissants édifices, ont posé des pierres d'attente, pour la construction de monuments futurs.

Congrégation providentielle, affirmait un jour Pie XI, un siècle après que la décision exceptionnelle et spontanée de Léon XII eût mis, en effet, sur le tout jeune et très modeste Institut, le sceau de la Providence !

Congrégation providentielle, indubitablement, si l'on considère les services immenses qu'elle a déjà rendus, dans les conjonctures les plus diverses et les conditions les plus difficiles, aux âmes et aux peuples, aux hommes et à l'humanité !

Congrégation providentielle, avec la même évidence, quand, d'un coup d'œil qui embrasse au delà du présent ce que l'avenir peut laisser entrevoir, on reconnaît que son esprit et son action correspondent exactement aux nécessités pressantes, voire aux secrètes aspirations, du monde contemporain !

Wladimir d'Ormesson, dans ses *Souvenirs sur Lyautey*, raconte que l'illustre maréchal, en sa retraite lorraine, aimait à se reposer chez les scolastiques oblats de Notre-Dame de Sion, qu'il appelait familièrement ses « petits moines ».

A ces jeunes religieux, qui laissaient voir leur admiration pour ses activités multiples et ses puissantes réalisations, « et pourtant, répondait-il, moi, Lyautey, je vous le dis : petits moines, votre vie, vos règles, vos prières, votre sacrifice, sont aussi nécessaires, aussi féconds, aussi grands que n'importe quelle création ici-bas... La vie ne serait qu'une folie incohérente, si la spiritualité ne la réglait pas. Sans des hommes comme vous, des hommes comme moi ne serviraient à rien... Vous rendez-vous compte, petits moines, du rôle que vous jouez sur cette terre ? Vous rendez-vous compte à quel point vous êtes sages, vous êtes

utiles, indispensables, quelle place essentielle vous occupez dans l'ordre général du monde ?... »

Voilà, en effet, ce dont l'humanité a besoin, ce dont elle a toujours besoin, mais ce dont elle discerne ou devine aujourd'hui, plus vivement que jamais, le bienfait irremplaçable, parce qu'elle en sent, plus cruellement que jamais, la désastreuse absence.

Ces puissances essentielles de vie, de résurrection, de progrès, les fils de Mgr de Mazenod, sur tous les chemins du globe, sont au premier rang des milices qui les révèlent, les restaurent et les répandent. Ils les ravivent et les reconstituent dans les pays de chrétienté, qui languissent ou se meurent d'en avoir méconnu la souveraine importance. Ils les apportent aux tribus ou aux nations païennes, dont l'évolution hâtive et fiévreuse, — effroyable danger pour le monde, si ces races ne s'évadaient de leurs superstitions séculaires que pour aborder au progrès purement matériel, avec son immoralisme armé de la science, — peut apporter, au contraire, des forces neuves et fraîches au vieil Occident, dès lors que ces peuples accèderont de plain-pied à la civilisation chrétienne, c'est-à-dire à la seule civilisation vraiment humaine !

Veuillent donc le Christ et sa divine Mère accorder aux Oblats de Marie Immaculée, par l'intercession de leur saint fondateur et de tous les autres serviteurs de Dieu dont l'esquisse imparfaite illustre cette histoire, la grâce de maintenir, d'accroître et d'aviver, dans leurs âmes, ce dynamisme surnaturel, qui leur permettra de réaliser toujours davantage le mandat qu'ils ont reçu du Créateur pour le bien de l'humanité ! Et

qu'exauçant aussi les prières communes, et de ces apôtres qui voient partout les récoltes grandissantes déborder les moissonneurs, et de ces nouveaux convertis, dont la clairvoyance chrétienne appelle un renfort de missionnaires, les Oblats du ciel multiplient indéfiniment les Oblats de la terre !

ADDENDA

Page 133. — Deux autres sanctuaires marials ont été confiés, en France, aux Oblats : Notre-Dame de Peyragude, à Pennes-d'Agenais (Lot-et-Garonne) et Notre-Dame de Grâces, à Cotignac (Var). — En outre, ils ont reçu la garde de l'Ossuaire de Douaumont.

Page 144. — Deux nouveaux évêques Oblats, en pays de chrétienté : NN. SS. Blanchet, du Val-d'Aoste, et Collignon, à Caies (Haïti). — Deux nouvelles fondations : à Sao-Paulo (par la première province des Etats-Unis) et en Argentine.

Page 153. — La première province des Etats-Unis a fondé, sur son territoire, plusieurs missions pour les Noirs.

Page 162. — L'Université d'Ottawa compte aujourd'hui 4.896 étudiants (dont 300 au Séminaire universitaire) et s'est enrichie d'une Faculté de Médecine.

Page 172. — Le Père Duchaussois est décédé le 9 novembre 1940.

Page 183. — Aux diocèses et vicariats canadiens s'est ajouté, dans la province d'Ontario, le vicariat apostolique de la Baie-James, administré par Mgr Belleau.

Page 184. — Le vicariat de l'Athabaska s'appelle aujourd'hui le vicariat de Grouard, le gouvernement canadien ayant donné le nom du grand évêque missionnaire à la principale localité de cette région.

Page 188. — La vice-province d'Espagne est maintenant reconstituée avec 48 Pères et 32 Frères ; elle a fondé une nouvelle résidence au Brésil, dans le Rio-Grande du Sud. La guerre civile lui a coûté 28 religieux, dont 25 ont péri de mort violente.

Page 189. — La préfecture du Laos a été érigée en vicariat. — Nouvelles missions aux Philippines et dans la région du lac Tchad.

Page 250. — Mgr Turquetil et Mgr Clabaud ont donné leur démission ; le nouveau vicaire apostolique de la Baie d'Hudson est un Oblat canadien, Mgr Lacroix.— Démissionnaires aussi, Mgr Breynat et Mgr Fallaize. Le nouveau vicaire apostolique du Mackensie est Mgr Trocellier.

Page 273. — Le roi Griffith, du Basutoland, a fait une sainte

mort à la fin de 1939. — La première Université catholique instituée, pour les Noirs, en Afrique, vient de s'ouvrir en ce pays.

Page 280. — Un troisième diocèse, dirigé par un évêque Oblat, a été créé à Ceylan, celui de Chilaw ; c'est un Père indigène, Mgr Edmund Pieris, qui en est le premier titulaire. — Un autre Père indigène, Mgr T.-B. Cooroy, vient d'être nommé coadjuteur de Colombo.

Page 288. — Un nouveau vicariat apostolique, confié aux Oblats, va être créé au Transvaal.

Page 289. — Au début de l'année 1946, — autant que la difficulté des communications permet de la savoir, — la statistique générale se présente ainsi : 1 cardinal, — 2 archevêques, — 26 évêques et vicaires apostoliques, — 3.760 prêtres, — 1.160 scolastiques, — 1.172 frères convers, — 350 novices.

Page 292. — Le T.R.P. Labouré est retourné à Dieu le 28 février 1944. — En attendant que le Chapitre général puisse réunir ses membres dispersés à travers le monde pour lui donner un successeur, il est remplacé par un vicaire général, le R.P. Balnès, de la province de France.

L'auteur regrette que la concision forcée de ces *Addenda* ne lui permette point de tracer ici le portrait du T.R.P. Labouré. Cet éminent et saint religieux, par sa dévotion solide et fervente pour le Sacré-Cœur et la Vierge Immaculée, rayonnant en zèle apostolique, par ses hautes qualités naturelles d'énergie et de bonté, de hardiesse et de prudence, ainsi que par cette activité intense et parfois héroïque, dont le surmenage abrégea ses jours, a maintenu sa congrégation dans l'esprit du Fondateur, en lui assurant de substantiels progrès en étendue, en profondeur, en initiatives.

Page 299. — La dernière guerre a douloureusement éprouvé la Congrégation des Oblats, mais en attestant leur intrépidité.

Leurs missions des Philippines et du Laos, ravagées de fond en comble, ne se relèveront qu'au prix d'un long et vigoureux effort, qui, déjà, d'ailleurs, est entrepris. — Le préfet apostolique du Laos et plusieurs de ses Pères ont été maltraités par les insurgés du Viet-Minh.

En France, leur scolasticat de la Brosse-Montceaux (Séminaire des Missions) dans le diocèse de Meaux, fut, au mois de juillet 1944, le théâtre et la victime de journées tragiques, et maintenant glorieuses. Cinq religieux — les Pères Albert Piat et Christian Gilbert, les Scolastiques Lucien Perrier, Jean Cuny et Joachim Nio, — y furent assassinés par les Allemands, dans des conditions que résume avec une émouvante concision cette citation du Général Kœnig, décernée à l'un d'eux, mais s'adaptant à tous : « Religieux destiné par sa vocation à propager la civilisation et la culture française dans les pays étran-

gers, au climat particulièrement rigoureux. N'a pas hésité à se ranger parmi ceux qui combattaient l'envahisseur dans la clandestinité. Le 24 juillet, a été torturé, sans fournir aucun renseignement, puis exécuté par le chef de la Gestapo sous les yeux des autres religieux. Belle figure d'apôtre et de soldat dont la vie et la mort ne furent qu'un même acte de foi en Dieu et la patrie. «

Tous les autres habitants du Scolasticat (étudiants et professeurs) au nombre de 86, arrêtés et emmenés à Fontainebleau, puis à Compiègne, n'échappèrent au camp de déportation que grâce à la foudroyante avance des troupes américaines.

Plusieurs pères d'Allemagne ont subi la prison ou le camp de déportation (à Dachau) et l'un d'eux, le P. Loneng, de Stettin, a été exécuté.

De même en Pologne, où emprisonnements et déportations furent plus nombreux encore et beaucoup de maisons détruites.

TABLE DES MATIERES

Chapitres.		Pages.
I.	— Le Fondateur et la Fondation.....	9
II.	— Le premier supérieur général et l'essor.	37
III.	— L'Oblat de Marie Immaculée.	68
IV.	— Apôtres en chrétienté : Les Missions intérieures.....	93
V.	— Apôtres en chrétienté : Apostolat des pèlerinages et ministère pastoral . ..	129
VI.	— Apôtres en chrétienté : Le ministère de l'enseignement, du livre et de la presse	156
VII.	— Missionnaires chez les infidèles : Le champ d'action, les ouvriers.....	177
VIII.	— Missionnaires chez les infidèles : Les défricheurs.....	215
IX.	— Missionnaires chez les infidèles : Les civilisateurs.	256
X.	— Vers l'Avenir.	289

— LA PRÉSENTE ÉDITION —
A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER LE
VINGT SEPTEMBRE MIL NEUF CENT
QUARANTE-SIX PAR L'IMPRIMERIE
ORLÉANAISE, A ORLÉANS, POUR
LES ÉDITIONS BERNARD GRASSET

Dépôt légal 3e trimestre 1946
No d'édition 257

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

EXTRAIT DU CATALOGUE

GEORGES RIGAUD
L'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes.

G. DUHAMELET
Les Petites Sœurs de l'Assomption.
La Société de Marie Auxiliatrice.

GEORGE GOYAU, de l'Académie Française
Les Prêtres des Missions Etrangères.

JEAN BALDE
Les Dames de la Miséricorde.

GAÉTAN BERNOVILLE
Les Jésuites.

JEAN MONVAL
Les Frères Hospitaliers de Saint-Jean de Dieu.

H. RANTY
Les Orantes de l'Assomption.

Abbé MARIUS LEPIN
Le Problème de Jésus.

Révérend Père FESSARD
Pax Nostra, examen de conscience international.
Le dialogue catholique-communiste est-il possible ?

Révérend Père GORRÉE
Au Service du Maroc : Charles de Foucauld.

N. BRIAN-CHANINOV
L'Eglise russe.

LEVESQUE E. et URBAIN CH.
L'Eglise et le Théâtre.

Révérend Père LAGRANGE
La Morale de l'Evangile.

IMPRIMERIE GROU-RADENEZ, C.O. 31.1115 PARIS 70280 10-46